

13

COLLECTION

COMPLETE

DES

ŒUVRES

DE

MR. de VOLTAIRE.

DERNIERE EDITION.

TOME SIXIEME.

8



944/124

49155

F. 496 VII

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE,  
AVEC LES PIÈCES QUI Y SONT RELATIVES;



---

M. DCC. LXX;

~~Библиотека Сайиба Фахриева  
F 496 1011  
W 31070000~~

CHARLES

ROBERTSON

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...



# REMARQUES

SUR

## L'HISTOIRE:



NE cessera-t-on jamais de nous tromper sur l'avenir, le présent & le passé? Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siècle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables d'*Hérodote*, & des fables encor qu'*Hérodote* n'aurait jamais osé conter même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire, que *Mènes* était petit-fils de *Noé*? Et par quel excès d'injustice peut-on se moquer des généalogies de *Moreri*, quand on en fabrique de pareilles? Certes *Noé* envoya sa famille voyager loin; son petit-fils *Mènes* en Egypte, son autre petit-fils à la Chine, je ne sais quel autre petit-fils en Suède, & un cadet en Espagne. Les voyages alors formaient les jeunes gens bien mieux qu'aujourd'hui: il a falu chez nos nations modernes des dix ou douze siècles pour s'instruire un peu

de la géométrie ; mais ces voyageurs , dont on parle , étaient à peine arrivés dans des pays incultes , qu'on y prédisait les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire authentique de la Chine ne rapporte des éclipses calculées il y a environ quatre mille ans. *Confucius* en cite trente-six , dont les missionnaires mathématiciens ont vérifié trente-deux. Mais ces faits n'embarraissent point ceux qui ont fait *Noé* grand-père de *Fohy* ; car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'antiquité nous font regarder les Egyptiens comme le peuple le plus sage de la terre ; parce que , dit-on , les prêtres avaient chez eux beaucoup d'autorité ; & il se trouve , que ces prêtres si sages , ces législateurs d'un peuple sage , adoraient des singes , des chats & des oignons. On a beau se récrier sur la beauté des anciens ouvrages Egyptiens : ceux qui nous sont restés sont des masses informes ; la plus belle statue de l'ancienne Egypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a fallu que les Grecs enseignassent aux Egyptiens la sculpture : il n'y a jamais eu en Egypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuse connaissance , nous dit-on , les Egyptiens avaient de l'astronomie ! Les quatre côtés d'une grande pyramide sont exposés aux quatre régions du monde ; ne voila-t-il pas un grand effort d'astronomie ? Ces Egyptiens étaient-ils autant de *Cassini* , de *Halley* , de *Keplers* , de *Ticho-Brabé* ? Ces bonnes gens racontaient froidement à *Hérodote* , que le soleil en onze mille ans s'était cou-

couché deux fois où il se lève : c'était là leur astronomie.

Il en coûtait, répète Mr. *Rollin*, cinquante mille écus pour ouvrir & fermer les écluses du lac Mœris. Mr. *Rollin* est cher en écluses, & se mécompte en arithmétique. Il n'y a point d'écluse qui ne doive s'ouvrir & se fermer pour un écu, à moins qu'elles ne soient très-mal faites : Il en coutait, dit-il, cinquante talens pour ouvrir & fermer ces écluses. Il faut savoir, qu'on évalua le talent du tems de *Colbert* à trois mille livres de France. *Rollin* ne songe pas, que depuis ce tems la valeur numéraire de nos espèces est augmentée presque du double, & qu'ainsi la peine d'ouvrir les écluses du lac Mœris aurait dû coûter, selon lui, environ trois cent mille francs : ce qui est à peu près deux cent- quatre-vingt-dix-sept mille livres plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ses treize tomes se ressentent de cette inattention. Il répète encor, après *Hérodote*, qu'on entretenait d'ordinaire en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre cent mille soldats ; qu'on donnait à chacun cinq livres de pain par jour, & deux livres de viande. C'est donc huit cent mille livres de viande par jour pour les seuls soldats, dans un pays où l'on n'en mangeait presque point. D'ailleurs, à qui appartenaient ces quatre cent mille soldats, quand l'Egypte était divisée en plusieurs petites principautés ? On ajoute, que chaque soldat avait six arpens francs de contribution ; voilà donc deux millions quatre cent mille arpens,

qui ne payent rien à l'état. C'est cependant ce petit état, qui entretenait plus de soldats que n'en a aujourd'hui le Grand-Seigneur, maître de l'Égypte & de dix fois plus de pays que l'Égypte n'en contient. *Louis XIV.* a eu quatre cent mille hommes sous les armes pendant quelques années; mais c'était un effort, & cet effort a ruiné la France.

Si on voulait faire usage de sa raison au-lieu de sa mémoire, & examiner plus que transcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres & les erreurs; il faudrait n'écrire que des choses neuves & vraies: ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'histoire, c'est l'esprit philosophique: la plupart, au-lieu de discuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au siècle où nous vivons on imprime encor le conte des oreilles de *Smerdis*, & de *Darius*, qui fut déclaré roi par son cheval, lequel hennit le premier; & de *Sanacharib*, ou *Sennakérib*, ou *Sennacabon*, dont l'armée fut détruite miraculeusement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils sont.

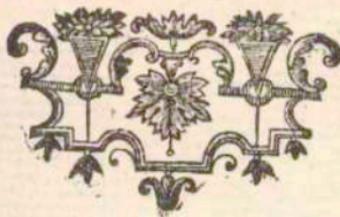
Est-il permis à un homme de bon sens, né dans le dix-huitième siècle, de nous parler sérieusement des oracles de Delphes? tantôt de nous répéter, que cet oracle devina que *Crésus* faisait cuire une tortue & du mouton dans une tourtière; tantôt de nous dire, que des batailles furent gagnées suivant la prédiction d'*Apollon*, & d'en donner pour raison le pouvoir du diable? *Mr. Rollin* dans sa compilation  
de

de l'histoire ancienne, prend le parti des oracles contre Mrs. *Van Dale*, *Fontenelle* & *Basnage*: Pour Mr. de *Fontenelle*, dit-il, il ne faut regarder que comme un ouvrage de jeunesse son livre contre les oracles, tiré de *Van Dale*. J'ai bien peur que cet arrêt de la vieillesse de *Rollin* contre la jeunesse de *Fontenelle*, ne soit cassé au tribunal de la raison; les rhéteurs n'y gagnent guères leurs courses contre les philosophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit *Rollin* dans son dixième tome, où il veut parler de physique: il prétend qu'*Archimède*, voulant faire voir à son bon ami le roi de *Syracuse* la puissance des mécaniques, fit mettre à terre une galère, la fit charger doublement, & la remit doucement à flot en remuant un doigt, sans sortir de dessus sa chaise. On sent bien, que c'est là le rhéteur qui parle: s'il avait été un peu philosophe, il aurait vu l'absurdité de ce qu'il avance.

Il me semble, que si on voulait mettre à profit le tems présent, on ne passerait point sa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conseillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces tems reculés; mais je voudrais qu'on commencât une étude sérieuse de l'histoire au tems où elle devient véritablement intéressante pour nous: il me semble, que c'est vers la fin du quinziesme siècle. L'imprimerie, qu'on invente en ce tems-là; commence à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face; les Turcs, qui s'y répandent, chassent les belles-lettres de *Constantinople*; elles fleurissent en *Italie*; elles s'établissent en *France*; elles vont polir l'Angle-terre,

terre, l'Allemagne & le Septentrion. Une nouvelle religion sépare la moitié de l'Europe de l'obéissance du pape. Un nouveau système de politique s'établit; on fait, avec le secours de la boussole, le tour de l'Afrique; & on commerce avec la Chine plus aisément que de Paris à Madrid. L'Amérique est découverte; on subjugué un nouveau monde, & le nôtre est presque tout changé; l'Europe chrétienne devient une espèce de république immense, où la balance du pouvoir est établie mieux qu'elle ne le fut en Grèce. Une correspondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des rois suscite, & même malgré les guerres de religion encor plus destructives. Les arts, qui font la gloire des états, sont portés à un point que la Grèce & Rome ne connurent jamais. Voilà l'histoire qu'il faut que tout homme sache; c'est là qu'on ne trouve ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables insensées; tout y est vrai, aux petits détails près, dont il n'y a que les petits esprits qui se soucient beaucoup. Tout nous regarde, tout est fait pour nous; l'argent sur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos besoins, nos plaisirs nouveaux, tout nous fait souvenir chaque jour, que l'Amérique & les grandes Indes, & par conséquent toutes les parties du monde entier, sont réunies depuis environ deux siècles & demi par l'industrie de nos pères. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertisse du changement qui s'est opéré depuis dans le monde.

monde. Ici ce sont cent villes, qui obéissaient au pape, & qui sont devenues libres. Là on a fixé pour un tems les privilèges de toute l'Allemagne: Ici se forme la plus belle des républiques, dans un terrain, que la mer menace chaque jour d'engloutir, l'Angleterre a réuni la vraie liberté avec la royauté: la Suède l'imite, & le Dannemarck n'imite point la Suède. Que je voyage en Allemagne, en France, en Espagne, partout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a subsisté entre les maisons d'*Autriche* & de *Bourbon*, unies par tant de traités, qui ont tous produit des guerres funestes. Il n'y a point de particulier en Europe, sur la fortune duquel tous ces changemens n'ayent influé. Il sied bien après cela de s'occuper de *Salmanazar* & de *Mardokempad*, & de rechercher les anecdotes du *Perlan Cayamarrat*, & de *Sabaco Métophys*. Un homme mûr, qui a des affaires sérieuses, ne répète point les contes de sa nourrice.



---

NOUVELLES  
CONSIDERATIONS  
SUR  
L'HISTOIRE.

Peut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'histoire, ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connaître le genre-humain dans ce détail intéressant, qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle.

On commence à respecter très peu l'aventure de *Curtius*, qui referma un gouffre en se précipitant au fond lui & son cheval. On se moque des boucliers descendus du ciel, & de tous les beaux talismans dont les Dieux faisaient présent si libéralement aux hommes; & des Vestales, qui mettaient un vaisseau à flot avec leur ceinture; & de toute cette foule de sottises célèbres, dont les anciens historiens regorgent. On n'est guères plus content, que dans son histoire ancienne Mr. *Rollin* nous parle sérieusement du roi *Nabis*, qui faisait embrasser sa femme par ceux qui lui apportaient de l'argent, & qui mettait ceux qui lui en refusaient

faisaient dans les bras d'une belle poupée toute semblable à la reine, & armée de pointes de fer sous son corps de jupe. On rit, quand on voit tant d'auteurs répéter les uns après les autres, que le fameux *Othon* Archevêque de Mayence fut assiégé & mangé par une armée de rats en 698.; que des pluies de sang inondèrent la Gascogne en 1017.; que deux armées de serpens se battirent près de Tournay en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, &c. sont à présent dans le même rang que les contes d'*Hérodote*.

Je veux parler ici de l'histoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées qui embrassent les courtisans, ni évêques mangés par les rats.

On a grand soin de dire, quel jour s'est donnée une bataille, & on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, & même l'entrée d'un ambassadeur, dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin; & je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, & la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guères plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événemens. Je ne connais pas plus les Français & les Sarrasins par la bataille de *Charles Martel*, que je ne connais les Tartares & les Turcs par  
la

la victoire que *Tamerlan* remporta sur *Bajazet*. J'avoue, que quand j'ai lu les mémoires du cardinal de *Retz* & de Madame de *Motteville*; je fais ce que la reine mère a dit mot pour mot à Mr. de *Jersay*; j'apprens, comment le coadjuteur a contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenait à Madame de *Bouillon*. C'est beaucoup pour ma curiosité: c'est pour mon instruction très-peu de chose. Il y a des livres, qui m'apprennent les anecdotes vraies ou fausses d'une cour. Quiconque a vû les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces illustres bagatelles, qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville. C'est au fond la même chose & le même mérite. On s'entretenait sous *Henri IV.* des anecdotes de *Charles IX.* On parlait encor de Mr. le duc de *Bellegarde* dans les premières années de *Louis XIV.* Toutes ces petites mignatures se conservent une génération ou deux, & périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connaissances d'une utilité plus sensible & plus durable. Je voudrais apprendre, quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, & si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche, avant la conquête du nouveau monde, qu'aujourd'hui? De combien était-elle plus peuplée du tems de *Charles-Quint*, que sous *Philippe IV*? Pourquoi Amsterdam contenait-elle à peine vingt mille ames il y a deux cent ans? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent-quaran-

te mille habitans ? & comment le fait-on positivement ? De combien l'Angleterre est-elle plus peuplée qu'elle ne l'était sous *Henri VIII.* ? Serait-il vrai ce qu'on dit dans les *Lettres Persanes*, que les hommes manquent à la terre, & qu'elle est dépeuplée en comparaison de ce qu'elle était il y a deux mille ans ? Rome, il est vrai, avait alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue, qu'Alexandrie & Carthage étaient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Constantinople, le grand Caire, Amsterdam, Hambourg, n'existaient pas. Il y avait trois cent nations dans les Gaules ; mais ces trois cent nations ne valaient la nôtre, ni en nombre d'hommes, ni en industrie. L'Allemagne était une forêt : elle est couverte de cent villes opulentes. Il semble, que l'esprit de critique, lassé de ne persécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours, que ce monde dégénère, & on veut encor qu'il se dépeuple. Quoi donc ? nous faudra-t-il regretter les tems, où il n'y avait pas de grand chemin de Bourdeaux à Orléans, & où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait ? On a beau dire ; l'Europe a plus d'hommes qu'alors, & les hommes valent mieux. On pourra savoir dans quelques années, combien l'Europe est en effet peuplée ; car dans presque toutes les grandes villes on rend public le nombre des naissances, au bout de l'année ; & sur la règle exacte & sûre que vient de donner un Hollandais aussi habile qu'infatigable, on fait le nombre des habitans par celui des naissances.

Voi-

Voilà déjà un des objets de la curiosité de qui-conque veut lire l'histoire en citoyen & en philosophe. Il fera bien loin de s'en tenir à cette connaissance ; il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une nation ; pourquoi elle a été puissante ou faible sur la mer ; comment & jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siècle ; les registres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir, comment les arts, les manufactures se sont établies ; il suivra leur passage & leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs & dans les loix seront enfin son grand objet. On saurait ainsi l'histoire des hommes, au-lieu de savoir une faible partie de l'histoire des rois & des cours.

En vain je lis les annales de France ; nos historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise : *Homo sum, humani nil à me alienum puto*. Il faudrait donc, me semble, incorporer avec art ces connaissances utiles dans le tissu des événemens. Je crois, que c'est la seule manière d'écrire l'histoire moderne en vrai politique & en vrai philosophe. Traiter l'histoire ancienne, c'est compiler, me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette histoire, n'est peut-être utile que de la même manière dont l'est la fable, par de grands événemens, qui font le sujet perpétuel de nos tableaux, de nos poèmes, de nos conversations, & dont on tire des traits de morale. Il faut savoir les exploits d'*Alexandre* comme on fait les travaux d'*Hercule*. Enfin cette histoire ancienne me semble, à l'égard de la  
moder-

moderne, ce que font les vieilles médailles en comparaison des monnoyes courantes ; les premières restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connaissent autre chose que les livres ; il faut qu'ils soient encouragés par le gouvernement, autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les *Boileau*, les *Racine*, les *Valincourt*, pour ce qu'ils ne firent point ; & qu'on ne dise pas d'eux ce que disait de ces Messieurs un commis du trésor royal, homme d'esprit ; *Nous n'avons vû encor d'eux que leur signature.*



*Histoire de Charles XII.* B ANEC-



---

# ANECDOTES

SUR LE CZAR

PIERRE LE GRAND.

---

**P**IERRE premier a été surnommé le GRAND, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'était présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple avant lui se bornait à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils désirent si peu ce qu'ils ne connaissent pas, le génie se développe si difficilement, & s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossières pendant des milliers de siècles, jusqu'à ce qu'il soit venu des hommes tels que le Czar *Pierre*, précisément dans le tems qu'il falait qu'ils vinssent.

Le hazard fit, qu'un jeune Genevois nommé *Le Fort* était à Moscou chez un Ambassadeur Danois, vers l'an 1695. Le Czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avait appris en peu de tems la langue Russe, & qui parlait presque toutes celles de l'Europe.

DEMA... Le

*Le Fort* plut beaucoup au prince ; il entra dans son service , & bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre , qu'il y avait une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureusement établie de tous les tems dans son vaste empire ; & sans ce Genevois la Russie ferait peut-être encor barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande , pour écouter tout d'un coup un étranger , & pour se dépouiller des préjugés du trône , & de sa patrie. Le Czar sentit , qu'il avait à former une nation & un empire : mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses états & d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais , qui étaient il y a trois siècles aussi dépourvûs d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il falut soutenir une guerre contre les Turcs , ou plutôt contre les Tartares , en 1696. & ce ne fut qu'après les avoir vaincus , qu'il sortit de ses états pour aller s'instruire lui-même de tous les arts , qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam , & dans le village de Sardam , sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément Mr. *Pieter Bas*. Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village , qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il maniait la hache & le compas ; & quand il avait travaillé à

son atelier à la construction des vaisseaux, il étudiait la géographie, la géométrie & l'histoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple souffrait, lui qui souffre si peu de chose. La première langue qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce, & qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit aussi un peu d'Anglais dans son voyage à Londres; mais il ne fut jamais le Français, qui est devenu depuis la langue de Pétersbourg sous l'impératrice *Elizabeth*, à mesure que ce pays s'est civilisé.

Sa taille était haute, sa physionomie fière & majestueuse, mais défigurée quelquefois par des convulsions, qui altéraient les traits de son visage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poison, qu'on disait que sa sœur *Sophie* lui avait donné. Mais le véritable poison était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit souvent des excès, se fiant trop à son tempérament robuste.

Il conversait également avec un artisan & avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de distinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était un homme qui voulait s'instruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède son rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il se piquait de boire beau-

beaucoup plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit, que les législateurs & les rois ne doivent point se mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le Grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant ; mais enfin il en convenait, & il dit même à un magistrat de Hollande à son second voyage : *J'ai réformé ma nation, & je n'ai pu me reformer moi-même.* Il est vrai, que les cruautés qu'on lui reproche, étaient un usage de la cour de Moscou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de sa main royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nuës d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs services étant ivres, ou d'essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de son pays ; *Le Fort* eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de frapper ; mais il n'eut pas toujours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & surtout son goût pour les arts, qui se dévelopait, adoucirent un peu ses mœurs : car c'est le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait souvent déjeûner chez un géographe, avec lequel il faisait des cartes marines. Il passait des journées entières chez le célèbre *Ruyfch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections, qui ont perfectionné l'anatomie &

qui lui ôtent son dégoût. Ce prince se donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artisan Hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie, & cette espèce d'éducation était au-dessus de celle qu'on avait jamais reçue sur le trône de Russie. Dans le même tems il envoyait des jeunes Moscovites voyager & s'instruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuses. Ses nouveaux disciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Venise ne sortit jamais de sa chambre, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir vu un autre pays que la Russie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inspirée par des prêtres Moscovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raison, que dans l'ancien Testament il avait été défendu aux habitans de la Palestine de prendre les mœurs de leurs voisins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698. il alla d'Amsterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaisseau, non pas aussi en celle de souverain, mais sous le nom d'un Boyard Russe, qui voyageait pour s'instruire. Il vit tout, & même il alla à la comédie Anglaise où il n'entendait rien, mais il y trouva une actrice nommée Mlle. *Groft*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maison logeable; c'est beaucoup à Londres; les palais ne sont pas communs dans cette ville immense,

menſe, où l'on ne voit guères que des maiſons baſſes, ſans cour & ſans jardin, avec des petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva ſa maiſon encor trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de ſe perfectionner dans la marine. Il ſ'habillait même ſouvent en matelot, & il ſe ſervait de ce déguiſement, pour engager pluſieurs gens de mer à ſon ſervice.

Ce fut à Londres qu'il deſſina lui-même le projet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainſi l'Océan, la mer Noire & la mer Caſpienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le ſervirent mal dans ce grand deſſein; & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'oſerent encor plus à cette vaſte entrepriſe.

Il manqua d'argent à Londres; des Marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiſſion de porter du tabac en Ruſſie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, & la religion même y était intéreſſée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient, & le clergé regardait comme un de ſes grands privilèges d'empêcher la nation Ruſſe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus, & ſe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des préſens à de tels voyageurs; le préſent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht

de vingt-cinq pièces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toutes espèces; & tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait rester moins de tems qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer & moins de choses à apprendre. Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise, & ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence & par la permission de fumer. Les strélits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés & moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représentèrent, combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Moscovie, & qui mirent l'état en combustion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévu ce que pourraient des moines & des strélits, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui s'armaient sous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, & qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le Sultan *Osman*, qui voulant comme *Pierre* réformer les janissaires, & n'ayant  
pû

pû leur rien opposer , ne les reforma point , & fut étranglé par eux.

Alors ses armées furent mises sur le pied de celles des princes Européans. Il fit bâtir des vaisseaux par ses Anglais & ses Hollandais à Veronitz sur le Tanais à quatre cent lieuës de Moscou. Il embellit les villes , pourvut à leur sureté , fit des grands chemins de cinq cent lieuës , établit des manufactures de toute espèce ; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Russes , la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciselés & des étoffes d'or & d'argent à Moscou. Tant est puissante l'influence d'un seul homme , quand il est maître & qu'il sait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII.* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquises sur les Russes , ne l'empêcha pas , toute malheureuse qu'elle fut d'abord , de continuer ses réformes dans l'état & dans l'église ; il déclara à la fin de 1699. que l'année suivante commençait au mois de Janvier , & non au mois de Septembre. Les Russes , qui pensaient que DIEU avait créé le monde en Septembre , furent étonnés que leur Czar fût assez puissant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le siècle en 1700. par un grand jubilé que le Czar indiqua lui-même. Il avait supprimé la dignité de patriarche , & il en faisait les fonctions. Il n'est pas vrai qu'il eût , comme on l'a dit , mis son  
pa-

patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avait coutume, quand il voulait se réjouir en punissant, de dire à celui qu'il châtiât ainsi, *Je te fais fou* ; & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fut-il le plus grand seigneur du royaume, de porter une marotte, une jacquette & des grelots, & de devenir la cour en qualité de fou de sa majesté Czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche ; il se contenta de supprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abusé au point qu'ils avaient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, cérémonie dont un homme tel que *Pierre le Grand* s'était d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans ; ce qui fit que dès son tems son pays fut de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé, par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens, de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages pour les desservans des églises, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées ; sachant très-bien que ce qui est permis à un souverain, ne doit pas l'être à un curé. Avant  
lui

lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes ; il était inouï , qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de nocés était une grosse poignée de verges , que le futur envoyait à la future , pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale ; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément , & on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

*Pierre* abolit les poignées de verges , défendit aux maris de tuer leurs femmes ; & pour rendre les mariages moins malheureux & mieux assortis , il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles , & de présenter les prétendants aux filles avant la célébration ; en un mot , il établit & fit naître tout dans ses états jusqu'à la société. On connaît le règlement qu'il fit lui-même pour obliger ses Boyards & ses Boyardes à tenir des assemblées , où les fautes qu'on commettait contre la civilité Russe , étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie , qu'on faisait boire au délinquant , de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort yvre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse *Natalie* , une de ses sœurs , fit des tragédies en langue Russe , qui ressemblaient assez aux pièces de *Shakespear* , dans lesquelles des ty-

rans

rans & des arlequins faisaient les premiers rôles. L'orchestre était composée de violons Russes qu'on faisait jouer à coups de nerf de bœuf. A présent on a dans Pétersbourg des comédiens Français & des opéras Italiens. La magnificence & le goût même ont en tout succédé à la barbarie. Une des plus difficiles entreprises du fondateur, fut d'accourir les robes & de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande & à manier le rasoir? On<sup>e</sup> en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes: les obstinés payaient quarante sols de notre monnaie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent. Les femmes servirent utilement le Czar dans cette réforme; elles préféraient les mentons rasés; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en société avec les hommes, & d'avoir à baiser des visages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui faisaient les amusemens du Czar, & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jeta les fondemens de l'importante ville & du port de Pétersbourg en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ses mains à la première maison; rien ne le rebuta; des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique, des fron-  
tiè-

tières d'Astracan , des bords de la mer Noire & de la mer Caspienne. Il périt plus de cent-mille hommes dans les travaux qu'il falut faire, & dans les fatigues & la disette qu'on essuya ; mais enfin la ville existe. Les ports d'Archangel, d'Astracan, d'Azoph, de Veronitz furent construits.

Pour faire tant de grands établissemens , pour avoir des flottes dans la mer Baltique, & cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne possédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vû le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambassadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut se souvenir, qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir ; on ne veut pas assez.

Quand il eut créé sa nation , il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, & une maîtresse qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un vicaire, mariée à un soldat Livonien, prise par un parti deux jours après ce premier mariage, avait passé du service des généraux *Bauer* & *Sheremeto* à celui de *Menzikoff*, garçon pâtissier qui devint prince & le premier homme de l'empire ; enfin elle fut l'épouse de *Pierre le Grand*, & ensuite impé-

pératrice souveraine après la mort du Czar , & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de son mari , & sauva beaucoup plus de dos du *knout* , & beaucoup plus de têtes de la hache , que n'avait fait le général *Le Fort*. On l'aima , on la révéra. Un baron Allemand , un écuyer d'un abbé de Fuldt n'eut point épousé *Catherine* ; mais *Pierre le Grand* ne pensait pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les souverains pensent volontiers , qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent , & que tout est égal devant eux. Il est bien certain , que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier , & un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence , les talens la font prodigieuse , la fortune encor plus. *Catherine* avait eu une éducation tout aussi bonne pour le moins chez son curé d'Estonie , que toutes les boyardes de Moscou & d'Archangel , & était née avec plus de talens & une ame plus grande : elle avait réglé la maison du général *Bauer* & celle du prince *Menzikoff* , sans savoir ni lire ni écrire. Quiconque sait très-bien gouverner une grande maison peut gouverner un royaume ; cela peut paraître un paradoxe ; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre , de sagesse & de fermeté , qu'on commande à cent personnes & à plusieurs milliers.

Le Czarowitz *Alexis* , fils du Czar , qui épousa , dit-on , comme lui une esclave , & qui  
com-

comme lui quitta secrètement la Moscovie, n'eut pas un succès pareil dans ses deux entreprises, & il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône; mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que son père aimait: on n'accusa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle; le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son père faisait de grand & d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moscovites qui se plaignaient des travaux insupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Pétersbourg, *Consolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas longtems*. Quand il fallait suivre son père dans ces voyages de cinq à six cent lieues, que le Czar entreprenait souvent, le prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé & son esprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'instruire: il savait la géométrie, l'histoire, avait appris l'Allemand; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'est ce que son père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princesse de *Wolfenbuttel*, sœur de l'impératrice femme de *Charles VI.* en 1711. Ce mariage fut malheureux.

reux. La princesse était souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour *Afrosine* fille Finlandaise, grande, bien faite, & fort douce. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort; & que le Czarowitz épousa ensuite secrètement *Afrosine* en 1713. lorsque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il se serait bien passé.

Les mécontentemens entre le père & le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusques-là que *Pierre* dès l'an 1716. menaça le prince de le deshérer, & le prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le Czar en 1717. renouvela ses voyages par politique & par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était là le tems de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'empereur *Charles VI.* beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque tems très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, fût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie, qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il al-

lait

lait voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent le lendemain; il alla diner à Petitbourg, chez Mr le Duc d'Antin, & la première chose qu'il vit, fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnoye royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, & on les lui présentait; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, & qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: PIERRE LE GRAND. Le revers était une renommée, & la légende, VIRE ACQUIRIT EUNDO; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de Richelieu & la statuë de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paraître un de ces transports, & dit une de ces choses qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands-hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statuë; *Grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon tems! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'entouffiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit: » S'il avait donné cette moitié, il n'aurait pas longtems gardé l'autre.

Le Czar après avoir ainsi parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans sa patrie, & y re-

prit sa sévérité. Il avait enfin engagé son fils à revenir de Naples à Petersbourg ; ce jeune prince fut de là conduit à Moscou devant le Czar son père, qui commença par le priver de la succession au trône, & lui fit signer un acte solennel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718. & en considération de cet acte le père promit à son fils de lui laisser la vie.

Il n'était pas hors de vraisemblance, qu'un tel acte serait un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, & se souvenant seulement qu'il était fondateur d'un empire, que son fils pouvait replonger dans la barbarie, fit instruire publiquement le procès de ce prince infortuné, sur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On assembla des évêques, des abbés & des professeurs, qui trouvèrent dans l'ancien testament, que ceux qui maudissent leur père & leur mère, doivent être mis à mort ; qu'à la vérité *David* avait pardonné à son fils *Absalon* révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Absalon*. Tel fut leur avis sans rien conclure ; mais c'était en effet signer un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit son père ; il ne s'était point révolté comme *Absalon* ; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi ; il avait voyagé sans la permission paternelle, & il avait écrit des lettres à ses amis, par lesquelles il marquait seulement, qu'il espérait qu'on se souviendrait

un

un jour de lui en Russie. Cependant de cent-vingt-quatre juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort, & ceux qui ne savaient pas écrire, firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a souvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Espagnol en Russe le procès criminel de *Don Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II.* son père avait fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à *Don Carlos*, & jamais on n'a su la manière, soit violente, soit naturelle, dont ce prince mourut. *Pierre* le plus despotique des princes n'avait pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, & que le Czar avait à Moscou une des plus belles apothicaireries de l'Europe. Cependant il est probable, que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaste monarchie du monde, condamné unanimement par les sujets de son père, qui devaient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange & si funeste. Le père alla voir son fils expirant, & on dit qu'il versa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes.* Mais malgré ses larmes les roues furent couvertes de membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère le Comte *Lapuchin* frère de sa femme *Ottokesa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, & oncle du prince *Alexis.*

Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.

Le reste de la vie du Czar ne fut qu'une suite de ses grands desseins, de ses travaux & de ses exploits, qui semblaient effacer l'excès de ses sévérités, peut-être nécessaires. Il faisait souvent des harangues à sa cour & à son conseil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait sacrifié son fils au salut de ses états.

Après la paix glorieuse qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721. par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & du Vibourg, les états de Russie lui déférèrent le nom de GRAND, de père de la patrie & d'empereur. Ces états étaient représentés par le sénat, qui lui donna solennellement ces titres en présence du Comte de *Kinski*, ministre de l'empereur, de Mr. de *Campredon*, envoyé de France, des ambassadeurs de Prusse & de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe se sont accoutumés à donner aux souverains de Russie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambassadeurs de France n'ayent partout le pas sur ceux de Russie.

Les Russes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'est un héros: mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaissances, pour l'es-

prit

prit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons ? Non : mais il était roi, & roi mal élevé ; & il a fait ce que peut-être mille souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met un homme au-dessus des préjugés, & de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé : c'est un architecte, qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la mer Baltique ; il en eût eu deux cent dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le Czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les tems la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation ne serait donné à aucun Russe ; & il y avait encor à parier environ seize millions, qui faisaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au Czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons & de siècles, avant que la nature fit naître celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Russes ne sont plus surpris de leurs progrès ;

grès ; ils se font en moins de cinquante ans familiarisés avec tout les arts. On dirait , que ces arts sont anciens chez eux ; il y a encor de vastes climats en Afrique , où les hommes ont besoin d'un Czar *Pierre* ; il viendra peut-être dans des millions d'années , car tout vient trop tard.





L E T T R E  
A M O N S I E U R  
L E M A R E C H A L  
D E S C H U L L E M B O U R G ,  
G E N E R A L D E S V E N I T I E N S (\*).

---

M O N S I E U R ,

J' Ai reçu par un courier de Monsieur l'ambassadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monsieur, qu'un tel bienfait me rendra très intéressé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous supplie de me communiquer tout ce qui pourra m'instruire sur les autres événemens de la guerre

C 4 de

(\* ) A la Haye le 15. Septembre 1740.

de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de Pultava inclusivement ; il est d'un officier Suédois, nommé *Mr. Adlerfeld* ; l'auteur me paraît très-instruit & aussi exact qu'on peut l'être ; ce n'est pas une histoire, il s'en faut beaucoup ; mais ce sont d'excellens matériaux pour en composer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choses sur les mémoires de cet officier.

Je vous avouë d'ailleurs, Monsieur, que j'ai vû avec plaisir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les instructions sur lesquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & surtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'osais plus croire que *Mr. de Guiscard*, ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de *Charles XII.* à l'expédition de Copenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui servit tant à la déposition du roi *Auguste*, s'opposa en secret à l'élection du roi *Stanislas* ; j'étais presque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adressa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte *Piper*, lorsqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII.* Le sieur de *la Morraye* m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison ; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de *Mr. Adlerfeld.*

J'y

J'y trouve aussi que le roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguste* qu'il avait détrôné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguste* & le roi *Stanislas* se rencontrèrent à sa cour & se saluèrent sans se parler. La visite extraordinaire que *Charles* rendit à *Auguste* à Dresde en quittant ses états, n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y est cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de Mr. *Adlerfeld*.

» Quand au sieur de la *Motraye*, qui s'est  
 » ingéré de critiquer Mr. de *Voltaire*, la lecture  
 » de ces mémoires ne servira qu'à le confondre  
 » & à lui faire remarquer ses propres erreurs,  
 » qui sont en bien plus grand nombre que celles  
 » qu'il attribuë à son adversaire.

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal, que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes Suédoises & Moscovites à la célèbre bataille de *Nerva*; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous savez, est le père de la vérité; je ne fais même si on peut jamais espérer de la savoir entièrement. Vous verrez que dans certains points Mr. *Adlerfeld* n'est point d'accord avec vous, Monsieur, au sujet de votre admirable passage de l'*Oder*; mais j'en croirai plus le général Allemand qui a dû tout savoir, que l'officier Suédois

dois qui n'en a pû favoir qu'une partie.

Je réformerai mon histoire sur les mémoires de votre excellence & sur ceux de cet officier. J'attens encor un extrait de l'histoire Suédoise de *Charles XII.* écrite par Mr. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vû les choses avec d'autres yeux que les ministres qui m'ont fourni mes matériaux. J'estimerai son zèle pour son maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du Czar, moi qui n'ai songé qu'à dire vrai, j'avouïerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII.* à Bender, son obstination à rester dix mois au lit, & beaucoup de ses démarches après la malheureuse bataille de Pultava, me paraissent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'histoire utile, c'est, ce me semble, en faisant remarquer le bien & le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que si *Charles XII.* après avoir vaincu le Dannemarck, battu les Moscovites, détrôné son ennemi *Auguste*, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au Czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord, s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts & le commerce dans sa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme, au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il eût été à  
sou-

souhaiter pour le bonheur des hommes, que *Pierre le Grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII.* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un & à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un sage sur le trône : voilà mon héros, Monsieur ; ne croyez pas que ce soit un être de raison ; ce héros existe peut-être dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous ; vous verrez si elle me démentira ; il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire : car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de Mr. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon : Lundi 3. Avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles : le vendredi, quinze ou seize cent prisonniers périrent de froid & de faim ? Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent , Mr. le maréchal , que votre illustre métier est encor plus affreux que nécessaire ? Je vois que Mr. *Adlerfeld* déguisé quelquefois des cruautés , qui en effet devraient être oubliées , pour n'être jamais imitées. On m'a assuré , par exemple , qu'à la bataille de *Frauentad* le maréchal *Renschild* fit massacrer de sang froid douze ou quinze cent Moscovites qui demandoient la vie à genoux six heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que six cent , encor ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir , Monsieur ; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse ; ayez donc la bonté de me dire la vérité , que j'aime autant que votre gloire.

J'attens avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer ; permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de *Charles XII.* en Ukraine , de sa retraite en Turquie , de la mort de *Patkul*. Vous pouvez dicter à un secrétaire bien des choses , qui serviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'est à vous , Monsieur , à lui donner des instructions , en récompense de l'admiration qu'il a pour vous.

Je suis avec les sentimens de la plus respectueuse estime , & avec des vœux sincères pour  
la

A MR. DE SCHULLEMBOURG.

la conservation d'une vie que vous avez si souvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très obéissant  
serviteur, V.

*En finissant ma lettre, j'apprens qu'on imprime à la Haye la traduction Française de l'histoire de Charles XII. écrite en Suédois par Mr. Norberg; ce sera pour moi une nouvelle palette (\*) dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(\*) La palette n'a pu servir. On fait que l'histoire de Charles XII. par Norberg, n'est jusqu'en 1709. qu'un amas indigeste de faits mal rapportés, & depuis 1709. qu'une copie de l'histoire composée par M. de V.



L. E. T.

---

L E T T R E  
 A MONSIEUR  
 N O R B E R G ,

*Chapelain du roi de Suède Charles XII. & auteur d'une histoire de ce monarque.*

Souffrez, Monsieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre histoire de *Charles XII.* on vous adresse quelques justes plaintes, & sur la manière dont vous traitez cette histoire, & sur celle dont vous en usez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*, regarde surtout les vérités inutiles. Daignez vous souvenir de ce passage de la préface de l'histoire de Mr. de Voltaire. *L'histoire d'un prince, dit-il, n'est pas tout ce qu'il a fait, mais seulement ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.*

Il y a peut être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchisme qu'on enseignait à *Charles XII.* & qui apprendront avec plaisir (a) qu'en 1693. le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bon-

(a) P. 9. de l'histoire de *Charles XII.* par *Norberg* 2<sup>e</sup> édition de *Huffon*,

bonnet de docteur au maître ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, & autre personnages, très estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ses triomphes & à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe qu'on sache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brulée il y a cinquante ans, (b) était dans la nouvelle aîle du côté du Nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui sont à présent à l'église *St. Nicolas*; que les sièges étaient couverts de bleu les jours de sermon; qu'ils étaient, les uns de chêne, & les autres de noyer (c); & qu'au-lieu de grands lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encor (d) qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de *Charles XII*; de savoir quelle était la largeur du baldaquin; si c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'église était tendue; & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure *Charles XII* fut couronné; mais vous ne dites point pour-  
quoï

(b) P. 9. (c) P. 24. (d) P. 31. 32.

quoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi ; pourquoi on ôta la régence à la reine - mère ; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi ; quelles étaient alors les forces de la Suède ; quel nombre de citoyens elle avait ; quels étaient ses alliés , son gouvernement , ses défauts & ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de Mr. *Adlerfeld* ; mais , Monsieur , un journal n'est pas plus une histoire , que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point à détailler de petits faits , à produire des manifestes , des répliques , des dupliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a composé l'histoire d'*Alexandre* ; ce n'est point ainsi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'histoire Romaine. Il y a mille journalistes ; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs , les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. de *Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

» (e) J'aime la vérité , & je n'ai d'autre but  
 » & d'autre intérêt que de la connaître. Les en-  
 » droits de mon histoire de *Charles XII.* où je  
 » me ferai trompé , seront changés. Il est très  
 » naturel que Mr. *Norberg* Suédois , & témoin  
 » oculaire , ait été mieux instruit que moi étran-  
 » ger. Je me réformerai sur ses mémoires , &  
 » j'aurai le plaisir de me corriger.

Vai-

(e) P. 13. de l'édition in 4°. de *Husson*.

Voilà, monsieur, avec quelle politesse Mr. *de Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage, quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu Gothique.

Vous dites dans votre préface (f) que l'histoire donnée par Mr. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction Anglaise. Vous ajoutez ensuite très poliment, qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archi-menteur*.

Pour donner des preuves de cette supposition si flatteuse, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le major-général *Stuard* ne reçut point une petite blessure à l'épaule, comme l'avancé témérairement l'auteur Français, d'après un auteur Allemand; mais, dites-vous, une contusion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. *de Voltaire* n'ait fidèlement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une description intéressante; vous devez savoir qu'il a été le seul

*Histoire de Charles XII.* D *écri-*

(f) P. 12.

écrivain qui ait osé affirmer que *Charles XII.* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes seulement. Tous les autres historiens lui en donnaient vingt mille : ils disaient ce qui était vraisemblable, & Mr. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné au siège de Thorn; & vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'était pas sur un fond rouge.

Mais, monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'*archi-menteur*, non-seulement à un homme très amateur de la vérité, mais à tous les autres historiens qui ont écrit l'histoire de *Charles XII.*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand-seigneur à ce monarque? Voici le commencement de cette lettre.

(g) » Nous Sultan Bassa, au roi *Charles XII.*  
 » par la grace de Dieu, roi de Suède & des  
 » Goths, salut, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style? Quel empereur Turc s'est jamais intitulé *Sultan Bassa*? Quelle lettre du Divan a jamais ainsi commencé? Quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambassadeurs plénipotentiaires à la première occasion, pour s'informer des circonstances d'une bataille? Quelle lettre du grand-seigneur

gneur a jamais fini par ces expressions, à la garde de Dieu? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Constantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année de l'hégire? L'Iman de l'auguste Sultan, qui écrira l'histoire de ce grand empereur & de ses sublimes vizirs, pourra bien vous dire de grosses injures, si la politesse Turque le permet.

Vous sied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce Mr. le baron de *Puffendorf*, de crier au mensonge sur un habit rouge?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partisan de la vérité, quand vous supprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations sous *Charles XI*? quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Parkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui respirent aujourd'hui sous la douce autorité de l'illustre *Sémiramis* du Nord? Ce n'est pas là seulement trahir la vérité, monsieur; c'est trahir la cause du genre humain; c'est manquer à votre illustre patrie, ennemie de l'oppression.

Cessez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'histoire: cessez de vous autoriser du pédantisme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* est un auteur quelquefois aussi incorrect qu'il est en vogue? Savez-vous qu'il est lu, parce qu'il est le seul de

son genre qui fut supportable en son tems? Savez-vous que ceux que vous appelez *archi-menteurs*, auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux instruits de l'histoire du monde que votre *Puffendorf*? Savez-vous que Mr. de la Martinière a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de son livre?

Ouvrons au hazard ce livre si connu. Je tombe sur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II. qu'il avait laissé, ainsi qu'Alexandre VI, une réputation honteuse*. Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II.*; ils voyent en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, & avoir commandé des armées, suivit jusqu'au tombeau le magnifique projet de chasser les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jetta le fondement de cette église, qui est le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la sculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens méprisent avec raison la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'histoire des papes. Il faut savoir distinguer le pontife du souverain: il faut savoir estimer beaucoup de papes, quoiqu'on soit né à Stockholm: il faut se souvenir de ce que disait le grand *Cosme de Médicis*, qu'on ne gouverne point des états avec des patenôtres. Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout esprit de parti, quand on écrit l'histoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*,

*Dorf*, à l'article de la reine Marie d'Angleterre, fille de *Henri VIII.* qu'elle ne put être reconnue pour fille légitime, sans l'autorité du pape. Que de bévûes dans ces mots ! Elle avait été reconnue par le parlement ; & comment d'ailleurs aurait-elle eu besoin de Rome pour être légitimée, puisque jamais Rome n'avait ni dû, ni voulu casser le mariage de sa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois que dès avant l'an 1516. *Charles-Quint* avait toujours devant les yeux son *NEC PLUS ULTRA* ; mais alors il avait quinze ans, & cette devise ne fut faite que longtemps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* est un archi-menteur ? Non, nous dirons que dans un ouvrage d'une si grande étendue, il lui est pardonnable d'avoir erré ; & nous vous prions, monsieur, d'être plus exact que lui, mieux instruit que vous n'êtes du style des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'est un malheur inséparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces scandaleuses, publiées à la honte de l'esprit & des mœurs. Par tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles ; ces misérables ouvrages, nés souvent en France, passent dans le Nord, ainsi que nos mauvais vins y sont vendus pour du Bourgogne & du Champagne. On boit les uns, & on lit les autres, souvent avec aussi peu de goût ; mais les hom-

mes qui ont une vraie connoissance , savent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez , monsieur , des piéces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur Mr. *Walmoth* , a eu l'équité d'avertir dans ses notes , que ce sont de ces mauvaises & ténébreuses satyres qu'il n'est pas permis à un honnête-homme de citer.

Un historien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rapeller ici deux qui sont de quelque considération , celui de ne point calomnier , & celui de ne point ennuyer. Je peux vous pardonner le premier , parce que votre ouvrage fera peu lû ; mais je ne puis vous pardonner le second , parce que j'ai été obligé de vous lire. Je suis d'ailleurs autant que je peux votre très-humble & très-obéissant serviteur.



# PYRRHONISME

DE

## L'HISTOIRE.

**L'**Incrédulité, souvenons-nous-en, est le fondement de toute sagesse, selon *Aristote*. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'histoire, & surtout l'histoire ancienne.

Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun ! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des rois à Rome, des consuls, des décemvirs. Le peuple Romain a détruit Carthage, *César* a vaincu *Pompée* ; tout cela est vrai. Mais quand on vous dit, que *Castor & Pollux* ont combattu pour ce peuple, qu'une vestale avec sa ceinture a mis à flot un vaisseau engravé, qu'un gouffre s'est refermé quand *Curius* s'y est jetté ; n'en croyez rien. Vous lisez partout des prodiges, des prédictions accomplies, des guérisons miraculeuses opérées dans les temples d'*Esculape* ; n'en croyez rien : mais cent témoins ont signé le procès verbal de ces miracles sur des tables d'airain ; mais les temples étaient remplis d'*ex voto*, qui attestaient les guérisons. Croyez, qu'il y a eu des imbécilles & des fripons, qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vû. Croyez, qu'il y a eu des dévots, qui ont fait des présents aux prêtres d'*Esculape*,

D 4

quand

quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume ; mais pour les miracles d'*Esculape*, n'en croyez rien. Ils ne sont pas plus vrais que ceux du Jésuite *Xavier*, à qui un cancer vint rapporter son crucifix du fond de la mer, & qui se trouva à la fois sur deux vaisseaux.

Mais les prêtres Egyptiens étaient tous sorciers, & *Hérodote* admire la science profonde qu'ils avaient de la diablerie : ne croyez pas tout ce que vous dit *Hérodote*.

Je me désierai de tout ce qui est prodige ; mais dois-je porter l'incrédulité jusqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordinaire des choses humaines, manquent pourtant d'une vraisemblance morale ?

Par exemple, *Plutarque* assure, que *César*, tout armé se jeta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne voulait pas mouiller, & nageant de l'autre main. Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait *Plutarque*. Croyez plutôt *César*, qui n'en dit mot dans ses commentaires, & soyez bien sûr que quand on se jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* & ses généraux furent tout étonnés, quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auquel ils ne s'attendaient pas ; n'en croyez rien.

Il est bien vraisemblable, qu'*Alexandre* étant ivre ait tué *Clitus*, qu'il ait aimé *Ephesion*, comme *Socrate* aimait *Alcibiade* ; mais il ne l'est point du tout que le disciple d'*Aristote* ignorât le flux & le reflux de l'Océan ; il y avait des philosophes

phes dans son armée ; c'était assez d'avoir été sur l'Euphrate , qui a des marées à son embouchure , pour être instruit de ce phénomène. *Alexandre* avait voyagé en Afrique , dont les côtes sont baignées par l'Océan. Son amiral *Néarque* pouvait il être assez ignorant pour ne pas savoir ce que savaient tous les enfans sur le rivage du fleuve Indus ? De pareilles sottises répétées dans tant d'auteurs décréditent trop les historiens.

Le père *Maimbourg* vous redit après cent autres , que deux Juifs promirent l'empire à *Léon l'Isaurien* , à condition que quand il serait empereur il abattrait les images. Quel intérêt , je vous prie , avaient ces deux Juifs à empêcher que les chrétiens eussent des tableaux ? Comment ces deux misérables pouvaient-ils promettre l'empire ? N'est-ce pas insulter à son lecteur , que de lui présenter de telles fables ?

Il faut avouer , que *Mézerai* dans son style dur , bas , inégal , mêle aux faits mal digérés qu'il rapporte bien des absurdités pareilles ; tantôt c'est *Henri V.* roi d'Angleterre couronné roi de France à Paris , qui meurt des hémorroïdes , pour s'être , dit - il , assis sur le trône de nos rois ; tantôt c'est *St. Michel* , qui apparaissait à *Jeanne d'Arc*.

Je ne crois pas même les témoins oculaires , quand ils me disent des choses que le sens commun désavouë. Le *Sire de Joinville* , ou plutôt celui qui a traduit son histoire Gauloise en ancien Français , a beau m'assurer , que les Emirs d'Egypte , après avoir assassiné leur Soudan , offrirent la couronne à *St. Louis* leur prisonnier :  
j'ai-

j'aimerais autant qu'on me dit, que nous avons offert la couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans aient pensé à faire leur souverain d'un homme qu'ils ne pouvaient regarder que comme un chef de barbares, qu'ils avaient pris dans une bataille, qui ne connaissait ni leurs loix ni leur langue, qui était l'ennemi capital de leur religion ?

Je n'ai pas plus de foi au *Sire de Joinville*, quand il me fait ce conte, que quand il me dit, que le Nil se déborde à la *St. Remy* au commencement d'Octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du vieux de la *Montagne*, qui sur le bruit de la croisade de *St. Louis* dépêche deux assassins à Paris pour le tuer, & sur le bruit de sa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Je dirai hardiment à *Mézeray*, au père *Daniel*, & à tous les historiens, que je ne crois point qu'un orage de pluie & de grêle ait fait rentrer *Edouard III.* en lui-même, & ait procuré la paix à *Philippe de Valois.* Les conquérans ne sont pas si dévots, & ne sont point la paix pour de la pluie.

Rien n'est assurément plus vraisemblable que les crimes ; mais il faut du moins qu'ils soient constatés. Vous voyez chez *Mézeray* plus de soixante princes à qui on a donné le boucon ; mais il le dit sans preuve, & un bruit populaire ne doit se rapporter que comme un bruit.

Je ne croirais pas même *Tite-Live*, quand il me dit, que le médecin de *Pyrrhus* offrit aux Romains

mais d'empoisonner son maître moyennant une récompense. A peine les Romains avaient-ils alors de l'argent monnoyé, & *Pyrrhus* avait de quoi acheter la République, si elle avait voulu se vendre; la place de premier médecin de *Pyrrhus* était plus lucrative probablement, que celle de consul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier médecin d'un de nos rois aura proposé à un canton Suisse de le payer pour empoisonner son malade.

Défiions-nous aussi de tout ce qui paraît exagéré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cent Spartiates au passage des Thermopyles, ne me révolte point; l'assiette du terrain rend l'aventure croyable. *Charles XII.* avec huit mille hommes aguerris défait à Nerva environ quatre-vingt mille paysans Moscovites mal armés; je l'admire, & je le crois. Mais quand je lis, que *Simon de Montfort* battit cent mille hommes avec neuf cent soldats divisés en trois corps, je répète alors, *je n'en crois rien.* On me dit, que c'est un miracle; mais est-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle *pour Simon de Montfort?*

Je révoquerais en doute le combat de *Charles XII.* à Bender, s'il ne m'avait été attesté par plusieurs témoins oculaires, & si le caractère de *Charles XII.* ne rendait vraisemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encor sur les mœurs des peuples étrangers; refusons notre créance à tout historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires

à la nature, & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premières relations de l'Amérique ne parlaient que d'*Antropophages* ; il sembleroit à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers, qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau *Puffendorf*, aussi fautif que l'ancien, dit qu'en l'an 1589. un Anglais & quatre femmes échappés d'un naufrage sur la route de Madagascar, abordèrent une isle déserte, & que l'Anglais travailla si bien qu'en l'an 1667. on trouva cette isle nommée *Pines* peuplée de douze mille beaux protestans Anglais.

Les anciens & leurs innombrables & crédules compilateurs nous répètent sans cesse, qu'à Babylone, la ville de l'Univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles se prostituent dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser, qu'à Babylone, comme ailleurs, on avoit quelquefois du plaisir pour de l'argent ; mais je ne me persuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fut alors dans l'univers, tous les pères & tous les maris envoyassent leurs filles & leurs femmes à un marché de prostitution publique, & que les législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sottises semblables sur les coutumes des Orientaux ; & pour un voyageur comme *Chardin*, qui est de voyageurs comme *Paul Lucas*, & comme *Jean Struys*, & comme le

é-

Jésuite *Avril*, qui batifait mille personnes par jour chez les Persans, dont il n'entendait pas la langue, & qui vous dit que les caravanes Russes allaient à la Chine & revenaient en trois mois.

Il n'en est pas ainsi de l'histoire de *Charles XII*. Je peux assurer, que si jamais histoire a mérité la créance du lecteur, c'est celle-ci. Je la composai d'abord, comme on fait, sur les mémoires de Monsieur *Fabrice*, de Messieurs de *Villelongue* & de *Ferville*, & sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voyent pas tout, & qu'ils voyent quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anecdotes, qui sont assez indifférentes en elles-mêmes, mais sur lesquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette histoire sur le journal militaire de Mr. *Adlerfeld*, qui est très exact, & qui a servi à rectifier quelques faits & quelques dates.

J'ai même fait usage de l'histoire écrite par *Norberg*, chapelain & confesseur de *Charles XII*. Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digéré, & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des rois, quand ils sont en guerre; elles ne servent jamais à faire connaître le fond des événemens; elles sont inutiles au militaire & au politique, & sont en-

ennuyeuses pour le lecteur : un écrivain peut seulement les consulter quelquefois dans le besoin pour en tirer quelque lumière, ainsi qu'un architecte employe des décombres dans un édifice.

Parmi les pièces publiques, dont *Norberg* a surchargé sa malheureuse histoire, il s'en trouve même de fausses & d'absurdes, comme la lettre d'*Achmet*, empereur des Turcs, que cet historien appelle Sultan Bassa, par la grace de Dieu (\*).

Ce même *Norberg* fait dire au roi de Suède ce que ce monarque n'a jamais dit ni pu dire au sujet du roi *Stanislas*. Il prétend que *Charles XII.* en répondant aux objections du primat, lui dit, que *Stanislas* avait acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain, que jamais *Stanislas* n'a été en Italie, ainsi que ce monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe après tout qu'un Polonais dans le dix-huitième siècle ait voyagé ou non en Italie pour son plaisir ? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'histoire ! & que je me fais bon gré d'avoir resserré celle de *Charles XII.* !

*Norberg* n'avait ni lumières, ni esprit, ni connaissance des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui détermina *Charles XII.* à le choisir pour son confesseur ; je ne fais s'il a fait de ce prince un bon chrétien ; mais assurément, il n'en a pas fait un héros ; & *Charles XII.* serait ignoré, s'il n'était connu que par *Norberg*.

Il est bon d'avertir ici, que l'on a imprimé il

(\*) Voyez la lettre de Mr. de Voltaire à Mr. *Norberg*.

il y a quelques années une petite brochure intitulée : *Remarques historiques & critiques sur l'histoire de Charles XII. par Monsieur de Voltaire.* Ce petit ouvrage est du comte *Poniatowski* ; ce sont des réponses qu'il avait faites à de nouvelles questions de ma part dans son dernier voyage à Paris ; mais son secrétaire en ayant fait une double copie , elle tomba entre les mains d'un libraire , qui ne manqua pas de l'imprimer , & un correcteur d'imprimerie de Hollande intitula *critique* cette instruction de Mr. *Poniatowski* , pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages qui s'exercent dans la librairie.

*La Motraye* , domestique de Mr. *Fabrice* , avait aussi imprimé quelques remarques sur cette histoire. Parmi les erreurs & les petitesse , dont cette critique de *la Motraye* est remplie , il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai & d'utile , & j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernières éditions , & surtout dans celle de 1739 : car en fait d'histoire rien n'est à négliger , & il faut consulter , si l'on peut , les rois & les valets de chambre.



---

DISCOURS  
SUR L'HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.

*Qui était au-devant de la première édition.*

**I**L y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve ; & ce nombre serait encor plus petit, si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que *Louis XII.* avait pour son peuple ; on excusera les grandes fautes de *François I.* en faveur des arts & des sciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV.* qui conquit son héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV.* qui a protégé les arts que *François I.* avait fait naître. Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se sou-

vient

vient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les tyrans & les bons rois font les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'empereurs de Rome, de Grèce, d'Allemagne, de Moscovie ; de tant de sultans, de califes, de papes, de rois ; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa cour. Par-là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les employe-

*Histoire de Charles XII.* E rat

rait à lire, n'aurait pas le tems de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule, depuis deux siècles, en Europe.

Cette démangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une faiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été; le roi qu'ils ont vû, comme le plus grand monarque; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que sa cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis, après quelques victoires & quelques défaites; ses sujets, échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il? Ce prince meurt; on prend après lui des mesures toutes différentes; on oublie & les intrigues de sa cour, & ses maîtresses, & ses ministres, & ses généraux, & ses guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns & les autres, & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers

liers de traités, & donné autant de batailles; & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particulière de *Charles XII* roi de Suède, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce prince & son rival *Pierre Alexiowits*, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de souverain, qui en lisant la vie de *Charles XII*. ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le souverain qui pût dire, J'ai plus de courage & de vertu, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes, que *Charles XII*? Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoi-

res, ce roi a été si malheureux, que devraient espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de ressources?

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, empereur de Moscovie; & qui s'étant retirées dans un pays libre longtems après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. *Mr. Fabrice*, qui a vécu sept années dans la familiarité de *Charles XII.*, *Mr. de Fierville*, envoyé de France, *Mr. de Villelongue*, colonel au service de Suède, *Mr. Poniatowski* même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la vie de *Charles XII.* Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers Suédois & Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire

en

en 1728. cessent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie Polonoise est mieux disciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au tems où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal *de Rets*, prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de *Louis XIV.* dirait: Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV.* ne remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell*, que les moines & les monsignori, dont Rome est peuplée, ressemblent aux *Scipions*. Je ne sais si les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de *Charles XII.* On dit d'un homme: Il était brave un tel jour; il faudrait dire en parlant d'une nation: Elle paraissait telle sous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque prince & quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréables,

bles, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'histoire est un témoin, & non un flatteur : & que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.



HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

E 4

A

A MADAME DE \* \* \*

En lui envoyant la HENRIADE & l'histoire de  
CHARLES XII.

*Deux héros différens, l'un superbe & sauvage,  
L'autre toujours aimable, & toujours amoureux,  
A l'immortalité prétendent tous les deux.*

*Mais pour être immortel, il faut votre suffrage,*

*Ab! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,  
Plus justement leur gloire eût été célébrée :*

*Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,*

*Et Charles douze aurait connu l'amour.*



HISTOIRE  
D E  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

*Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. son éducation, ses ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiowits. Particularités très curieuses sur ce prince & sur la nation Russe. La Moscovie, la Pologne, & le Dannemarck se réunissent contre Charles XII.*

✿ A Suède & la Finlande composent un  
L royaume large d'environ deux cent  
de nos lieues, & long de trois cent. Il  
s'étend du midi au nord, depuis le cin-  
quante-

*Descrip-  
tion de  
la Suède.*

quante-cinquième degré , ou à peu près , jufqu'au foixante & dixième , fous un climat rigoureux , qui n'a prefque ni printems , ni automne. L'hiver y règle neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été fuccèdent tout-à-coup à un froid exceffif ; & il y gèle dès le mois d'Octobre , fans aucune de ces gradations infenfibles , qui amènent ailleurs les faifons , & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude , un ciel ferein , un air pur. L'été , prefque toujours échauffé par le foleil , y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y font adoucies par des aurores & des crépufcules qui durent à proportion que le foleil s'éloigne moins de la Suède ; & la lumière de la lune qui n'y eft obfcurcie par aucun nuage , augmentée encor par le reflet de la neige qui couvre la terre , & très fouvent par des feux femblables à la lumière zodiacale , fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les beftiaux y font plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe , faute de pâturages. Les hommes y font grands. La féréntité du ciel les rend fains , la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent longtems , quand ils ne s'affaibliffent pas par l'ufage immodéré des liqueurs fortes & des vins , que les nations feptentrionales femblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois font bien faits , robustes , agiles , capables de foutenir les plus grands travaux , la faim & la mifère ; nés guerriers , pleins de fierté ,

zé, plus braves qu'industrieux, ayant longtems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encor Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'empire Romain, qui en avait été cinq cent années l'usurpateur, le tiran, & le législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'état, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité & l'oïveté; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étaient plus tôt & plus longtems fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile & pauvre. La Scanie est la seule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le pays. La banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les payemens se faisant en monnoie de cuivre & de fer, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom  
de

de roi, titre que en différens pays se donne à des puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu, & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat; & le sénat dépendait des états généraux, que l'on convoquait souvent. Les représentans de la nation dans ces grandes assemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes; avec le tems on y admit les payfans mêmes, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté, & qui est encor fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles, fut mise sous le joug par une femme, & par un peuple moins puissant que les Suédois.

*Marguerite de Valdemar*, la *Sémiramis* du nord, reine de Dannemarck & de Norwège, conquit la Suède par force & par adresse, & fit un seul royaume de ces trois vastes états. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles: elle secoua le joug des Danois: elle le reprit: elle eut des rois; elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Christiern II.* Roi de Dannemarck, monstre formé de vices sans aucune vertu; l'autre un archevêque d'Upsal, primat du royaume, aussi barbare que *Christiern*. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt quatorze sénateurs,

teurs , & les firent massacrer par des bourreaux , sous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape , pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer , désunis quand il fallait partager les dépouilles , exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique , & ce que la vengeance a de plus cruel , un nouvel événement changea la face du nord.

*Gustave Vasa* , jeune homme descendu des anciens rois du pays , sortit du fond des forêts de la Dalécarlie , où il était caché , & vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes âmes que la nature forme si rarement , avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse & son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence , à qui sa bonne mine donnait de la force , était d'autant plus persuasive , qu'elle était sans art : son génie formait de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires , & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes ; son courage infatigable les faisait réussir. Il était intrépide avec prudence , d'un naturel doux dans un siècle féroce , vertueux enfin , à ce que l'on dit , autant qu'un chef de parti peut l'être.

*Gustave Vasa* avait été otage de *Christiern* , & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison il avait erré , déguisé en paysan , dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la nécessité

sité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux payfans; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croyent sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua *Christiern* & l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède, & fut élu avec justice par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étaient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suède, s'en servaient pour opprimer les sujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puissance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait renduë sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne, par la supériorité de sa politique, plus encor que par autorité. Ayant ainsi conquis ce royaume, comme il le disait, sur les Danois & sur le clergé, il régna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & sa religion.

L'un de ses descendans fut ce *Gustave Adolphe*, qu'on nomme le *grand Gustave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Wismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, renduës par la Suède après sa mort.

mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II.* Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encor plus la puissance de l'empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires contribua alors en effet à l'abaissement de la maison d'Autriche; entreprise dont on attribua toute la gloire au cardinal *de Richelieu*, qui savait l'art de se faire une réputation, tandis que *Gustave* se bornait à faire de grandes choses. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, & peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valstein*, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, & l'estime de ses ennemis.

Sa fille *Christine*, née avec un génie rare, aimait mieux converser avec des savans, que de régner sur un peuple qui ne connaissait que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvait pas avoir de grandes vertus sans croire à *Luther*; & les papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme, qui n'était que philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour lesquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en sa place son cousin *Charles Gustave X.* de ce nom, fils du comte Palatin,  
Duc

Duc de *Deux-Ponts*. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Gustave-Adolphe* : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de *Varsovie* qui dura trois jours. Il fit longtems la guerre heureusement contre les Danois, assiégea leur capitale, réunit la *Scanie* à la *Suède*, & fit assurer du moins pour un tems, la possession de *Schleswic* au Duc de *Holstein*. Ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en *Suède* la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le *grand Gustave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils *Charles XI.* éleva jusqu'au comble.

*Charles XI.* guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, & non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. *Ulrique Eléonor* fille de *Frédéric III.* Roi de *Dannemarck*, princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27. Juin 1682. le roi *Charles XII.* l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se pro-

propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne & les actions.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses états & ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savait manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisait & qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament.

*Educa-  
tion de  
Charles  
XII.*

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable: le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le Latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Danemark l'entendaient, il l'apprit bien vite, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le Français; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs Français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue Latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce*: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encor que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'*Alexandre*? *Je pense*, dit le prince, *que je voudrais lui ressembler.* Mais, lui

dit-on , il n'a vécu que trente-deux ans. *Ab!* reprit-il , *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père , qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi , & qui ira plus loin que le grand Gustave.* Un jour il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques , l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur , & l'autre de Riga capitale de la Livonie , province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avait ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donnée , Dieu me l'a ôtée , le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles , prit sur le champ un crayon , & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donnée , le Diable ne me l'ôtera pas.* (\*) Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance , ce naturel indomtable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les âmes singulières , & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette princesse mourut en 1693. le 5. Août , d'une maladie causée , dit-on , par les chagrins que lui donnait son mari , & par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler. *Charles XI.* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets , par le moyen d'une espèce de cour de justice , nommée la chambre des liquidations , établie de son autorité seule. Une foule de

(\*) Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rués de Stockholm, & venaient tous les jours à la porte du palais pouffer des cris inutiles. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement, *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, menagées par des ministres habiles.

*Charles XII.* à son avènement, non seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède & de la Finlande; mais il régnait encor sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédait Vismar, Vibourg, les isles de Rugen, d'Oesfel, & la plus belle partie de la Poméranie, le duché

de Brême & de Verden; toutes conquêtes de ses ancêtres, assurées à sa couronne par une longue possession, & par la foi des traités solennels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes Suédoises. La paix de Ryfwick, commencée sous les auspices du père, fut conclue sous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les loix Suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais *Charles XI.* absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait par cette disposition les vues ambitieuses de sa mère *Edwige-Eléonor* de Holstein, veuve de *Charles X.* Cette princesse fut déclarée par le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le règne du roi son fils. Elle était avancée en âge; mais son ambition, plus grande que ses forces & que son génie, lui faisait espérer de jouir longtems des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son tems à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes: il faisait même quelquefois l'exercice avec elles; ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la régente; & cette princesse se flatait que les dissipations de ces exercices le

ren-

rendraient incapable d'application, & qu'elle en gouvernerait plus longtems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régimens: le conseiller d'état *Piper* était auprès de lui; le roi paraissait abîmé dans une rêverie profonde. » Puis-je » prendre la liberté, lui dit *Piper*, de demander » à votre majesté à quoi elle songe si sérieuse- » ment? *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.* *Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, & d'avancer la majorité du roi: il proposa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à se donner de la considération: il le flata de la confiance du roi. *Sparre* le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper*. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire: il n'y eut pas une voix contre: la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter; de sorte que *Charles XII.* souhaita de régner, & en trois jours les états

86 SON ENTRÉE ; SON COURONNEMENT.

lui déferèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête ; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, & se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du père, se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté, qui était l'augure de leur servitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au conseiller *Piper*, qui fut bientôt son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte ; ce qui est une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers tems de l'administration du roi  
ne

ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse , & de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué & hautain. Les ambassadeurs qui étaient à la cour , le prirent même pour un génie médiocre , & le peignirent tel à leurs maîtres. (\*) La Suède avait de lui la même opinion ; personne ne connaissait son caractère ; il l'ignorait lui-même , lorsque des orages formés tout a-coup dans le Nord , donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse , conspirèrent sa ruine presqu'en même tems. Le premier fut *Frédéric IV.* roi de Dannemarck , son cousin : le second , *Auguste* , électeur de Saxe , roi de Pologne ; *Pierre le grand* , Czar de Moscovie , était le troisième & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres , qui ont produit de si grands événemens , & commencer par le Dannemarck.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII.* l'aînée avait épousé le duc de Holstein , jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le duc , opprimé par le roi de Dannemarck , vint à Stockholm avec son épouse se jeter entre les bras du roi , & lui demander du secours , non seulement comme à son beau-frère , mais comme au roi

F 4

d'u-

(\*) Les lettres originales en font foi ;

d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Dannemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois nommé *Christiern III.* eut pour son frère *Adolphe* une tendresse, ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laisser sans souveraineté ; mais il ne pouvait démembler ses propres états. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp & de Schleswich : établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein, conjointement avec les rois de Dannemarck ; que ces deux duchés leur appartiendraient en commun ; & que le roi de Dannemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ne le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Danemark & celle de Holstein-Gottorp ; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté & la souveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité  
entre

entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Dannemarck & le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois faisaient déjà des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, & se liguèrent secrètement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

*Frédéric-Auguste*, électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de *Poignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conty* son concurrent au Trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encor par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV.* Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Russes, les Polonais & les Suédois s'en étaient disputé

té la possession. La Suède l'avait enlevée de puis près de cent années : & elle lui avait été enfin cédée solemnellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi *Charles XI.* dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois *Charles XI.*, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de *Patkul* : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en estime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèse-majesté, & comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguste.* *Charles XI.* était mort ; mais la sentence de *Patkul* & son indignation subsistaient. Il représenta au monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède ; un roi enfant incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête.

*Auguste* à son couronnement avait promis de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perduës. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la république & affermir son pouvoir ; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraisaient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine , sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre , & des manifestes. Le nuage grossissait en même tems du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité.

*Pierre Alexiowits* , Czar de Russie , s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvrait l'empire de la mer noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie & celui de l'Europe , & depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cent lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le Czar *Pierre*. Les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains quand ils furent découverts par *Cortez* ; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux , ils croupissaient dans l'ignorance , dans le besoin de tous les arts , & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait , sous peine de mort , de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi , faite pour  
leur

*Histoire  
de Pierre  
le  
Grand.*

leur ôter les occasions de connaître leur joug , plaisait à une nation , qui dans l'abîme de son ignorance & de sa misère , dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde ; ils comptaient 7207. ans au commencement du siècle passé , sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de Septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement , qu'il était vraisemblable que DIEU avait créé le monde en automne , dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent , étaient des erreurs grossières ; personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printems d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas longtems que le peuple avait voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse , qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes , & dans le trésor du Czar.

Leur religion était & est encor celle des chrétiens Grecs , mais mêlée de superstitions , auxquels ils étaient d'autant plus fortement attachés , qu'elles étaient plus extravagantes , & que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon , parce que le St. Esprit est peint en forme de colombe. Ils obser-  
vaient

vaient régulièrement quatre carêmes par an ; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osaient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. DIEU & *St. Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le Czar & le patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie : le Czar à pied tenait la bride du cheval, & le peuple se prosternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand Lama. La confession était pratiquée ; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes ; alors l'absolution leur paraissait nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs Papas. Ainsi ils passaient sans remords, de la confession au vol & à l'homicide ; ce qui est un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisaient scrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputait cependant sur la religion en ce pays comme ailleurs ; la plus grande querelle était, si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nursuff*, sous le précédent règne, avait excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde

de est théologien ; & *Pierre* , qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté , fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommait *Vosko jésuites*.

Le Czar dans son vaste empire avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares , qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne & des Palus Méotides , sont Mahométans. Les Sibériens , les Ostiaques , les Samoyedes , qui sont vers la mer glaciale , étaient des sauvages , dont les uns étaient idolâtres , les autres n'avaient pas même la connaissance d'un DIEU ; & cependant les Suédois , envoyés prisonniers parmi eux , ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

*Pierre Alexiowits* avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encor la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers , avant qu'il fut à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort* , comme on l'a déjà dit , fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie , qu'une éducation barbare avait retenu & n'avait pu détruire , se dévelopa presque tout - à - coup. Il résolut d'être homme , de commander à des hommes , & de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes , par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner ; c'est ce que fit *Pierre le grand*.

Il quitta la Moscovie an 1698 , n'ayant encor régné que deux années , & alla en Hollande ,

de , déguisé sous un nom vulgaire , comme s'il avait été un domestique de ce même Mr. *Le Fort* , qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des états - généraux. Arrivé à Amsterdam , inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes , il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail , il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince , les fortifications , la navigation , l'art de lever des plans. Il entra dans les boutiques des ouvriers , examinait toutes les manufactures ; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre , où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux : il repassa en Hollande , vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin , après deux ans de voyages & de travaux , auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre , il reparut en Moscovie , amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux Russes sur la mer noire , dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des huttes Russiennes. Il établit des collèges , des académies , des imprimeries , des bibliothèques : les villes furent policées ; les habillemens , les coutumes changèrent peu à peu , quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies : la dignité de patriarche fut éteinte ;

le

le Czar se déclara le chef de la religion : & cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône & la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant & barbare, il osa essayer de l'instruire, & par-là même il risqua de le rendre redoutable ; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent la philosophie & la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encor de ce tems sauvage dont *Pierre Alexiowits* a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enyvrer d'eau-de-vie, mais non de fumer ; parce que la très-sainte écriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, & que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contents de la réforme. A peine le Czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en servirent pour le décrier ; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-christ ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans ; & qu'on faisait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine qui voulait faire fortune réfuta ce livre & démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-christ, parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan. Lé

Le réformateur de la Moscovie a surtout porté une loi sage , qui fait honte à beaucoup d'états policés ; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'état , ni à un bourgeois établi , ni surtout à un mineur , de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oïveté des sujets qui peuvent être utiles , & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté , dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité , comme si les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le Czar n'a pas assujetti seulement l'église à l'état , à l'exemple des sultans Turcs ; mais plus grand politique , il a détruit une milice semblable à celle des janissaires ; & ce que les Ottomans ont vainement tenté , il l'a exécuté en peu de tems ; il a dissipé les janissaires Moscovites , nommés strélits , qui tenaient les Czars en tutelle. Cette milice , plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins , était composée d'environ trente mille hommes de pied , dont la moitié restait à Moscou , & l'autre était répandue sur les frontières. Un strélits n'avait que quatre roubles par an de paye ; mais des privilèges , ou des abus , le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers , dans laquelle il s'enrôla lui-même , & ne dédaigna pas de commencer par être tam-

bour & d'en faire les fonctions ; tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens, & enfin se sentant maître des troupes disciplinées, il cassa les strelits, qui n'osèrent désobéir.

La cavalerie était à peu près ce qu'est la cavalerie Polonoise, & ce qu'était autrefois la Française, quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes Russes montaient à cheval à leurs dépens & combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conséquent de vaincre.

*Pierre le Grand* leur apprit à obéir, par son exemple & par les supplices. Car il servait en qualité de soldat & d'officier subalterne, & punissait rigoureusement en Czar les Boyards, c'est-à-dire, les gentilshommes, qui prétendaient que le privilège de la noblesse était de ne servir l'état qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, & prit cinq cent cloches aux églises, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, & à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui ( en 1738. ) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des hussards en Russie. Enfin, il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même ; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon capitaine de vaisseau , habile pilote , bon matelot , adroit charpentier , & d'autant plus estimable dans ces arts , qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir : il faisait fermer alors les volets de bois de son carrosse ; le courage & le génie domatèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanais : il voulait y entretenir des galères ; & dans la suite , croyant que ces vaisseaux longs , plats & légers , devaient réussir dans la mer Baltique , il en a fait construire plus de trois cent dans sa ville favorite de Petersbourg ; il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin , & celui de les conduire. Il avait appris jusqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique ; il réussissait dans les mécaniques , & instruisait les artisans.

Les finances du Czar étaient à la vérité peu de chose , par rapport à l'immensité de ses états : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu , à compter le marc à près de cinquante livres , comme nous faisons aujourd'hui , & comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent , mais celle des hommes & des talens , qui rend un empire faible.

La nation des Russes n'est pas nombreuse ;

quoique les femmes y soient fécondes & les hommes robustes. *Pierre* lui-même, en policant ses états, a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres longtems malheureuses, des nations transplantées des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique, consumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moscovie de la petite vérole, plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs; enfin, les tristes suites d'un gouvernement longtems sauvage, & barbare même dans sa police, font causé que cette grande partie du Continent a encor de vastes déserts. On compte à présent en Russie cinq cent mille familles de gentilshommes; deux cent mille de gens de loi; un peu plus de cinq millions de bourgeois & de payfans payans une espèce de taille; six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède: les Cosaques de l'Ukraine & les Tartares, vassaux de la Moscovie, ne se montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'est à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de son pays, voulait aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un état & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dressa  
le

le plan, la Duine, le Volga, le Tanais, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne; & de ces deux mers à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait, dès l'an 1700. le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port, qui deviendrait le magasin du Nord, & une ville qui ferait la capitale de son empire.

Il cherchait déjà un passage par les mers du Nord-Est à la Chine; & les manufactures de Paris & de Peking devaient embellir sa ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754 verstes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moscou à sa nouvelle ville: la plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains; & deux impératrices, qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encor été au delà de ses vuës, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans les états, autant que ses guerres l'ont pû permettre; mais il a voyagé en législateur & en physicien, examinant partout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, faisant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faisant

lever les cartes exactes, & y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Petersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Neva, Ste. Croix sur les frontières de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie, des amirautés à Archangel, à Petersbourg, à Astracan, à Azoph; des arsenaux, des hôpitaux. Il faisait toutes ses maisons petites & de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence & la grandeur.

Les sciences qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles, sont venues par ses soins dans ses états toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris & de Londres: les *Delises*, les *Bulfingers*, les *Hermanns*, les *Bernouillis*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appelés à grands frais à Petersbourg. Cette académie subsiste encore, & il se forme enfin des philosophes Moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses états à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère. J'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit & de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux, qu'il ait manqué

qué à ce réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mélaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples, & il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains, qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains; mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falait corriger ou deshériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le Czar *Pierre*; & ses grands desseins n'étaient encor qu'ébauchés, lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne & de Dannemarck contre un enfant qu'ils méprisaient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir sans peine, & qu'une guerre si bien projetée serait utile à tous ses projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il falait montrer à ses peuples.

D'ailleurs, il avait besoin d'un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avait besoin de la province de l'Ingrie, qui est au Nord-Est de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il falait la leur arracher. Ses prédécesseurs avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le 11ms sem

blait propice pour faire revivre ces drois perdus depuis cent ans , & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne , pour enlever au jeune *Charles XII.* tous ces pays , qui sont entre le golfe de Finlande , la mer Baltique , la Pologne & la Moscovie.

*Fin du premier Livre.*



---

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

*Changement prodigieux & subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix huit ans il soutient la guerre contre le Dannemarck, la Pologne & la Moscovie : termine la guerre de Dannemarck en six semaines : défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, & est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi.*

**T** Rois puissans rois menaçaient ainsi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suède, & allarmaient le  
le

le conseil. Les grands généraux étaient morts ; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi, qui n'avait encor donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait , indifférent , il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était : quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations : tout d'un coup le jeune prince se lève , avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur , qui a pris son parti. » Messieurs , dit-il , » j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste , mais de n'en finir une légitime » que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise : j'irai attaquer le premier qui se déclarera ; & quand je l'aurai vaincu , j'espère faire quelque peur aux autres. « Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers ; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin , étonnés d'avoir un tel roi , & honteux d'espérer moins que lui , ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore , quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre , il commença une vie toute nouvelle , dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* & de *César* , il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquérans , hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence , ni jeux , ni délassemens ;

lassemens ; il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans ses habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour ; soit que cette intrigue fût vraie ou non , il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais , non seulement de peur d'en être gouverné , mais pour donner l'exemple à ses soldats , qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-être encor par la vanité d'être le seul de tous les rois , qui domtât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit , qu'il n'avait pris ce parti que pour domter en tout la nature , & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme ; mais le plus grand nombre m'a assuré , qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avait commis , & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en présence même de la reine sa mère. Si cela est ainsi , cette condamnation de soi-même , & cette privation qu'il s'imposa toute sa vie , sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie , province voisine du Holstein , pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait besoin. Ses états étaient déjà ravagés , son château de Gottorp pris , sa ville de Tonningue pressée par un siège opiniâtre , où le roi de Dannemarck était venu en personne , pour jouir  
d'une

d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'empire. D'un côté les troupes Saxonnnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbittel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient secourir le duc. Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, périrent dans la mer Baltique. Ces deux états étaient garans du traité d'Altena rompu par les Danois: ils s'empresaient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Dannemarck. Ils savaient, que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des loix onéreuses aux nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a longtems engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pû, la balance égale entre les princes du Nord: ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie: il faisait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu

tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi , qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet & de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures , la force prodigieuse du roi *Auguste* & les voyages du Czar , on croirait être au tems des *Hercules* & des *Thésées*.

Il partit pour sa première campagne le 8. Mai , nouveau style , de l'année 1700. Il quitta Stockholm , où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelsroon , en faisant des vœux pour lui , en versant des larmes , & en l'admirant. Avant de sortir de Suède , il établit à Stockholm un conseil de défense , composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte , les troupes & les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états , son esprit , libre de tout autre soin , ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta , nommé le roi *Charles* , le plus grand qu'on ait jamais vû , était de cent-vingt pièces de canon ; le comte de *Piper* son premier ministre , le général *Renschild* , & le comte de *Guiscard* , ambassadeur de France en Suède , s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte Danoise évita le combat , & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher  
assez

assez près de Coppenhague , pour y jeter quelques bombes.

Il est certain , que ce fut le roi lui-même , qui proposa alors au général *Renschild* de faire une descente & d'assiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. *Renschild* fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes , qui étaient sur les côtes de Suède , & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau , & monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cent grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes , de petits bateaux plats portaient des fascines , des chevaux de frise , & les instrumens de pionniers. Cinq cent hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi , avec deux frégates Anglaises & deux Hollandaises , qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemarck , est située dans l'Isle de Zéeland , au milieu d'une belle plaine , ayant au Nord-Ouest le Sund , & à l'Orient la mer Baltique , où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient une descente , les habitans consternés par l'inaction de leur flotte , & par le mouvement des vaisseaux Suédois , regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek

à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le roi quitta alors sa frégate, pour s'aller <sup>Charles</sup> mettre dans la première chaloupe, à la tête de <sup>bar les</sup> ses gardes. L'Ambassadeur de France était toujours auprès de lui. <sup>Danois.</sup> *Monsieur l'ambassadeur*, lui dit-il en Latin, car il ne voulait jamais parler Français, ) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de Guiscard en Français, *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté ; je me flate, que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte Piper & l'ambassadeur entrèrent. On s'avancait sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encor qu'à trois cent pas du rivage. *Charles XII.* impatient de ne pas aborder assez près, n'y alla pas assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivirent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousquetterie chargée à balle, demanda au major-général *Stuard*, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que

ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles ?  
 » C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on  
 » vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi,  
*ce sera-là dorénavant ma musique.* Dans le même  
 moment le major, qui expliquait le bruit des  
 mousquetades, en reçut une dans l'épaule ; &  
 un lieutenant tomba mort à l'autre côté du  
 roi.

Il est ordinaire à des troupes attaquées dans  
 leurs retranchemens d'être battues ; parce que  
 ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité,  
 que ne peuvent avoir ceux qui se défendent,  
 & qu'attendre les ennemis dans ses lignes, c'est  
 souvent un aveu de sa faiblesse & de leur su-  
 périorité. La cavalerie Danoise & les milices s'en-  
 fuirent après une faible résistance. Le roi maître  
 de leurs retranchemens, se jeta à genoux  
 pour remercier Dieu du premier succès de ses  
 armes. Il fit sur le champ élever des redoutes  
 vers la ville, & marqua lui même un campement.  
 En même tems il renvoya ses vaisseaux en Scanie,  
 partie de la Suède, voisine de Coppenhague,  
 pour chercher neuf mille hommes de renfort.  
 Tout conspirait à servir la vivacité de *Charles*.  
 Les neuf mille hommes étaient sur le rivage prêts  
 à s'embarquer, & dès le lendemain un vent  
 favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vuë de la flotte Da-  
 noise, qui n'avait osé s'avancer. Coppenhague  
 intimidée envoya aussi-tôt des députés au roi,  
 pour le supplier de ne point bombarder la ville.  
 Il les reçut à cheval à la tête de son régiment  
 des gardes : les députés se mirent à genoux de-  
 vant

vant lui ; il fit payer à la ville quatre cent mille rixdales , avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions , qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres , parce qu'il falait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement & sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnaît depuis longtems dans les troupes Suédoises une discipline , qui n'avait pas peu contribué à leur victoire : le jeune roi en augmenta encor la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetait , encor moins aller en maraude , pas même sortir du camp. Il voulut de plus , que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission ; & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la prière deux fois par jour , à sept heures du matin , & à quatre heures du soir : il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la piété , comme de la valeur. Son camp mieux policé que Coppenhague , eut tout en abondance ; les payfans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis , qu'aux Danois , qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Dannemarck était alors dans le Holstein , où il semblaît ne s'être rendu que

pour lever le siège de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses états, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les paysans, & même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Copenhague détruite, & son royaume mis à feu & à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qu'il se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières du Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres trainât les négociations en longueur: il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, & humilié son ennemi. Ainsi *Charles XII.* à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le Czar s'avancait du côté de

l'orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte *Flewing*, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Livonien *Patkul*, pressaient tous deux le siège sous les yeux du roi; mais malgré plusieurs avantages que les alliés avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga était pleine de marchandises, appartenantes aux Hollandais. Les états généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi *Auguste*, de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas longtems prier. Il consentit à lever le siège plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils furent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à *Charles XII.* pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, *Pierre Alexiowits.* Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encor à Stockholm trois ambassadeurs Moscovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un législateur, comme le Czar, se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeu-

ne prince plein d'honneur ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avait passé *incognito* à Riga; & qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. C'étaient là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

*Il bat les Russes.* Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisait quelquefois quatre cent lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui même. Il savait d'ailleurs, que les Suédois depuis le tems de *Gustave-Adolphe* faisaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été: il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems, où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar *Pierre* assiégeait Nerva à trente degrés du pôle, & *Charles XII.* s'avançait pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés,

côtés, éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de *Croi* Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers Russes. Pour lui, il n'avait dans ses propres troupes, que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant, que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fut lieutenant à Nerva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étaient commandés par des officiers Allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues: peu avaient des fusils: aucun n'avait vu un siège régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent-cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications: le baron de *Hoorn* qui y commandait n'avait pas mille hommes

de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au quinze de Novembre, quand le Czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cent vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le Czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encor une autre armée & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu méprisable, si un législateur, qui a fait de si grandes choses, pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, & sembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer *Charles XII.* entre deux armées. Ce n'était pas tout, trente mille hommes détachés du camp devant Nerva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du roi de Suède: vingt mille strelits étaient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant

avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golphe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes, qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille hommes Moscovites, bordé de cent-cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque re-

pos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : *êtes-vous donc pas de mon avis?* lui dit-il, *N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder? & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du Czar, il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousquetterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge, mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, & qui

qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. Mr. de Sparr m'a dit, que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant : *Ces gens-ci me font faire mes exercices*; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Nerva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp, sans savoir où ils allaient: ils trouvèrent quelques barraques, derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Federowits*, vinrent se rendre au roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croi, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

*Charles* reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes & les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Nerva: on leur fournit des bateaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se  
bat-

battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu six cent hommes : dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient passé la rivière : il en restait encor assez dans le camp , pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts . c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait , pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures sur la terre envelopé dans son manteau , en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aîle gauche des ennemis , qui n'avait point encor été tout-à-fait rompuë. A deux heures du matin , le général *Vede* , qui commandait cette gauche , ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux , & comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes & les soldats , l'envoya supplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire , qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes , & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites , qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nuë , soldats & officiers , à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le roi , jetaient à terre leurs fusils & leurs épées : & les officiers portaient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude , sans en retenir un seul  
fol-

soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc *de Croi* & des autres officiers généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sachant qu'ils manquaient d'argent, & que les marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc *de Croi* & cinq cent à chacun des officiers Moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Nerva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède ; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entre autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un pié-destral, où paraissaient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais ; de l'autre était un *Hercule* armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple de révolutions de la fortune : il était fils aîné & héritier du roi de Géorgie ; on le nommait le *Czarafis Artschelou* ; ce titre de *Czarafis* signifie prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie ; car le mot de  
Czar,

Czar, ou *Tsar*, voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples font descendus, & ne vient point des *Césars* de Rome, si longtems inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, Czar, & maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités orientales de la mer noire, avait été chassé de son royaume par ses propres sujets en 1688. & avait choisi de se jeter entre les bras de l'empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre *Pierre le Grand* dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avaient déjà dépouillé, & qui allaient le massacrer. Le comte *Renschild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le présenta à son maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ses officiers une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'est*, dit-il, *comme si j'étais un jour prisonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à  
moi.

moitié chemin la bataille de Nerva , & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes , sans expérience & sans discipline , un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt-mille dans un camp retranché ; il retourna sur ses pas , poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes , pendant qu'il civilisait ses sujets. Je fais bien , dit-il , que les Suédois nous battons longtems ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa capitale fut dans l'épouvante & dans la désolation , à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple , qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain , & que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale , que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à *St. Nicolas* , patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière , pour n'être pas rapportée. La voici :

» O toi , qui es notre consolateur perpétuel  
 » dans toutes nos adversités , grand *St. Nicolas* ,  
 » infiniment puissant , par quel péché t'avons-  
 » nous offensé dans nos sacrifices , genuflexions ,  
 » révérences , & actions de grâces , que tu nous  
 » ayes ainsi abandonnés ? Nous avons imploré  
 » ton assistance contre ces terribles insolens ,  
 » enragés , épouvantables , indomtables destru-  
 » cteurs , lorsque comme des lions & des ours ,  
 » qui ont perdu leurs petits , ils nous ont atta-  
 » qués , effrayés , blessés , tués par milliers ,  
 » nous qui sommes ton peuple. Comme il est

» impossible que cela soit arrivé sans fortilège  
 » & enchantement, nous te supplions, ô grand  
 » *St. Nicolas*, d'être notre champion & notre  
 » porte-étendart, de nous délivrer de cette foule  
 » de forciers, & de les chasser bien loin de  
 » nos frontières avec la récompense qui leur est  
 » due. «

Tandis que les Moscovites se plaignaient à *St. Nicolas* de leur défaite, *Charles XII.* faisait rendre grâces à DIEU, & se préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois, & des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevûe, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenait ni à leur situation, ni à leur humeur. Les princes du Nord se voyent avec une familiarité, qui n'est point encor établie dans le midi de l'Europe. *Pierre & Auguste* passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès : car le Czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, & que le Czar devait soudoyer. Celui-ci de son côté devait envoyer cinquante mille Russes en

Polo-

Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au roi *Auguste* trois millions de rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède, c'était un moyen prompt & sûr d'aguerir les Moscovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

*Charles XII.* se mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Auguste* avait assiégée inutilement. Les troupes Saxonnnes étaient postées le long de la rivière de Duina, qui est fort large en cet endroit: il falait disputer le passage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maréchal de *Stenau* qui faisait les fonctions de général; sous lui commandaient le prince *Ferdinand* Duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui défendait sa patrie contre *Charles XII.* l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie contre *Charles XI.* Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient se lever & se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient: en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement; il mit encor en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du Nord, où il

était,

était, au Sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vuë de les trou pes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière: *Eh bien*, dit-il au général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Coppenhague: croyez-moi, général, nous les bat trons*. Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fit aussitôt débarquer son ca non, & forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, pussent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

*Il bat les Suédois.* Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un mo ment: à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fon dit sur eux avec la meilleure partie de sa cava lerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ou vrirent, ils furent rompus, & poursuivis jus ques dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûë. Alors ses sol dats

tats marchant plus ferrés qu'auparavant, re-  
 pouffèrent le maréchal *Stenau*, & s'avancèrent  
 dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes  
 étaient étonnées : il les fit retirer en habile hom-  
 me dans un lieu sec, flanqué d'un marais &  
 d'un bois où était son artillerie. L'avantage du  
 terrain, & le tems qu'il avait donné aux Saxons  
 de revenir de leur première surprise, leur ren-  
 dit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à  
 les attaquer : il avait avec lui quinze mille hom-  
 mes, *Stenau* & le duc de Courlande environ  
 douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un  
 canon de fer sans affût. La bataille fut rude &  
 sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous  
 lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde  
 du roi ; mais enfin ayant été renversé de son  
 cheval d'un coup de crosse de mousquet, le des-  
 ordre se mit dans son armée, qui ne disputa  
 plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec  
 peine, tout froissé & à demi mort, du milieu  
 de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le  
 foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à  
 Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les  
 villes de ce duché se rendent à lui à discrétion :  
 c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il  
 passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant  
 tout sur son passage. Il sentit une satisfaction  
 flateuse, & il l'avoua lui-même, quand il entra  
 en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le  
 roi de Pologne & le Czar avaient conspiré sa  
 ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein  
 d'*Hist. de Charles XII.* I. de

de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paraissant comme enseveli dans ses grandes idées, un colonel Allemand, qui assistait à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de sa majesté. *Oui*, dit le roi en se levant, & *j'en troublerai plus aisément leur digestion*. En effet mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

*Descri-  
ption de  
la Po-  
logne.* La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne sont chrétiens que depuis environ sept cent cinquante ans. C'est une chose singulière que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle Latin jusqu'aux domestiques. Ce grand pays est très-fertile; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, sont des Ecoisais, des Français, surtout des Juifs. Ils y ont près de trois cent synagogues; & à force de multiplier, ils en feront chassés comme ils l'ont été d'Espagne. Ils achètent à vil prix les bleds, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire l'espèce de  
luxe

luxé qu'ils connaissent & qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de sel, & couvert de moissons, reste pauvre, malgré son abondance, parce que le peuple est esclave, & que la noblesse est fière & oisive.

Son gouvernement est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs. C'est le seul état qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi, & de pouvoir l'être lui même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus: le trône est presque toujours à l'enchère; & comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse & le clergé défendent leur liberté contre leur roi, & l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit partout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le paysan ne sème point pour lui, mais pour des seigneurs, à qui lui, son champ, & le travail de ses mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre: tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation: il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres; ceux-là se mettent au servi-

ce des plus puissans , en reçoivent un salaire ; font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; & en pansant les chevaux de leurs maîtres , ils se donnent le titre d'électeurs des rois & de destructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de sa majesté royale , le croirait le prince le plus absolu de l'Europe ; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations , entre le souverain & les sujets. Le roi de Pologne , à son sacre même , & en jurant les *Pacta conventa* , dispense ses sujets du serment d'obéissance , en cas qu'il viole les loix de la république.

Il nomme à toutes les charges , & confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne , que les terres & le rang de noble. Le fils d'un palatin & celui du roi , n'ont nul droit aux dignités de leur père ; mais il y a cette grande différence entre le roi & la république , qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée ; & que la république a le droit de lui ôter la couronne , s'il transgressait les loix de l'Etat.

La noblesse jalouse de sa liberté , vend souvent ses suffrages , & rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi , qu'ils craignent son ambition , & lui opposent leurs cabales. Les grands , qu'il a faits & qu'il ne peut défaire , deviennent souvent ses ennemis , au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la

our sont l'objet de la haine du reste de la noblesse : ce qui forme toujours deux partis ; division inévitable, & même nécessaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états sont composés du corps du sénat, & de plusieurs gentilshommes ; les sénateurs sont les palatins & les évêques : le second ordre est composé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gneine, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, & la première personne de l'état après le roi. Rarément y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préférence dans le sénat, un évêque qui serait cardinal, serait obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes se doivent tenir, par les loix du royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils sont descendus, & quelquefois même, au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux, jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'opposer aux loix du sénat. Un seul gentilhomme,

me, qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les loix, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses intérêts: à peu près comme la ligue se servait en France du nom de *Henri III.* pour l'accabler, & comme en Angleterre le parlement qui fit mourir *Charles I.* sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les états monarchiques un roi peut abolir les loix de son prédécesseur, & les siennes propres.

La noblesse, qui fait les loix de la république, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Pospolite*, se meut

meut difficilement, & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuissance de subsister longtems assemblée ; la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage ; mais elle secouë bientôt le joug ; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison, qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls remparts de leur république ; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés ; & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays ; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps sous deux grands généraux différens. Le premier

mier corps est celui de la Pologne , & doit être de trente-fix mille hommes : le second , au nombre de douze mille , est celui de Lithuanie. Les deux grands généraux sont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi , ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république , & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens ; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent , & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes , ils désolent le pays , & ruinent les laboureurs , pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les seigneurs Polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie , qui fait les deux tiers de l'armée , est presque toute composée de gentils hommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux , & par la richesse des habillemens & des harnois.

Les gendarmes surtout , que l'on distingue en houffars & pancernes , ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets , qui leur tiennent des chevaux de main , ornés de brides à plaques & cloux d'argent , de selles brodées , d'arçons , d'étriers dorés , & quelquefois d'argent massif , avec de grandes houffes traînantes à la manière des Turcs , dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe , autant l'infanterie était alors délabrée , mal vêtue , mal armée , sans habit d'ordonnance ni rien

rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusques vers 1710. Ces fantassins, qui ressembloient à des Tartares vagabonds, supportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encor dans les soldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flaté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la *Polite* Polonoise s'armerait à ses ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours, par les soins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de son règne fit des mécontents; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'était opposé à son élection, & aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons Saxonnnes, & ses frontières de troupes. Cette nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi *Auguste* contre la Suède, & l'irruption  
en

en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais fentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés serait en proie au roi de Suède; & que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII.* justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage, & s'avancait avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha*, & celui d'*Oginsky*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha*: & *Oginsky*, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était séparé en petits corps

corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & subsistaient de rapines. *Auguste* ne voyait en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente six mille hommes, nombre prescrit par les loix, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-seulement elle était mal payée & mal armée, mais ses généraux ne savaient encor quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre, mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète: de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'état présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguste* avait plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois sont pesées. Il falut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII.* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirsky* & leurs amis, le palatin *Leczinsky*, trésorier de la couronne, & surtout les partisans des princes *Sobiesky*, étaient tous

secré-

secrètement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ses partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjousky*, archevêque de Gnesne, primat du royaume, & président de la diète. C'était un homme plein d'artifice & d'obscuretés dans sa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appellaient *madame la Cardinale*, laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue & à la faction. Le roi *Jean Sobiesky*, prédécesseur d'*Auguste*, l'avait d'abord fait évêque de Warmie, & vice-chancelier du royaume. *Radjousky*, n'étant encor qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jaques Sobiesky* sur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conty*, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation & ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII.* protecteur du  
prince

prince *Jaques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi *Auguste*, firent croire au cardinal primat, que le tems était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguste* en Saxe, & rouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguste* était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, & cependant le cardinal en jetait insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde & par la charité, pièges usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son roi. *Charles XII.* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il faisait la guerre à *Auguste* & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient & venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, & des assemblées secrètes chez ce prélat, étaient les ressorts qui faisaient mouvoir la diète: elle proposa d'envoyer

voyer une ambassade à *Charles XII.* & demanda unanimément au roi, qu'il n'appellât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoyât ses troupes Saxonnnes.

La mauvaise fortune d'*Auguste* avait déjà fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue conclüe secrètement à Birzen avec le Moscovite était devenue aussi inutile, qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressait pas de secourir alors de toutes ses forces un royaume divisé, dont il espérait recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, jusqu'à-ce que poursuivis par les généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le roi *Auguste* les envoya hyverner & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La diète était partagée en presque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Auguste* y dominaient; le lendemain ils y étaient proscrits. Tout le monde criait pour la liberté & la justice; mais on ne savait point

point ce que c'était que d'être libre & juste. Le tems se perdit à cabaler en secret, & à haranguer en public. La diète ne savait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diète se sépara en tumulte le 17. Février de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les sénateurs, qui sont les palatins & les évêques, restèrent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des loix, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêterent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambassade proposée dans la diète, que la *Polite* monterait à cheval, & se tiendrait prête à tout événement: ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encor pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

*Auguste* aima mieux alors recevoir des loix du-  
res de son vainqueur, que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au sénat, qu'il regardait comme un ennemi encor plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en reposa sur la comtesse de *Konigsmark*, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché. C'est elle dont le frère est connu par sa mort malheureu-  
re.

*Il refuse  
de voir  
la mère  
du Mar-  
échal  
de Saxe.*

reuse, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de succès & de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les états de *Charles XII.* & qu'elle avait été long-tems à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légèrement une audience de son maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vûs, avec autant de délicatesse que si elle y était née; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers Français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour *Charles XII.* que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles.* La pièce finissait ainsi:

*Enfin, chacun des dieux discourant à sa gloire,  
Le plaçait par avance au temple de mémoire:  
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.*

Tant d'esprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes

quentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse , dès qu'elle l'aperçut : le roi la salua , sans lui dire un seul mot , tourna la bride de son cheval , & s'en retourna dans l'instant ; de sorte que la comtesse de *Konigsmark* ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutoit qu'elle.

Il falut alors que le roi de Pologne se jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propositions par le Palatin de Marienbourg : l'une , qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république , à laquelle il payeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre , qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primat fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du roi de Suède. Il dit au Palatin de Marienbourg , au nom de l'assemblée , » qu'on avoit résolu d'envoyer à *Charles XII.* une ambassade , & » qu'il ne lui conseilloit pas de faire venir les » Saxons.

Le roi dans cette extrémité voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver *Charles* , pour savoir de lui , où , & comment sa majesté Suédoise voudroit recevoir l'ambassade du roi son maître & de la république. On avoit oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison , au lieu de lui donner audience , en disant , qu'il comp-

taut recevoir une ambassade de la république ; & rien du roi *Auguste*.

Alors *Charles*, ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

*Il reçoit* A quelques milles par-delà Grodno, il rencon-  
*ne am-* tra l'ambassade de la république : elle était com-  
*bassade* posée de cinq sénateurs ; ils voulurent d'abord  
*Polonai-* faire régler un cérémoniel, que le roi ne con-  
*se.* naissait guères ; ils demandèrent qu'on traitât la république de *Sérénissime*, qu'on envoyât au devant d'eux les carrosses du roi & des sénateurs. On leur répondit, que la république serait appelée *Illustre*, & non *Sérénissime* ; que le roi ne se servait jamais de carrosse ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers & point de sénateurs : qu'on leur enverrait un lieutenant-général, & qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

*Charles XII.* les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités. On remarquait, qu'ils craignaient *Charles XII.*, qu'ils n'aimaient pas *Auguste* ; mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, & *Charles XII.* leur fit comprendre enfin qu'il conclurrait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste, dont le cardinal & son parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles* par cet écrit invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance

à la sienne , & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le manifeste , soutenu par un grand parti , par le trouble du sénat , & par l'approche du conquérant , fit de très-fortes impressions. Il falut reconnaître *Charles* pour protecteur , puisqu'il voulait l'être , & qu'on était encor trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à *Auguste* publièrent hautement l'écrit sous les yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés , demeurèrent dans le silence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à grandes journées , tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite , les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire , les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur , celui du Czar , le nonce du pape , & quelques évêques & palatins liés à sa fortune. Il falait fuir , & on n'avait encor rien décidé en sa faveur. Il se hâta , avant de partir , de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs , qui représentaient encor le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service , ils étaient Polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxonnnes , qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encor votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand-général

néral de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

*Il se rend  
maître  
de Var-  
sovie.*

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis ; & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses universaux pour assembler la *Pospolite* & les armées, qui n'étaient guères que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les loix de l'état, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre ; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entièrement absolue ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déjà mandé secrètement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encor revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeler, par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille ; mais il savait bien, que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait

donnerait pas d'avoir même amené les six mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, & qu'il alloit de palatinat en palatinat rassembler la noblesse qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5. mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps de gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les désarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi *Auguste* assembloit alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son roi avec des dehors respectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraissoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le roi *Auguste* accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encor osé se présenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les ambassadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gans de buffle, qui lui venaient jusqu'au coude, dans

une chambre fans tapifferie, où étaient le duc de Holstein son beau-frère, le comte *Piper* son premier ministre, & plusieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au devant du cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en disant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'ayent élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir, qu'il faisait en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il falait perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnnes étaient arrivées des frontières de Saxe ; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces gentils-hommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leur secours, & des troupes qui portaient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

*Il défait le roi Auguste* Les deux rois parurent en présence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. *Auguste* avait près de vingt-quatre mille hommes. *Charles XII.* n'en avait que dou-

douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie Suédoise, jeune prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien: quelques larmes tombèrent de ses yeux: il se cacha un moment le visage avec les mains; puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons; les Polonais qui formaient son aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de *Charles XII.* l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'*Auguste* lui deneurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garnison n'osa tirer un seul coup, on la chassa à coups de fouet & de canne jusques dans le château, où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu à un canon, *Charles*

court à lui & lui arrache la méche : le commandant se jette aux genoux du roi. Trois régimens Suédois furent logés à discrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille rixdales. Le comte de *Steinbock* fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des trésors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui sont à Cracovie dans l'église *St. Nicolas*, les fit ouvrir ; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent qui appartenaient aux églises ; on en prit une partie, & *Charles XII.* envoya même un calice d'or à une église de Suède, ce qui aurait soulevé contre lui les Polonais catholiques, si quelque chose avait pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

*On croit Charles XII. mort.* Il sortait de Cracovie bien résolu de poursuivre le roi *Auguste* sans relâche. A quelque miles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il falut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguste* le loisir de respirer. Il fit aussi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'empire, que *Charles XII.* était mort de sa chute. Cette fausse nouvelle cruë quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité  
nécess-

nécessaire aux rois absolus pour se faire aimer, & aux rois électifs pour se maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suède ; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur souverain ; tant les compagnies sont sujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguste*, vint à la diète de Lublin : il y baisa la main au roi, & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Ce serment consistait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguste*. Le roi dispensa le cardinal de le première partie du serment, & le prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son souverain ; qu'on donnerait six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII.* <sup>Il veut</sup> guéri de sa blessure, renversait tout devant lui. <sup>détrôner</sup> le roi *Auguste.* Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle assemblée à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. Ses généraux lui

re-

représentaient que cette affaire pourrait encor avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laiffées en Livonie & en Ingrie : que les combats, qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois & les Russes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin sa présence y serait peut-être bientôt nécessaire. *Charles* aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit : » Quand je devrais rester ici cinquante » ans, je n'en sortirai point que je n'aye dé- » trôné le roi de Pologne. «

Il laiffa l'assemblée de Varſovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les loix du royaume : loix toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne, qu'il avait battue à Clissau, & qui avait eu le tems de se rallier & de se grossir, pendant que sa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches, & se retirait vers la Prusse au nord-ouest de Varſovie. La rivière de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu  
nom-

nommé *Pultesk*. Le général *Stenan* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, sur qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le général *Stenan* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuèrent pas six cent hommes, ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

*Auguste*, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. *Charles* se disposa aussi-tôt à l'affiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait rassembler encor quelques soldats, & où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles* dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn. Il lui falut attendre qu'il lui en vint de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il  
por-

portait toujours, lui était dans ces dangereuses promenades d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé: il l'empêchait d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (\*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion, qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. *Lieven* connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir: dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre; au même instant une volée de canon qui venait en flanc, renversa le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout

(\*) On avait dans les *lains Norberg* a si bien des premières éditions donné montré que l'habit était un habit d'écarlate à cet bleu, qu'on a corrigé cet officier; mais le chape- te faute.

Tout lui réussissait, & ses négociations & ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne; car son grand-maréchal *Renschild* était au cœur de cet état avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers généraux, répandus au nord & à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes; & *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Dannemarck lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque plein de prudence n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses états. Plus loin en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encor à ce conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan Germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, & jouissait de la gloire de son roi sans en porter le poids: puisque ces troupes victorieuses étaient payées

& entretenues aux dépens des vaincus.

*Il ran-  
comme les  
Villes*

Dans ce silence général du Nord devant les armes de *Charles XII.* la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siège de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche & libre, qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques princes Allemands; & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de *Steinbock*, un des généraux Suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser ni lui accorder nettement ses demandes. Le général *Steinbock* se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siège le 22 Septembre.

*Robel*, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guer-

guerre, & envoyée en Suède. *Rebel* fut présenté désarmé au roi. Ce prince qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevaliers Teutons, & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois, elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13. de décembre à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jetèrent à genoux dans les rues, & lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois: ensuite ayant mandé le magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent-soixante mille écus; il y avait dans la ville deux cent piéces de canons & quatre cent milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détronement du roi *Auguste*.

A peine le cardinal avait juré à son roi de <sup>On dé-</sup> ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était <sup>clare</sup> rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous <sup>Auguste</sup> le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que <sup>déchu de</sup> de concorde & d'obéissance, mais accompagné <sup>la cou-</sup> de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva  
le

le masqué, & le 14. février 1704. il déclara au nom de l'assemblée, *Auguste électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, & par conséquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jaques Sobiesky* le trône du roi *Jean* son père. *Jaques Sobiesky* était alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avait porté son père. Il était un jour à la chasse, à quelques lieuës de Breslau, avec le prince *Constantin* l'un de ses frères : trente cavaliers Saxons, envoyés secrètement par le roi *Auguste*, fortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux princes & les enlèvent sans résistance. On avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipfick, où on les enferma étroitement. Ce coup déranga les mesures de *Charles*, du cardinal & de l'assemblée de Varfovie.

La fortune qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même temps le roi *Auguste* sur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, & postée à quelque distance, lorsque le général *Renschild* parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui-onzième. Le général *Renschild* le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le roi fuit jusqu'à Sendomir ; le général Suédois l'y suivit encore :

&c

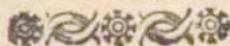
& ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du roi *Auguste* traitait celui du cardinal, & en était traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguste*, forcé enfin d'accepter le secours Moscovite, se repentit de n'y avoir pas eu recours assez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ses ressources étaient épuisées; tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'osait le servir. D'un autre côté le roi de Suède victorieux & tranquille régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'esprit autant de politique que son maître avait de grandeur dans le sien, proposa alors à *Charles XII.* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui représentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuse, & un parti puissant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà soumis. Il le tentait par le titre de *défenseur de la religion évangélique*, nom qui flatte l'ambition de *Charles*. Il était aisé, disait-il, de faire en Pologne ce que *Gustave Vasa* avait fait en Suède, d'y établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du peuple, esclave de la noblesse & du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était son idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper*, qu'il était plus flaté de donner que de gagner des royaumes: il ajouta en souriant: » Vous étiez » fait pour être le ministre d'un prince Italien.

Le Prince Alexandre Sobiesky refuse le trône. *Charles* était encor auprès de *Thorn*, dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne; il portait de-là sa vuë sur ce qui se passait à *Varsovie*, & tenait en respect les puissances voisines. Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en *Silésie*, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, & qu'il se vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince *Alexandre* de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara, que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ses amis, & surtout le jeune Palatin de *Pofnanie*, *Stanislas Leczinsky*, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable: les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refusait.

*Fin du second Livre.*



HISTOIRE

---

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE TROISIEME:

ARGUMENT.

Staniflas Leczinsky élu roi de Pologne : mort du cardinal primat : belle retraite du général Schulembourg : exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Frawenstad : Charles entre en Saxe : paix d'Altranstad : Auguste abdique la couronne, & la cède à Staniflas. Le général Patkul, plénipotentiaire du Czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes ; il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

**L**E jeune Staniflas Leczinsky était alors député à l'assemblée de Varsovie pour aller  
Stanislas fait  
raç  
ren-

rendre compte au roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le tems de l'enlèvement du prince *Jacques*. *Stanislas* avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi *Auguste*, de l'assemblée, du cardinal primat, & des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me raconter, qu'il dit en Latin au roi de Suède : *Comment pourrions-nous faire une élection, si les deux princes Jacques & Constantin Sobiesky sont captifs ? & que Charles lui répondit, Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait pas une élection ?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit *Stanislas* sur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut, qu'il n'avait jamais vû d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il fut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchait toujours sur une espèce de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral avec économie, adoré de ses vassaux, & le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction.

Élection. Ce caractère, qui avait en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui sera toujours mon ami* ; & on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient : *Voilà un homme qui fera roi.*

Quand le primat de Pologne fut que *Charles XII.* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette résolution ; il voulut faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. » Mais qu'avez-vous à alléguer contre *Stanislas* » *Leczinsky* ? dit le conquérant. Sire, dit le primat, il est trop jeune. Le roi repliqua sèchement, *Il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au prélat, & aussitôt envoya le comte de *Hoorn* signifier à l'assemblée de Varsovie, qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, & qu'il fallait élire *Stanislas Leczinsky*. Le comte de *Hoorn* arriva le 7. Juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12. comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie ; alors il falut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection ; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, & ne voulant pas le secourir.

Le samedi 12. juillet, jour fixé pour l'élection,

tion, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'évêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du cardinal primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* & deux autres officiers généraux assistaient publiquement à cette solennité, comme ambassadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'évêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne : tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal primat, & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection : il falut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dus à un roi de Pologne : & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

*Charles XII.* partit aussi-tôt de *Varsovie* pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant *Léopold*, capitale du grand palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encor par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le roi *Auguste* y avait faites. Le con-

qué-

quérant l'investit le 5. septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui restait de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguste*, ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir; on apporta au roi quatre-cent caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle & de choses précieuses.

Ce commencement du règne de *Stanislas* fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandoient absolument sa présence l'avaient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avait avec lui sa mère, sa femme, & ses deux filles. Le cardinal primat, l'Evêque de Pologne, & quelques grands de Pologne composaient sa nouvelle cour. Elle était gardée par six mille Polonais de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cent Suédois. On était à Varsovie dans une tranquillité profonde, & *Stanislas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquê-

te de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville : c'était le roi *Auguste*, qui par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie n'était pas fortifiée, & les troupes Polonoises qui la défendaient, peu sûres. *Auguste* avait des intelligences dans la ville ; si *Stanislas* demeurait, il était perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonoises, auxquelles il se fiait le plus. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par sa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voisin : c'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis reine de France. Plusieurs gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII.* apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu souverain.

*Auguste* entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Les habitans déjà rançonnés par le roi de Suède le furent encor davantage par *Auguste*. Le palais du cardinal & toutes les maisons des seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans

cette révolution passagère, c'est qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Auguste*, demanda au nom de son maître, qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie, comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque & de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-longtems établi en Pologne une espèce de juridiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révééré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, & avaient surtout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais reformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à fait intolérables.

Le roi *Auguste*, bien aisé de punir l'évêque de Posnanie avec bienfaisance, & de plaire à la cour de Rome contre laquelle il se ferait élevé en tout autre tems, remit le prélat Polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre Italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* essuya dans le château, où il était enfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable,

il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cent Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le roi *Auguste* dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrâce : des recrues de Saxons, qui n'avaient point encor vû des guerres : des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre ; tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

*Schulembourg* alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyait partout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait, que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignait de ne point acheter la victoire.

*Auguste* confia pour quelque tems le commandement de son armée au comte de *Schulembourg*, général très-habile, & qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, & les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer

en

en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il apprend que les deux rois qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins & mille cavaliers; il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux Allemans, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, & par l'élite des généraux Suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il était armé de piques & de fusils: les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques & de bayonnettes: le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par dessus; & le troisième debout faisait feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler: les coups de fusil, de pique & de bayonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en défor-

désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel le général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. *Schulembourg* avait envoyé en diligence rassembler des bateaux ; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le tems que *Schulembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de *Schulembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi de son côté croyait sa gloire intéressée à prendre *Schulembourg* & le reste de son armée : il ne perd point de tems ; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la  
Silé-

Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schulembourg* paraissait inévitable ; cependant après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée ; & *Charles* ne put s'empêcher de dire : » Aujourd'hui *Schulembourg* nous » a vaincus.

C'est ce même *Schulembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, & à qui la république a érigé une statuë dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenses.

Mais ce qui faisait la gloire de *Schulembourg* n'était guère utile au roi *Auguste*. Ce prince abandonna encor une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Drelde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

*Charles XII.* voyait la Pologne soumise ; ses généraux, à son exemple, venaient de battre en Courlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Nerva ne se montraient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisaient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient, & qui reparaissent pour fuir encore.

Par-tout où se trouvaient les Suédois, ils se croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjon-

Etudes *Stanislas* prépara son couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varsovie, & qui l'en avait chassé, l'y rappella encore, aux acclamations d'une foule de noblesse que le sort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée; tous les obstacles y furent applanis; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le roi *Auguste*, qui de protestant s'était fait catholique pour monter sur le trône, contre *Stanislas* placé sur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI.* alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, & surtout au cardinal primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils oseraient assister au sacre de *Stanislas*, & attenter en rien contre les droits du roi *Auguste*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain reçut secrètement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm: ce prélat, très attaché à *Stanislas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, & lui demanda, comment il avait osé se charger d'une telle pièce? Le franciscain répondit, que c'était par l'ordre de son général, *Stanislas* lui ordonna d'écouter défor-

déformais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'état. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que *Stanislas* ne fût point brouillé avec le clergé à son avènement. Il disait, qu'il se délassait de ses fatigues militaires, en arrêtant ses intrigues de la cour Romaine, & qu'on se battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il falait attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était sollicité par *Charles* & par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, & était fort content: il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau roi; & il se ménageait en même tems avec *Charles XII.*, *Auguste*, *Stanislas* & le pape. Il mourut peu de jours après,  
laif-

laissant son pays dans une confusion affreuse, & n'ayant réuffi par toutes fes intrigues qu'à fe brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Auguste* & *Stanislas*, avec fa république, & avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de fa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguste* en mourant pour lui demander pardon.

Le facre fe fit tranquillement, & avec pompe le 4. octobre 1705. dans la ville de Varfovie, malgré l'ufage où l'on eft en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky*, & fa femme *Charlotta Opalinska*, furent sacrés roi & reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Leopold, affifté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII.* vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retirait de fes conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'ofait le troubler, que le roi de Pruffe recherchait fon amitié, & que le roi *Auguste* fe retirait dans fes états héréditaires, le Czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement fecouru *Auguste* en Pologne; mais il avait fait de puiffantes diverfions en Ingrie.

*Le Czar s'aguerrit. Il prend Nerva.* Pour lui, non-feulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à fes Mofcovites: la difcipline s'établiffait dans fes troupes: il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien fervie, beaucoup de bons officiers; il favait le grand art de faire fubfifter

lister des armées, quelques-uns de ses généraux avaient appris & à bien combattre, & selon le besoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, & de l'absence du roi de Suède, il prit Nerva d'assaut le 21. Août de l'année 1704. après un siège régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites, qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encor à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens, qui s'y rassemblèrent. » Ce » n'est point du sang des habitans que cette épée » est teinte, mais de celui des Moscovites, que » j'ai répandu pour sauver vos vies.

Si le Czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes: Il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une isle marécageuse.

autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande ; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte & déserte, qui n'était qu'un amas de bouë pendant le court été de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cent mille hommes que le Czar avait rassemblés de ses états. Les payfans du royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il falut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le Czar s'obstina à peupler un pays, qui semblait n'être pas destiné pour des hommes ; ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y apportaient. Petersbourg était déjà une ville en 1705. & son port était rempli de vaisseaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant

des

des maisons aux autres, & encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat sauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis. Les généraux Suédois, qui battaient souvent ses troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le Czar, en se créant ainsi de nouveaux Etats, tendait toujours la main au roi *Auguste* qui perdait les siens; il lui persuada, par le général *Patkul*, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encor une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi *Auguste* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettait sa dernière espérance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de soixante & dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguste* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevue que le roi *Auguste* renouvella l'ordre de l'aigle blanc, faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi

que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement, & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti que le roi *Auguste* ordonna que *Patkul* fut arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens, & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce que le maréchal de Saxe fils du roi *Auguste* m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul*, profcrit en Suède pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie sa patrie, avait été général du roi *Auguste*; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait passé au service du Czar, dont il était alors général & ambassadeur auprès d'*Auguste*. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vœux de *Flemming* & du chancelier de Saxe étaient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisit de sa personne. Le roi *Auguste* dit au Czar que *Patkul* était un perfide qui les trahissait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître; mais un service rendu mal-à-propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les soixante mille Russes, divisés en plusieurs petits corps, brûlaient & ravageaient les terres des partisans de *Stanislas*: de l'autre *Schullembourg* s'avançait avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipées ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII.* & *Stanislas* attaquèrent les corps séparés des Moscovites l'un après l'autre, mais si vivement, qu'un général Moscovite était battu avant qu'il fût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur: s'il se trouvait une rivière entre les ennemis & lui, *Charles XII.* & les Suédois la passaient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'*Auguste*, où il y avait deux cent mille écus d'argent monnoyé. *Stanislas* saisit huit cent mille ducats appartenans au prince *Menzikoff* général Moscovite. *Charles* à la tête de sa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien serait rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en désordre au-delà du Boristhène.

Tandis que *Charles* chassait devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand maréchal *Renschild*, qui passait pour le meilleur général de *Charles XII.* & que l'on appelait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illustres généraux, qui semblaient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits, dans un lieu

nommé Frawenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguste*. *Renschild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux escadrons, qui faisaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites, que l'on avait longtems disciplinés, & sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris. Cette bataille de Frawenstad se donna le 12. Février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui avec quatre mille hommes avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, succomba sous celle du général *Renschild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne résistèrent pas un moment; les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut si subite, & le désordre si grand, que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tout chargés qu'on avait jettés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complete & plus honteuse; & cependant jamais général n'avait fait une si belle disposition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hochstet si funeste à la grandeur de *Louis XIV.* Ils avaient depuis passé au service du roi *Auguste*, qui en avait fait un régi-

régiment de dragons ; & en avait donné le commandement à un Français de la maison de *Joyeuse*. Le colonel fut tué à la première, ou plutôt à la seule charge des Suédois ; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Des le jour même ces Français demandèrent à servir *Charles XII.* & ils furent reçus à son service, par une destinée singulière, qui les réservait à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût dû que faire.

*Auguste* se vit alors sans ressources : il ne lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur ; mais son malheur fut au comble, quand il fut que *Charles XII.* était enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seule<sup>Charles</sup>ment en faire avertir la cour de Vienne. L'Al<sup>entre</sup>lemagne était consternée ; la diète de Ratisbon<sup>dans</sup>ne, qui représente l'Empire, mais dont les réso<sup>l'Em-</sup>lutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée ; cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts,

les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à *Coppenhague* : il fit afficher par-tout, qu'il n'était venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendraient chez eux & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince, qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à *Altranstad*, près de la campagne de *Lutßen*, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Gustave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu :  
 » J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, DIEU  
 » m'accordera peut-être un jour une mort aussi  
 » glorieuse.

*Il est le  
 maître  
 en Saxe.*

De ce camp il ordonna aux états de *Saxe* de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la *Saxe* pouvait fournir, il la taxa à six cent-vingt-cinq mille rixdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats loge-

logeraient , donnerait des certificats tous les mois de leur conduite , faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye. De plus , des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison , s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégât. Ils avaient soin de dédommager les hôtes , & de punir les coupables.

On fait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de *Charles XII.* ; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut , avant d'en avoir reçu la permission ; qu'elles allaient même au pillage avec ordre , & le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encor aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe ; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qu'il serait impossible de concilier , si l'on ne savait combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits , & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de *Leipsick* , un payfan Saxon vint se jeter à ses piés , pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat : Est-il vrai , dit-il d'un visage sévère , que vous avez volé cet homme ? *Sire* , dit le soldat , *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un royaume , & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de sa main au payfan ,

& pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipstick se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sûreté entière : on ne vit pas un soldat Suédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandait dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguste* errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume & de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à *Charles XII.* pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec Monsieur *Fingsten* référendaire du conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs & son blanc-signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il était réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignait avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnait, ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII.* ; ils eurent une audience secrète. Le roi lut la lettre. *Messieurs*, dit-il aux plénipotentiaires, vous  
 > au-

» aurez dans un moment ma réponse. « Il se retira aussi-tôt dans son cabinet , & fit écrire ce qui suit :

*J'E consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.*

1. *Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur en son camp les princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les plénipotentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : » Telle est la volonté du roi mon  
mai-

» maître ; il ne change jamais ses résolutions. Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe , la fortune sembla mettre le roi *Auguste* en état d'en obtenir une plus honorable , & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff* , généralissime des armées Moscovites , vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne , dans le tems que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours , mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes Polonoises & Saxonnnes , qui faisaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff* , il avait tout à redouter en cas qu'on découvrit sa négociation. Il se voyait en même tems détroné par son ennemi , & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate , l'armée se trouva en présence d'un des généraux Suédois nommé *Meyerfeld* , qui était à la tête de dix mille hommes à Calish , près du Palatinat de Pologne. Le prince *Menzikoff* pressa le roi *Auguste* de donner bataille. Le roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui , il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de *Meyerfeld* ; & c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations , & la perdre , c'était creuser l'abîme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi , pour lui donner part du secret de la paix , & l'avertir

tir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piège pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour - là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complete : il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fut, & à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII.* était à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent & d'hommes, ferait ravagée également par les Suédois & par les Moscovites ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans états, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi

*Auguste* ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie , lorsque *Fingsten* , l'un de ses plénipotentiaires , arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Auguste* hésita , mais il signa , & partit pour la Saxe , dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le roi de Suède , & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons , & du sang qui les unissait.

Ces deux princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf* , au quartier du comte *Piper* , sans aucune cérémonie. *Charles XII.* était en grosses bottes , ayant pour cravate un taffetas noir qui lui serrait le col : son habit était , comme à l'ordinaire , d'un gros drap bleu , avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de *Nerva* , & sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. *Charles XII.* dit au roi *Auguste* , qu'il ne les avait quittées depuis six ans , que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois , dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Auguste* surtout parlait avec un air de complaisance , & de satisfaction , que les princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires , savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dinèrent deux fois ensemble. *Charles XII.* affecta toujours de donner

la droite au roi *Auguste* ; mais loin de rien relâcher de ses demandes , il en fit encor de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un général d'armée , un ministre public : c'était un grand abaiffement d'être obligé d'envoyer à son successeur *Stanislas* les pierreries & les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaiffement , d'être réduit enfin à féliciter de son avènement au trône celui qui allait s'y affeoir à sa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguste* à *Stanislas* : le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois ; mais *Charles* voulait cette lettre , & il falait l'écrire. La voici telle que je l'ai vûe depuis peu copiée fidèlement sur l'original que le roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avons jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre Majesté ; cependant pour faire plaisir à sa Majesté Suédoise , & afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir , Nous vous félicitons par celle-ci de votre avènement à la couronne , & vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidèles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde Nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour nos bienfaits , & que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de

*pareils malheurs , vous remettant à la protection de Dieu.*

*A Dresde le 8. Avril 1707.*

*Votre frère & voisin , AUGUSTE , roi.*

Il falut qu'*Auguste* ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne , & qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les *Sobiesky* : ces princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir ; mais le sacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandait hautement comme son ambassadeur ; de l'autre le roi de Suède exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de *Kœnigstein* en Saxe. Le roi *Auguste* crut pouvoir satisfaire *Charles XII.* & son honneur en même tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoises ; mais auparavant il envoya au gouverneur de *Kœnigstein* un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de *Patkul* l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur , sachant que *Patkul* était très-riche , voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encor sur le droit des gens , & informé des intentions du roi *Auguste* , refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent , & le livrèrent immédiatement à quatre capi-

capitaines Suédois , qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranstad , où il demeurera trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De là il fut conduit à Casimir.

*Charles XII.* oubliant que *Patkul* était ambassadeur du Czar , & se souvenant seulement qu'il était né son sujet , ordonna au conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif , & à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir , sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme , qui avait bravé la mort dans tant de batailles , se trouvant seul avec un prêtre , & son courage n'étant plus soutenu par la gloire , ni par la colère , sources de l'impétuosité des hommes , répandit amèrement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame Saxonne nommée Madame d'*Einsiedel* , qui avait de la naissance , du mérite & de la beauté , & qu'il avait compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livra au supplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler , & de l'assurer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice , & qu'il vit les roues & les pieux dressés , il tomba dans des convulsions de frayeur , & se rejetta dans les bras du ministre , qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

„ On fait savoir que l'ordre très-express de sa  
 „ majesté , notre seigneur très-clément , est ,  
*Hist. de Charles XII.* N „ que

» que cet homme, qui est traître à la patrie,  
 » soit roué & écartelé, pour réparation de ses cri-  
 » mes, & pour l'exemple des autres. Que cha-  
 » cun se donne de garde de la trahison, & ser-  
 » ve son roi fidèlement. » A ces mots de *Prince*  
*très-clément* : Quelle clémence ! dit *Patkul* ; & à  
 ceux de *traître à la patrie* : Hélas ! dit-il, je l'ai  
 trop bien servie. Il reçut seize coups, & souffrit  
 le supplice le plus long & le plus affreux  
 qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné  
*Jean Reinold Patkul*, ambassadeur & général de  
 l'empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet  
 revolté contre son roi, disaient qu'il avait mé-  
 rité la mort ; ceux qui le regardaient comme  
 un Livonien, né dans une province, laquelle  
 avait des privilèges à défendre, & qui se sou-  
 venaient qu'il n'était sorti de la Livonie que  
 pour en avoir soutenu les droits, l'appelaient  
 le martyr de la liberté de son pays. Tous con-  
 venaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur  
 du Czar devait rendre sa personne sacrée. Le  
 seul roi de Suède, élevé dans les principes du  
 despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de jus-  
 tice, tandis que toute l'Europe condamnait sa  
 cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent  
 exposés sur des poteaux jusques en 1713. qu'*Augu-  
 ste* étant remonté sur son trône, fit rassem-  
 bler ces témoignages de la nécessité où il avait  
 été réduit à Altranstad : on les lui apporta à  
 Varsovie dans une cassette, en présence de  
*Buzeval* envoyé de France. Le roi de Pologne  
 mon-

CONDAMNATION DE PAIKEL. 195

montrant la cassette à ce ministre : Voila, lui dit-il simplement, les membres de *Parkul*, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étaient présens, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Environ ce tems-là un Livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes Saxonnnes, fait prisonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du sénat : mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas, faisait trop voir que *Charles*, en faisant périr *Parkul* d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, *Paikel* après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel *Hamilton* & des magistrats de la ville ; & soit qu'il eut en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eut que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnoye de Stockholm l'or qui se trouva dans le cœulet à la fin de l'expérience, & on en fit au Sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la reine ayeule de *Charles* ordonna de suspendre l'exécution, jusqu'à ce que le roi informé de cette singularité envoyât ses ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderait ja-

mais à l'intérêt 'ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un prince , qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le roi *Auguste* qui en fut informé , dit ; *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguste* , malgré leurs traités , avait conclue à Altranstad , & que *Patkul* , son ambassadeur plénipotentiaire , avait été livré au roi de Suède au mépris des loix des nations , il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur d'Allemagne , à la reine d'Angleterre , aux états généraux des provinces-unies : il appelait lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle *Auguste* avait succombé : il conjura toutes ces puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur , & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en sa personne à toutes les têtes couronnées ; il les pressa , par le motif de leur honneur , de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que *Charles XII.* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suède. L'empereur , l'Angleterre , & la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII.* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul* , il n'y eut pas une puissance qui interposât ses  
bons

bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des rois, & combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le conseil du Czar d'user de représailles envers les officiers Suédois, prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède qui était resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses & plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII*. L'empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné *Auguste* à Varsovie.

La Pologne avait alors deux primats, aussi bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, l'autre de celle de *Stanislas*. Le primat nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du Czar avait gagnés. On y

propofa d'élire un nouveau fouverain. Il s'en falut peu que la Pologne n'eût alors trois rois , fans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold , le Czar , lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne , par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède , obtint fécètement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers Allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter confidérablement les forces , en apportant avec eux la difcipline & l'expérience. Il les engageait à fon fervice par des libéralités ; & pour mieux encourager les propres troupes , il donna fon portrait enrichi de diamans aux officiers généraux & aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers fubalternes eurent des médailles d'or ; les fimples foldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans fa nouvelle ville de Petersbourg , où les arts fleuriffaient à mefure qu'il apprenait à fes troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confufion , la multiplicité des factions , les ravages continuels en Pologne , empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune réfolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était : l'afsemblée fe contenta de ne reconnaître , ni *Auguste* qui avait abdiqué , ni *Staniflas* élu malgré eux ; mais ils ne furent ni aflez unis , ni aflez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations

inu-

inutiles le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en secret pour le roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes Moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas*. Les Russes ruinaient également amis & ennemis; on ne voyait que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, & leurs deux rois, & *Charles XII.* & le Czar.

Le roi *Stanislas* partit d'Altranstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le général *Renschild*, seize régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu partout où il passa: la discipline de ses troupes, qui faisait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le Czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, & où il devait établir des magasins. Cette retraite laissa le roi *Stanislas* paisible souverain de presque toute la Pologne.

ZOO CONFERENCE DE CHARLES.

Le seul qui le troublât alors dans ses états ; était le comte *Siniawsky*, grand général de la couronne, de la nomination du roi *Auguste*. Cet homme, qui avait d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaissait ni *Auguste*, ni *Stanislas* ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la Chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu par-tout, qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche.

Parmi tous ces ambassadeurs, vint le fameux *Jean duc de Marlborough*, de la part d'*Anne*, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à *Saint-James* un adroit courtisan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des états-

Le duc de  
Marlborough  
voilà va  
voir  
Charles  
XII:

états-généraux, Mr. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les états-généraux ayant réfolu de s'opposer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en Français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les persuadait tous. C'est ce que le lord *Bolingbrooke* m'a confirmé.

Il soutenait, avec le prince *Eugène*, compagnon de ses victoires, & avec *Heinsius*, grand pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que *Charles* était aigri contre l'empire & contre l'empereur; qu'il était sollicité secrètement par les Français; & que si ce conquérant embrassait le parti de *Louis XIV.* les alliés seraient opprimés.

Il est vrai, que *Charles* avait donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de *Louis XIV.* contre ses alliés; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède. Mr. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII.* m'a assuré que le duc de *Marlborough* en arrivant s'adressa secrètement, non pas au comte *Piper* premier-ministre, mais au baron de *Görtz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de *Charles XII.* & il y eut des froideurs marquées entre lui & le chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec  
Robin-

*Robinson*, ministre d'Angleterre, il parla au roi en Français; il lui dit, qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je fais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante & générale, *Charles XII.* s'exprimant en Suédois, & *Robinson* servant d'interprète. *Marlborough*, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrettes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII.* une aversion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en falut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède, & sa seule ambition, étaient de détrôner le Czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restait en Saxe, c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'empereur ne résisterait pas, & qu'ainsi les affaires se termineraient

raient aisément. Il laissa *Charles XII.* à son penchant naturel ; & satisfait de l'avoir pénétré , il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par Madame la duchesse de *Marlborough* , sa veuve encor vivante (\*).

Comme peu de négociations s'achèvent sans <sup>Le comte</sup> argent, & qu'on voit quelquefois des ministres <sup>Piper</sup> qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte *Piper* ; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi , qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit , j'ai su que *Piper* avait reçu un présent médiocre de l'empereur , par les mains du comte de *Wratislau* , avec le consentement du roi son maître , & rien du duc de *Marlborough*. Il est certain , que *Charles* était inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Russes , qu'il ne recevait alors conseil de personne , & qu'il n'avait pas besoin des avis du comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis si longtems.

Enfin ce qui achève de justifier ce ministre , c'est l'honneur rendu longtems après à sa mémoire par *Charles XII.* , qui ayant appris que *Piper* était mort en Russie , fit transporter son corps

(\*) L'Auteur écrivait vrage a été retouché de- en 1727. On voit par puis à plusieurs reprises. d'autres dates que l'ou-

corps à Stockholm , & lui ordonna à ses dépens des obfèques magnifiques.

Le roi , qui n'avait point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans fes succès , croyait qu'une année lui fuffirait pour détrôner le Czar , & qu'il pourrait enfuite revenir fur fes pas s'ériger en arbitre de l'Europe ; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim* , envoyé de Suède à Vienne , avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor* , chambellan de l'empereur ; celui-ci ayant refusé de boire à la fanté de *Charles XII.* , & ayant dit durement que ce prince en ufait trop mal avec fon maître , *Stralheim* lui avait donné un démenti & un soufflet , & avait osé après cette injure demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir fon sujet qu'il devait venger. *Charles XII.* ne fut pas fatisfait ; il voulut qu'on lui livrât le comte *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir ; on mit le comte entre les mains du roi , qui le renvoya , après l'avoir gardé quelque tems prifonnier à Stettin.

Il demanda de plus , contre toutes les loix des nations , qu'on lui livrât quinze cent malheureux Moscovites , qui ayant échapé à fes armes , avaient fui jufques fur les terres de l'empire. Il falut encor que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande ; & fi l'envoyé Moscovite à Vienne n'avait adroitement fait  
éva-

évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés, par ceux de Ryf-wick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encor, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent églises, que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des loix.

L'empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII.* s'appellait *Joseph*: il était fils aîné de *Léopold*, & frère de *Charles VI.* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bienheureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien, car s'il avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de *Wratislau*, son ambassadeur auprès de *Charles XII.* apporta à *Leipsick* le traité en faveur des *Silésiens*, signé de la main de son maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au comte de *Wratislau*, que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Christine* avait laissés à Rome. On ne fait jusqu'ou ce jeune conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible: il avait même envoyé secrètement plusieurs officiers en *Asie*, & jusques dans l'*Egypte*, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces états. Il est certain, que si quelqu'un eût pu renverser l'empire des *Persans* & des *Turcs*, & passer ensuite en *Italie*, c'était *Charles XII.* Il était aussi jeune qu'*Alexandre*, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus tempérant; & les Suédois valaient peut-être mieux que les *Macédoniens*: mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent,

réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé sa religion Luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, & ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encor où le roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moscou. Il ordonna quelques jours avant son départ, à son grand-maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipfick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant: Jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Leipfick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie.

» Mon-

» Monsieur le maréchal, dit-il, je vois bien où  
 » vous voudriez me mener; mais nous ne re-  
 » tournerons pas à Stockholm si-tôt.

L'armée était déjà en marche, & passait auprès de Drefde: *Charles* était à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cent pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vuë: quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'alarme est en un moment dans toute l'armée: on fait halte; les généraux s'assemblent; on était déjà dans la consternation; on apprit enfin d'un Saxon qui passait, ce qu'était devenu le roi.

Son a-  
 vanture  
 avec Au-  
 guste.

L'envie lui avait pris en passant si près de Drefde, d'aller rendre une visite au roi *Auguste*: il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux; on leur demanda leur nom à la barrière: *Charles* dit, qu'il s'appellait *Carl*, & qu'il était draban; chacun prit un nom supposé. Le comte *Flemming* les voyant passer dans la place n'eut que le tems de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille, s'était déjà présenté à l'idée du ministre: il en parlait à *Auguste*; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguste* eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il était malade alors, & en robe de chambre: il s'habilla en hâte. *Charles* déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant  
 le

le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grace; il conjura le roi *Auguste* de la demander à *Charles*, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguste* se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, & s'entretenait avec *Hord* général Suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général *Hord*; il vous refusera plutôt ici que partout ailleurs. *Auguste* ne laissa pas de demander au roi en termes pressans la grace du Livonien. *Charles* la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelque heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi *Auguste*, & partit. Il trouva, en rejoignant son armée; tous ses généraux encor en allarmes; ils lui dirent, qu'ils comptaient assiéger Drefde en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonnière. Bon, dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguste* tenait conseil extraordinaire à Drefde, Vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de là *Renschild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Drefde. Je

*Hist. de Charles XII.* O me

me suis fié, dit *Charles*, sur ma bonne fortune.  
J'ai vu cependant un moment qui n'était pas  
bien net. *Flemming* n'avait nulle envie que je  
fortifiasse de Dresde si-tôt.

*Fin du troisième Livre.*



---

HISTOIRE  
D E  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe : poursuit le  
Czar : s'enfonce dans l'Ukraine ; ses pertes, sa  
blessure : bataille de Pultava : suites de cette  
bataille. Charles réduit à fuir en Turquie :  
sa réception en Bessarabie.

Charles partit enfin de Saxe en Septembre  
1707. suivi d'une armée de quarante-trois  
mille hommes, autrefois couverte de fer, & a-  
lors brillante d'or & d'argent, & enrichie des  
dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque  
soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent  
comptant ; non-seulement tous les régimens  
étaient complets, mais il y avait dans chaque

compagnie plusieurs furnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encor une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguste* semblait avoir renoncé: ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience au quartier du comte *Piper*; c'était toujours chez ce ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; & le roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vêtu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper*. L'ambassadeur Turc présenta à *Charles* cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand Seigneur, & que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendit  
ren-

rendre hommage à la gloire de *Charles XII.* mais parce que le Sultan, ennemi naturel des empereurs de Moscovie & d'Allemagne, voulait se fortifier contre eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'ambassadeur complimenta *Stanislas* sur son avènement : ainsi ce roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le tems eût affermi sur sa tête cette couronne qu'une disgrâce pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du Czar étaient sorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaitre souvent au même endroit où ils avaient été battus, & même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de *Charles* en Saxe, le Czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

*Charles* laissa en Pologne *Stanislas*, qui assisté de dix milles Suédois & de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers & domestiques : pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, & marcha

vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de Janvier 1708.

*Il pour-  
suit le  
Czar.*

Il avait déjà passé le Niemen, à deux lieues de la ville; & le Czar ne savait encor rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar sort par la porte du nord, & Charles entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cent gardes; le reste n'avait pu le suivre. Le Czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cent hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encor éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il détache quinze cent chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cent Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cent hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cent gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas longtems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'orient dans le palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant

étant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuïaient, & ceux qui poursuivaient, faisaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver. Il y avait déjà longtems que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de *Charles* & pour ceux du Czar; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi *Charles*, mettait alors de la différence entre les Russes & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en tirant vers l'orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres; les payfans enfouissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver: il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions; mais on n'en trouvait pas toujours, & elles n'étaient pas suffisantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biscuit pour la subsistance de son armée: rien ne l'arrêtait dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il falut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 25. Juin 1708. devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le Czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. *Charles* posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine,

zine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieues au delà vers la source de la rivière : il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, & se retirèrent vers le Boristhène, gardant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

*Il bat  
les Rus-  
ses.* Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollofin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une rivière. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fut arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied ; il traverse la rivière & le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le roi qui les attaquait à pied, & par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme Suédois, nommé *Gyllenstiern*, qu'il aimait

maît beaucoup, blessé & hors d'état de marcher ; il le força à prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuse : celle où il avait effuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille, où on lisait d'un côté : *Sylvæ, paludes, aggeres, hostes victi*. Et de l'autre, ce vers de Lucain, *Victrices copias alium laturus in orbem*.

Les Russes chassés par-tout repassèrent le Boristhène, qui sépare la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre ; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars ; destinée commune aux places frontières.

Le Czar, qui vit alors son empire, où il venait de faire naître les arts & le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un gentilhomme Polonais, qui vint à l'armée de Suède. Charles XII. accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le Czar à Moscou*. Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : » Mon frère » Charles, dit-il, prétend faire toujours l'Alexandre ; mais je me flate qu'il ne trouvera pas » en moi un Darius.

De Mohilou, place où le roi traversa le Boristhène,

nisthène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le Czar suïait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarkande, pays des Tartares Usbeks, & patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmoucks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le Czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étaient cachés: ils parurent alors, & se jettèrent entre le régiment où le roi combattait & le reste de l'armée Suédoise. A l'instant & Russes & Calmoucks entourèrent ce régiment & percèrent jusqu'au roi. Ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui: un écuyer lui en présentait un autre; mais l'écuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattait à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jettait sur eux; il ne restait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné partout, & sur lequel il comptait toujours. Enfin un colonel nommé *Dardos* se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment; il arrive à tems pour dégager le roi: le reste des Suédois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs: *Charles* monta à cheval: & tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscou, environ cent de nos lieues Françaises : l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée il quitta le chemin de Moscou, & fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au septentrion, & presque autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène, qui le traverse en coulant du nord-ouest au sud-est : la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus méridionale, située par le quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde & des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre : mais étant entourée de la Moscovie, des états du grand-

grand-Seigneur, & de la Pologne, il lui a falu chercher un protecteur, & par conféquent un maître, dans l'un de ces trois états. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette: elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilège d'élire un prince sous le nom de général; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme Polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de *Jean Casimir*, & avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme Polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques payfans le secoururent: il resta long-tems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques: sa réputation s'augmentant de jour en jour oblige le Czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscou avec le Czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit, que la situation de l'Ukraine,

ne, & le génie de cette nation, étaient des obstacles insurmontables. Le Czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toujours à sa colère, l'appellia traître, & le menaça de le faire empâler.

*Mazeppa* de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après sur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant royaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse ; il se liguait secrètement avec le roi de Suède, pour hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de *Defna*. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étaient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projetait de passer l'hiver, afin que s'étant assuré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant ; & cependant il s'avança vers la rivière de *Defna*, qui tombe dans le Boristhène à *Kiovie*.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route, étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin.

Il falut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron*: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la *Desna*, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous; mais au-lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière; le roi fut étonné, mais il résolut sur le champ de passer la *Desna*, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites qui arrivait dans ce tems-là même, n'était que de huit mille hommes; il ne résista pas longtems, & cet obstacle fut encor surmonté.

*Charles* avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route & de la fidélité de *Mazeppa*: ce Cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert & prévenu ses desseins.

Ils

Ils étaient venus fondre sur ces Cosaques, qu'ils avaient taillés en pièces : ses principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le supplice de la rouë ; ses villes étaient réduites en cendre, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suède saisies : à peine avait-il pu échapper avec six mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportait au roi l'espérance de se soutenir par ces intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, & le firent subsister.

*Charles* espérait au moins que son général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois, qui valaient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déjà passé le Boristhène au-dessus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & Sossa se joignent, pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Le général Suédois, qui n'en avait pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande

Première  
re dis-  
grace de  
*Charles*,

grande

grande confiance , qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis , mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cent Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar ; on fuïait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il sentait , que le salut de ses états dépendait de cette journée , & qu'il était perdu , si *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer , il courut à l'arrière-garde , où étaient des Cosaques & des Calmoucks : *Je vous ordonne*, leur dit-il , *de tirer sur quiconque fuira , & de me tuer moi-même, si j'étais assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde , & rallia ses troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* & du prince *Gallitsin*. *Levenhaupt* , qui avait des ordres pressans de rejoindre son maître , aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat , croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures , le Czar l'attaqua au bord d'un marais , & étendit son armée pour l'enveloper. Les Suédois firent face partout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde ; mais aucun ne lâcha pied , & la victoire fut indécise.

A quatre heures le général *Bayer* amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença

mença alors pour la troisième fois avec plus de fureur & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ses troupes derrière ses chariots ; les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes : il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encor il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consumé par les flammes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le Czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux nommé *Phlug*, les attaquer encor pour la cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refusa, & livra un cinquième combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encor, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit survenant, *Levenhaupt* après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Soffa avec envi-

environ cinq mille combattans , qui lui restaient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats , où il eut la gloire de vaincre les Suédois , & *Levenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire , & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu , mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne , entouré d'ennemis , au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité le mémorable hyver de 1709. plus terrible encor sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France , détruisit une partie de son armée. *Charles* voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis ; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes , les fantassins étaient sans souliers & presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes , comme ils pouvaient : souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières , faute de chevaux pour les traîner. Cette armée , auparavant si florissante , était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède , & on ne pou-

vait y en faire tenir. Dans cet état un seul officier se plaignit. » Eh quoi ! lui dit le roi, vous » ennuyez-vous d'être loin de votre femme ? si » vous êtes un vrai soldat, je vous mènerai si » loin que vous pourrez à peine recevoir des » nouvelles de Suède une fois en trois ans. «

Le marquis de *Branca*s, depuis ambassadeur en Suède, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée Suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la duchesse de Holstein sa sœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-septième année de son âge. C'était une princesse aussi douce & aussi compatissante que son frère était impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ses ordres; mais rien ne pouvait arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq cent lieues à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar aussi agissant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confédérés de Pologne, réunis contre *Stanislas*, sous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hyver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoise périrait entièrement à la longue, puisqu'elle ne pouvait être recrutée. Il falait que le froid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques défavantages, le roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille Suédois. *Mazeppa* seul, ce prince des Cosaques, les faisait subsister; sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misère. Le Czar dans cette conjoncture fit proposer à *Mazeppa* de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidèle à son nouvel allié, soit que le supplice affreux de la rouë, dont avaient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les venger.

*Charles* avec ses dix-huit mille Suédois, n'a-<sup>Peuple</sup> <sup>singulier.</sup> ~~perdu~~ ni le dessein, ni l'espérance de péné-

trer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boristhène; ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonais & Tartares, faisant tous profession d'une espèce de christianisme & d'un brigandage semblable à celui des sibustiers. Ils élisent un chef, qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieues à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cent hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII.* la bravait pour donner des couronnes. Le Czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'espérance qu'ils prendraient son parti; ils prirent son argent, & se déclarèrent pour *Charles XII.* par les soins de *Mazeppa*; mais ils servirent très peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point yvres; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adresse à tirer  
avec

avec de longues carabines ; car étant montés sur le revers , ils tuaient à la distance de six cent pas les ennemis , qu'ils choisissaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kam de la petite Tartarie. Il assiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens , de Cosaques , de Valaques , qui joints à ses dix-huit mille Suédois faisaient une armée d'environ trente mille hommes , mais une armée délabrée manquant de tout. Le Czar avait fait de Pultava un magasin. Si le roi le prenait , il se rouvrirait le chemin de Moscou , & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encor de Suède , de Livonie , de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava , il en pressa le siège avec ardeur. *Mazeppa* , qui avait des intelligences dans la ville , l'assura qu'il en serait bientôt le maître : l'espérance renaissait dans l'armée. Les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut , dès le commencement du siège , qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince *Menzikoff* , malgré toutes ses précautions , jetta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisait des sorties , & quelquefois avec succès : on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprenable , c'était l'approche du Czar , qui s'avançait avec soixante & dix mille combattans. *Charles XII.* alla les reconnaître le 27.

Mai, jour de sa naissance, & battit un de leurs détachemens: mais comme il retournait à son camp, il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encor près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens: la douleur du roi commençait à être si cuisante, qu'il falut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa playe; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

*Charles est enfin vaincu à Pultava.* Dans le tems même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre, que toute l'armée ennemie s'avancait sur lui. Il falut alors prendre un autre parti. *Charles* blessé & incapable d'agir, se voyait entre le Boristhène & la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui

lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de rélations l'ont débité; mais la nuit du 7. au 8. de juillet il fit venir le velt-maréchal *Renschild* dans sa tente, & lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le Czar le lendemain. *Renschild* ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis longtems, comme il arrive souvent entre le ministre & le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau: Non, dit le général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente: *Renschild* ne vous a-t-il rien appris? lui dit le roi: Rien, répondit *Piper*: Eh bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une résolution si désespérée; mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer son maître d'idée; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa *Charles* dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. juillet de l'année 1709. que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui furent alors dans le monde: *Charles XII.* illustre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowits* par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises: l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civilisé les siens: *Charles* aimant les dangers, & ne com-  
bat-

battant que pour la gloire : *Alexiowits* ne fuyant point le péril , & ne faisant la guerre que pour les intérêts : le monarque Suédois libéral par grandeur d'ame , le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple , d'un naturel magnanime , & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays , aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers , & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. *Charles* avait le titre d'*Invincible* , qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowits* le nom de *Grand* , qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre , parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille , & du lieu où elle fut donnée , il faut se figurer Pultava au nord , la camp du roi de Suède au sud , tirant un peu vers l'orient , son bagage derrière lui à environ un mille , & la rivière de Pultava au nord de la ville , coulant de l'orient à l'occident.

Le Czar avait passé la rivière à une lieuë de Pultava , du côté de l'occident , & commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis , forte d'environ

viron vingt & un mille hommes , dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les généraux *Renschild* , *Roos* , *Levenhaupt* , *Slipenbak* , *Hoorn* , *Sparre* , *Hamilton* , le prince de *Wirtemberg* , parent du roi , & quelques autres , dont la plupart avaient vû la bataille de *Narva* , faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée , où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats , tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche , porté sur un brancart à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident , à la droite du camp Moscovite ; le prince *Menzikoff* , & le comte *Gollowin* l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le général *Slipenbak* , à la tête des Suédois , fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent victoire.

*Charles* ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le  
géné-

général *Creutz*, avec cinq mille cavaliers du dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que *Creutz* s'égarât, & ne parût point. Le Czar, qui s'était cru perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de *Creutz*, fut rompue à son tour. *Slipenbak* même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiraient du camp sur la cavalerie Suédoise, & l'infanterie Russe débouchant de ses lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le Czar détacha alors le prince *Menzikoff* pour aller se poster entre Pultava & les Suédois; le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son maître; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise & les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'envelopa & le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut: si le Czar l'ordonna, il était un digne adversaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie Moscovite sortait de ses lignes, & s'avancait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise se ralliait à un quart de lieuë de l'armée ennemie; & le roi, aidé de son velt-marchal *Renschild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de  
trou-

troupes, son infanterie occupant le centre, la cavalerie les deux ailes. Le Czar disposait son armée de même; il avait l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur Moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, & semblait obéir au général *Czermetoff*. Mais il allait comme empereur de rang en rang monté sur un cheval Turc, qui était un présent du grand-seigneur, exhortant les capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux du brancart de *Charles*, il en fit atteler deux autres: une seconde volée mit le brancart en pièces, & renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Russe qui mit en déroute l'armée Suédoise, tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains Suédois disent, qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encor de s'enfermer dans ces pays per-

perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII.* par le nombre d'hommes & par les ressources, qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Reuschild*, & plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion, à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, & ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé *Bere* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière & de fumée, qui couvraient la campagne, & l'égarément d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, & ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowsky*, colonel de la garde Suédoise du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de *Charles* avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras,

bras , & le mirent à cheval , malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

*Poniatowsky* , quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée , devenu en cette occasion général par nécessité , rallia cinq cent cavaliers auprès de la personne du roi : les uns étaient des drabans , les autres des officiers , quelques-uns de simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son prince , se fit jour à travers de plus de dix régimens Moscovites , & conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous lui ; le colonel *Gieta* blessé & perdant tout son sang lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant , qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur ; mais il fallait fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carrosse du comte *Piper* , car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture , & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le roi qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage , n'avait pas dit un seul mot , demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper* ? Il est pris avec toute la chancellerie , lui répondit-on. Et le général *Renschild* , & le Duc de *Wirtemberg* ? ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers , lui dit *Poniatowsky*. Prisonniers chez des Russes ! reprit *Charles* en haussant les épaules ; allons donc, allons  
plus.

plutôt chez les Turcs. On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu & blessé.

Il fuit  
chez les  
Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques, furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant Suédois & Polonais, que Cosaques, qui fuïaient vers le Boristhène, sous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse, où il était, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni  
tems

tems pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, & ce roi vaincu était *Charles XII.* Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Boristhène. *Charles* eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa playe suppurait, il avait la fièvre; & on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré, & qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encor par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit: on l'embarqua sur un petit bateau; le roi se mit dans un autre avec le général *Mazepa*. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, & le comte *Poniatowsky*, homme plus que jamais nécessaire au roi, par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgrâces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cent cavaliers & un très-grand nombre

bre de Polonais & de Cosaques , se fiant sur la bonté de leurs chevaux , hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ferrée résistait au courant & rompaît les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous , furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage , aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité , le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin , de leurs blessures , de fatigue & de faim , montraient assez au prince *Menzikoff* la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussi-tôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi *Charles* eussent attaqué toutes les forces de l'empire Moscovite , & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue , après avoir fui pendant deux jours , ne voyant plus leur prince , qui était contraint de fuir lui-même , les forces de chaque soldat étant épuisées , leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance , l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutsetre* , qui voyant approcher les Moscovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger , espérant entraîner le reste des

trou-

troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitèrent dans le Boristhène. Deux officiers du régiment de ce brave *Trousfète*, s'entretuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignait pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du Czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontières de l'empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques;

riques ; ils y établirent même des écoles publiques , qui avec le tems devinrent si utiles & si connues , qu'on y envoyait des enfans de Moscouver.

Le comte *Piper* , premier-ministre du roi de Suède , fut longtems enfermé à Petersbourg. Le Czar était persuadé , comme le reste de l'Europe , que ce ministre avait vendu son maître au duc de *Marlborough* , & avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie , peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence , & plaignait inutilement par son roi , qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le Czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le Czar.

L'empereur Moscovite pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler , recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule , & demandait à tout moment , Où est donc mon frère *Charles* ?

Grandeur du Czar.

Il fit aux généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit , il demanda au général *Renschild* à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille ? *Renschild* répondit que le roi seul en avait la liste , qu'il ne communiquait à personne ; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes , savoir dix-huit mille Suédois , & le reste  
Cofa.

Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda, comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde? Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général Suédois: mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui; » Ah! dit-il, voilà comme il faut servir son souverain. Alors prenant un verre de vin, » A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre. « *Renschild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre? » Vous, messieurs les généraux Suédois, reprit le Czar. « Votre majesté est donc bien ingrate, reprit le comte, » d'avoir tant maltraité ses maîtres! « Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, & les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince qui traita si bien les généraux Suédois, fit rouer tous les cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère: l'autre moitié était esclave ou massacrée. *Charles XII.* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une

méchante calèche, ayant à son côté le major-général *Hord*, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un désert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays est situé au quarante-septième degré. Le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient prêts de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve *Hippanis*, aujourd'hui nommé le *Bogh* par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au *Boristhène*, & tombe avec lui dans la mer noire.

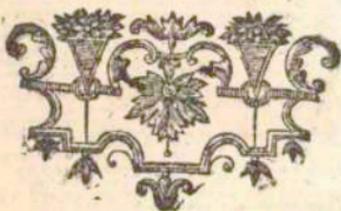
Au-delà du *Bogh*, du côté du midi, est la petite ville d'*Oczakou*, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à *Oczakou*, sans un ordre de *Mehemet* Pacha gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc, incertain de ce qu'il

qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Seraskier de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes qui avaient pris l'armée du roi prisonnière avaient passé le Boristhène, & approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré: quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage: ce fut leur salut, car les patrons des barques Turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable du Seraskier de Bender arrivait aussi, & le roi eut la douleur de voir cinq cent hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le Pacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq-cent hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même tems Seraskier, titre qui répond à celui de

général, & Pacha de la province, qui signifie gouverneur & intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender : car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

*Fin du quatrième Livre.*



---

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

*Etat de la Porte Ottomane. Charles séjourne près de Bender : ses occupations : ses intrigues à la Porte , ses desseins : Auguste remonte sur son trône : le roi de Dannemarck fait une descente en Suède : tous les autres états de Charles sont attaqués : le Czar triomphe dans Moscou : affaire du Pruth : histoire de la Czarine , payzane devenue impératrice.*

**A** Chmet III. gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703. sur le trône à la place de son frère *Mustapha* , par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II.* à son  
gen:

gendre *Guillaume*. *Mustapha* gouverné par son Muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontents, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frère tiré du ferrail pour devenir Sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. *Achmet* renferma le Sultan déposé dans le ferrail de Constantinople, où il vécut encor quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détronement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompense d'une couronne qu'il devait aux ministres, aux généraux, aux officiers des janissaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit son trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des trésors: c'est le premier des Ottomans, qui ait osé altérer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement. Car la rapacité & la tyrannie du Grand-Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire, qui, tels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du Sultan; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un asyle. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; sa lettre est du 13. Juillet 1709. Il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidèles: mais de toutes celles que j'ai vûes il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le Sultan ne lui fit réponse que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomane fit sentir à *Charles XII.* la différence qu'elle mettait entre l'empereur Turc, & un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu, & fugitif. Au reste, toutes ces lettres, que les rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des souverains ni leurs affaires.

*Charles XII.* en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatait de ramener la Pologne sous le joug, & de soumettre la Russie; il avait un envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le comte *Poniatowsky*, lequel alla à Constantinople sans mission, & se rendit bientôt nécessaire au roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux grands-visirs même (\*).

Un

(\*) C'est de lui dont je l'ain *Norberg* a fait usage, mais encor beaucoup d'autres manuscrits concernant cette hïstoire.

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins fut le médecin *Fonseca* Portugais juif établi à Constantinople, homme savant & délié, capable d'affaires, & le seul philosophe peut-être de sa nation : sa profession lui procurait des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des visirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowsky* m'a dit lui-même, & m'a écrit, qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la Sultane *Validé* mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le serrail. Une juive, qui approchait souvent de cette princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du roi de Suède, & la charmaït par ses récits. La Sultane, par une secrète inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vus, prenait hautement dans le serrail le parti de ce prince : elle ne l'appellait que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disait-elle quelquefois au Sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce Czar ?* Elle passa même par dessus les loix austères du serrail, au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au comte *Poniatowsky*, entre les mains duquel elles sont encor au tems qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'appellait autrefois la solitude des Getes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvait rendre son voyage plus agréable.

Beau-

Beaucoup de Polonais , de Suédois , de Cosaques échapés les uns après les autres des mains des Moscovites , venaient par différens chemins grossir sa suite sur la route. Il avait avec lui dix-huit cent hommes , quand il se trouva à Bender : tout ce monde était nourri , logé , eux & leurs chevaux , aux dépens du Grand-Seigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender , au lieu de demeurer dans la ville. Le Seraskier *Jussif* Pacha lui fit dresser une tente magnifique , & on en fournit à tous les seigneurs de sa suite. Quelque tems après le prince se fit bâtir une maison dans cet endroit : ses officiers en firent autant à son exemple : les soldats dressèrent des baraques ; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le roi n'étant point encor guéri de sa blessure , il falut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval , il reprit ses fatigues ordinaires , toujours se levant avant le soleil , laissant trois chevaux par jour , faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouait quelquefois aux échecs : si les petites choses peignent les hommes , il est permis de rapporter qu'il faisait toujours marcher le roi à ce jeu , il s'en servait plus que des autres pièces , & par-là il perdait toutes les parties.

Il se trouvait à Bender dans une abondance de toutes choses , bien rare pour un prince vaincu & fugitif : car outre les provisions plus que suffisantes , & les cinq cent écus par jour , qu'il recevait de la magnificence Ottomane , il tirait encor de l'argent de la France , & il empruntait

des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le sérail, à acheter la faveur des visirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profusion parmi ses officiers & les janissaires qui lui servaient de gardes à Bender. *Grothusen*, son favori & trésorier, était le dispensateur de ses libéralités: c'était un homme qui contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimait autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus, en deux lignes: dix mille écus donnés aux Suédois & aux janissaires par les ordres généreux de sa majesté, & le reste mangé par moi: » Voi-  
 » la comme j'aime que mes amis me rendent  
 » leurs comptes, dit ce prince: *Mullern* me fait  
 » lire des pages entières pour des sommes de dix  
 » mille francs. J'aime mieux le style laconique  
 » de *Grothusen*. « Un de ses vieux officiers, soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que sa majesté donnait tout à *Grothusen*:  
 » Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à  
 » ceux qui savent en faire usage. « Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ses libéralités eût été aussi honorable, & plus utile; mais c'était le défaut de ce prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule; tous le respectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois

fois par jour aux prières publiques , leur faisaient dire : *C'est un vrai Musulman*. Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender , qui fut plus long qu'il ne pensait , il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice* , gentilhomme du duc de Holstein , jeune homme aimable , qui avait dans l'esprit cette gayeté , & ce tour aisé qui plaît aux princes , fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein , & il y réussit en se rendant agréable. Il avait lû tous les bons auteurs Français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille* , celles de *Racine* , & les ouvrages de *Despréaux*. Le roi ne prit nul goût aux satyres de ce dernier , qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces ; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satyre huitième , où l'auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé , il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies Françaises , *Mithridate* était celle qui lui plaisait davantage , parce que la situation de ce roi vaincu & respirant la vengeance , était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à *Mr. Fabrice* les endroits qui le frappaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut , ni hasarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender *Mr. Desaleurs* , ambassadeur de France à la Porte , homme d'un mérite distingué , mais qui ne savait que sa langue naturelle , il répondit à cet am-  
bassa

bassadeur en Latine ; & sur ce que Mr. *Defaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue , le roi plutôt que de parler Français , fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII.* à Bender , où il attendait qu'une armée de Turcs vint à son secours. Son envoyé présentait des mémoires en son nom au grand-visir , & *Poniatowsky* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit partout : il ne paraissait vêtu qu'à la Turquie ; il se procurait toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats , & le grand-visir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le mènerai à Moscou, à la tête de deux cent mille hommes.* Ce grand-Visir s'appellait *Chourlouli Ali Pacha* ; il était fils d'un payfan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connaît point la noblesse , soit celle à laquelle les emplois sont attachés , soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire , c'est l'usage de presque tout l'Orient , usage très-naturel & très-bon , si les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite ; mais les visirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir , ou d'une esclave favorite.

Le premier-ministre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier , & le Czar pouvait donner de l'argent ; il en donna ; & ce fut de celui même de *Charles XII.* qu'il se servit.

La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut plus alors question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du Czar fut tout puissant à la Porte ; elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres Moscovites n'avaient point encor jouï à Constantinople : on lui permit d'avoir un ferraïl , c'est-à-dire , un palais dans le quartier des Francs , & de communiquer avec les ministres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa* , comme *Charles XII.* s'était fait livrer le malheureux *Putkul*. *Chourlouli Ali-Pacha* ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions : ainsi ce même grand-visir , qui auparavant avait promis solennellement de mener le roi de Suède en Moscovie avec deux cent mille hommes , osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne fait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire , si *Mazeppa* , âgé de soixante & dix ans , ne fut mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du roi augmentèrent , quand il apprit que *Tolstoy* , devenu l'ambassadeur du Czar à la Porte , était publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava , & qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur Moscovite disait même hautement , que les troupes Musulmanes , qui étaient à Bender , y étaient plus pour s'assurer du roi , que pour lui faire honneur.

*Charles* abandonné par le grand-visir , vain-  
*Histoire de Charles XII.* R cur

cu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa fuite commençait à desespérer. Lui seul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignorait les intrigues de *Ghourlouli Ali*, son grand-visir: il résolut de les lui apprendre, & *Poniatowsky* se chargea de cette commission hardie. Le grand-Seigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ses solaks, espèces de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au grand-Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, & de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encore moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoie sans les lire. *Poniatowsky* n'avait que cette voie pour faire passer jusqu'au grand-Seigneur les plaintes du roi de Suède. Il dressa un mémoire accablant contre le grand-visir. Mr. de *Férial*, alors ambassadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter. Ce

Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-Seigneur, leva le papier si haut, si longtems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le mémoire.

On se servit plusieurs fois de cette voie pour présenter au Sultan des mémoires contre les visirs : un Suédois nommé *Leloing*, en donna encore un autre bientôt après. *Charles XII.* dans l'empire des Turcs était réduit à employer les ressources d'un sujet opprimé.

Quelques jours après le Sultan envoya au roi de Suède, pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un qui avait porté sa hauteffe, était couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierres, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui faisait soupçonner que le ministre n'avait rien fait que du consentement du Sultan. *Chourlouli*, qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rars au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, & dites-lui, que je ne reçois point de présents de mes ennemis,*

*Mr. Poniatowsky* ayant déjà osé faire présenter un mémoire contre le grand visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce visir déplaisait à la Sultane mère, que le *Kislar aga*, chef des eunuques noirs, & l'aga des janissaires le haïssaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante, de voir un chrétien, un Polonais, un agent sans caractère d'un roi Suédois réfugié

chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire Ottoman, qui de plus était utile & agréable à son maître. *Poniatowsky* n'eût jamais réussi, & l'idée seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-visir *Chourlouli*.

Le Sultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716, à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali Pacha*. Sa naissance n'était guères différente de celle de *Chourlouli*: il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le signifie; car *Coumour* veut dire charbon en Turc. L'empereur *Achmet II*, oncle d'*Achmet III*, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encor enfant, dont l'extrême beauté le frapa, le fit conduire dans son ferrail. Il plut à *Mustapha*, fils aîné & successeur de *Mahomet*. *Achmet III*, en fit son favori. Il n'avait alors que la charge de *Selictar Aga*, porte-épée de la couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-visir: mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres; mais en cette occasion, il servait le roi *Charles XII*, sans le vouloir; il s'unit avec la sultane *Validé* & les grands officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli*.

*Iouli* qu'ils haïssaient tous. Ce vieux ministre, qui avait longtems & bien servi son maître, fut la victime du caprice d'un enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses : on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier Sultan *Mustapha* : & il fut relégué à *Cassa*, autrefois *Théodosie*, dans la *Tartarie Crimée*. On donna le bul, c'est-à-dire le sceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit *Candie*. Ce nouveau visir était tel que les chrétiens mal-instruits ont peine à se figurer un Turc ; homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi, il opposait souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le *Moscovite*, qu'il traitait d'injuste & d'inutile ; mais le même attachement à sa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au *Czar*, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de *Suède*. Il disait à son maître : « La loi te défend d'attaquer le *Czar*, qui ne t'a point offensé, mais elle t'ordonne de se-  
 » courir le roi de *Suède*, qui est malheureux chez  
 » toi. » Il fit tenir à ce prince huit cent bourses, (une bourse vaut cinq cent écus) & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses états, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Français, qui étaient alors au port de Constantinople, & que *Mr. de Fériol*, ambassadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le transporter à *Marseille*. Le comte *Poniatowsky* négocia plus que jamais avec ce ministre, & acquit dans les négociations une supériorité que l'or des

Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction Russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du café; le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite phiole, que l'on porta au grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan & condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

*Charles XII.* toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire Turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans les états; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même Czar qu'il avait si longtems méprisé: ses émissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowits* voulait se rendre maître de la navigation de la mer noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les ministres Russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII.* faisait ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une puissance étrangère, qu'il faisait présenter des placets au Sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses états.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguste* y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Altranstad, & accusant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII.* qu'il ne craignait plus. Il mit en prison *Fingsten* & *Imhof* ses plénipotentiaires qui avaient signé son abdication, comme s'ils avaient en cela passé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes Saxonnnes, qui avaient été le prétexte de son détronement, le ramenèrent à Varsovie, accompagné de la plupart des palatins Polonais, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les même sermens à *Stanislas*, & revenaient en faire de nouveaux à *Auguste*. *Siniarsky* même rentra dans son parti, & perdant l'idée de se faire roi, se contenta de rester grand-général de la couronne. *Flemming* son premier-ministre, qui avait été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par son adresse à ramener à son maître une grande partie de la noblesse Polonoise.

Le Pape releva les peuples du serment de fidélité qu'ils avaient fait à *Stanislas*. Cette démarche du saint-père faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguste*, fut d'un assez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de contester alors aux premiers pontifes le droit chimérique de se mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers sous la domination d'*Auguste*, & recevait sans répugnance une absolution mu-

tile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de *Charles* & la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis longtems avec crainte & avec envie la domination Suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chute de *Charles* & son absence réveillèrent les intérêts & les jalousies de tous ces princes, assoupies longtems par des traités, & par l'impuissance de les rompre.

Le Czar plus puissant qu'eux tous ensemble, profitant de la victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le siège devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguste* à remonter sur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne consultait que ses intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ses idées de vengeance & de gloire. Le monarque Suédois avait secouru ses alliés, & accablé ses ennemis, sans exiger le moindre fruit de ses victoires: le Czar, se conduisant plus en prince, & moins en héros, ne voulut secourir le roi de Pologne, qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; & que cette province, pour laquelle *Auguste* avait allumé la guerre, resterait aux Moscovites pour toujours.

Le roi de Dannemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguste* celui d'Altranstad, songea dès-lors à se rendre maître des duchés de

Höl-

Holftein & de Brême, sur lesquels il renouvela ses prétentions. Le roi de Prusse avait d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède possédât encor Wismar, la plus belle ville du duché: ce prince devait épouser une nièce de l'empereur Moscovite; & le Czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George* électeur de Hanover cherchait de son côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munster aurait bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* possédait en Allemagne: c'était là que la guerre allait se porter. Cet orage allarma l'empereur & ses alliés. C'est une loi de l'empire, que quiconque attaque une de ses provinces, est réputé l'ennemi de tout le corps Germanique.

Mais il y avait encor un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réserve du Czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV.* dont la puissance avait été quelque tems aussi redoutable à l'empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du siècle, pressée du midi au nord, entre les armées de la France & de la Suède. Les Français avaient passé le Danube, & les Suédois l'Oder; si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'empire eût été perdu. Mais la même facilité qui accabla la Suède, avait aussi humilié

lié la France : toutefois la Suède avait encore des ressources , & *Louis XIV.* faisait la guerre avec vigueur , quoique malheureusement. Si la Poméranie , & le duché de Brême devenaient le théâtre de la guerre , il était à craindre que l'empire n'en souffrit , & qu'étant affaibli de ce côté , il n'en fût moins fort contre *Louis XIV.* Pour prévenir ce danger , l'empereur , les princes d'Allemagne , *Anne* reine d'Angleterre , les états généraux des provinces unies , conclurent à la Haye , sur la fin de l'année 1709. , un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces puissances , que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie , ni dans aucune des provinces de l'Allemagne ; & que les ennemis de *Charles XII.* pourraient l'attaquer partout ailleurs. Le roi de Pologne & le Czar accédèrent eux-mêmes à ce traité ; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même : ce fut que les douze mille Suédois , qui étaient en Poméranie , n'en pourraient sortir pour aller défendre les autres provinces.

Pour assurer l'exécution de ce traité , on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux mêmes qui devaient la soudoyer , avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre , qu'on prétendait écarter ; le traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'empereur , du roi de Prusse , de l'électeur de

de Hanover, du Landgrave de Hesse, de l'évêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda ; & tous les princes du nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le roi de Suède, restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le siège de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ses peuples un appareil aussi nouveau que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors dans ses états : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit son entrée dans Moscou le premier Janvier 1710. sous sept arcs triomphaux, dressés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce florissant par ses soins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, suivi des pièces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno & à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houffes d'écarlate pendantes à terre ; ensuite venaient les étendarts, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers & par les soldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient suivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent

rent défilé, on vit sur un char fait exprès (\*), paraître le brancart de *Charles XII.* trouvé sur le champ de bataille de Pultava tout brisé de deux coups de canon : derrière ce brancart marchaient deux à deux tous les prisonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier-ministre de Suède, le célèbre maréchal *Renschild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenback*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les officiers & les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le Czar paraissait immédiatement après eux sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part aux succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cent pièces de canon, & les acclamations de cinq cent mille hommes, qui s'écriaient, *Vive l'empereur notre père*, à chaque pause que faisait le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait  
f ait

(\*) Mr. *Norberg*, confesseur de *Charles XII.* raconte sur ces circonstances essentielles à ceux qui les ont vues.

fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le roi de Danemarck vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il parut de Stockholm. Le corps du sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'état souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsingbourg, alors les jalousies cessèrent, on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden : tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cent-cinquante mille soldats ; il ne restait pas

pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suède.

La nation est née belliqueuse; & tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de *Charles*, & de ses généraux, & des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clif-fau, à Pultask, à Hollofin. Les moindres Suédois en prenaient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les paysans sont esclaves, ou traités comme tels: ceux-ci faisant un corps dans l'état, se regardaient comme des citoyens, & se formaient des sentimens plus grands; de sorte que ces milices devenaient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* se mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsingbourg, & qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plupart de ces laboureurs virent vêtus de leurs sarots de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. *Steinbock* à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieues d'Helsingbourg le

10. Mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher, & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi; mais tous ces paysans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vus alors presque tous écumer de colère, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. *Steinbock* profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire; on attaqua les Danois; & c'est là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Dannemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsingbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court, que le roi de Dannemarck apprit le même jour à Coppenhague la défaite de son armée en Suède; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsingbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsingbourg quatre mille blesés, dont la plus grande partie mourut par l'infection

fection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même tems les payfans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée, & on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsingborg.

*Charles* reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-visir *Couprougli*, qui s'oposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministère. La petite cour de *Charles XII.* & ceux qui tenaient encor pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* faisait & défaisait les visirs, & qu'il gouvernait l'empire Turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la disgrâce de ce favori. La rigide probité du visir fut, dit-on, la seule cause de sa chute: son prédécesseur ne payait point les janissaires du trésor impérial, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions: *Couprougli* les paya de l'argent du trésor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'empereur:

Ton prédécesseur *Chourlouli*, lui dit-il, savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes. Le grand-visir répondit : S'il avait l'art d'enrichir sa hauteſſe par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.

Le ſecret profond du ferrail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public ; mais celui-ci fut ſû avec la diſgrace de *Couprongli*. Ce viſir ne paya point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraie vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de ſe retirer dans l'iſle de Négrepont. J'ai ſû ces particularités par des lettres de Mr. *Bru* mon parent, premier drogman à la Porte Ottomane ; & je les rapporte pour faire connaître l'eſprit de ce gouvernement.

Le grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, pacha de Syrie, qui avait déjà été grand-visir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du ferrail, ainſi nommés de *Balta*, qui ſignifie *coignée*, ſont des eſclaves qui coupent le bois pour l'uſage des princes du ſang Ottoman, & des ſultanes. Ce viſir avait été *Baltagi* dans ſa jeuneſſe, & en avait toujours retenu le nom, ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur première profeſſion, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le tems que *Baltagi Mehemet* était valet dans le ferrail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince *Achmet*, alors priſonnier d'état ſous l'empire de ſon frère *Muſtapha* : on laiſſe aux princes du ſang Otto-

man pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans ( & cet âge arrive de bonne heure en Turquie ), mais assez belles encor pour plaire. *Achmet* devenu Sultan donna une de ses esclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet*. Cette femme par ses intrigues fit son mari grand-visir : une autre intrigue le déplaça : & une troisième le fit encor grand-visir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le ferrail. La Sultane Validé, *Ali-Coumourgi* favori du grand-Seigneur, le *Kislar-Aga* chef des eunuques noirs, & l'*Aga* des janissaires, voulaient la guerre contre le Czar : le Sultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontents de lui l'ont représenté. Il dit au grand Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries : *Ta hauteffe fait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées ; je tâcherai de te bien servir ; mais si je ne réussis pas, souvien-toi que je t'ai supplié de ne me le point imputer.* Le Sultan l'assura de son amitié, & le visir se prépara à obéir.

La première démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des sept tours l'ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les  
mi.

ministres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Observateurs de l'hospitalité en tout le reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur Muphti. Sur ce principe ils se croient armés pour châtier les violateurs de traités que souvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les ambassadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, & pour les ambassadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des consuls de marchands.

Le Han des Tartares de Crimée, que nous nommons le Kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce prince gouverne le Nagai, le Budziack, avec une partie de la Circassie, & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puissantes villes, & où les Génois pénétrèrent depuis, lorsqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Génois, qui subsistent encor au milieu de la désolation & de la barbarie.

Le Kam est appelé par ses sujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins

l'esclave de la Porte. Le sang Ottoman dont les Kams font descendus , & le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs , au défaut de la race du grand-Seigneur , rendent leur famille respectable au Sultan même , & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le grand-Seigneur n'ose détruire la race des Kams Tartares ; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins , leurs états entourés de janissaires , leurs volontés traversées par les grands-visirs , leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam , la Porte le dépose sur ce prétexte ; s'il en est trop aimé , c'est un plus grand crime dont il est plutôt puni ; ainsi presque tous passent de la souveraineté à l'exil , & finissent leurs jours à Rhodes , qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les peuples les plus brigands de la terre , & en même tems , ce qui semble inconcevable , les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane , détruire des villages ; mais qu'un étranger , tel qu'il soit , passe dans leur pays , non-seulement il est reçu partout , logé , & défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il passe , les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maison , sa femme , ses filles , le servent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité , qu'ils ont conservé , parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux , & le bas prix  
de

de toutes les denrées , ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le grand-Seigneur : le butin qu'ils font est leur seule paye ; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le Kam, gagné par les présens & par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes serait à Bender, même sous les yeux de *Charles XII.* afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faisait la guerre.

Le nouveau visir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flater à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée. C'est toujours dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople qu'est le rendez-vous pour des armées Turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens : les troupes venues d'Asie & d'Afrique s'y reposent & s'y rafraichissent quelques semaines ; mais le grand-visir, pour prévenir le Czar, ne laissa reposer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de là vers la Bessarabie.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquièrent tant d'états dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe ; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les chrétiens

entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la république de Venise, estimée plus sage que guerrière, défendue par des étrangers, & mal secourue par les princes chrétiens toujours divisés entr'eux.

Les janissaires & les spahis attaquent en désordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier : leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légèreté de leurs chevaux, ne saurait soutenir le choc de la cavalerie Allemande : l'infanterie ne savait point encor faire un usage avantageux de la bayonnette au bout du fusil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli* qui conquit l'isle de Candie. Un esclave nourri dans l'oïiveté & dans le silence du ferrail, fait visir par faveur, & général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar, selon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet* ; mais il fit la même faute avec les Turcs, que le roi de Suède avait commise avec lui ; il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscou, & ayant ordonné qu'on changeât le siège de Riga en blocus, il assembla sur les  
 fron-

frontières de Pologne (\*) quatre-vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens Grecs tributaires du grand-Seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, Grec d'origine, qui réunissait les talens des anciens Grecs, la science des lettres & celle des armes. On le faisait descendre du fameux *Timur*, connu sous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraissait plus belle qu'une Grecque; on prouvait cette descendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, ressemble à *Temir*; le titre de *Kan*, que possédait *Timur* avant de conquérir l'Asie, se retrouve dans le nom de *Cantemir*; aussi le prince *Cantemir* est descendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maison que fût *Cantemir*, il devait toute sa fortune à la Porte Ottomane. A peine avait-il reçu l'investiture de sa principauté, qu'il trahit l'empereur Turc son bienfaiteur pour le Czar, dont il espérait davantage. Il se flatta que le vainqueur de *Charles XII.* triompherait aisément d'un visir peu estimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choisi pour son *Kiaia*, c'est-à-dire pour son lieutenant,

S 4

l'in-

(\*) Le chapelain *Norboyg* prétend que le Czar força le quatrième homme de ses sujets capable de porter les armes, de le suivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de soldats.

l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous les gens se rangeraient de son parti ; les patriarches Grecs l'encouragèrent à cette défection. Le Czar ayant donc fait un traité secret avec ce prince, & l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord septentrional du fleuve Hierafe, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-visir eut appris que *Pierre Alexiowits* marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp, & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le Czar, sur du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le prince & les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination Turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les chrétiens, & surtout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane : les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-visir le marché même qu'ils avaient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection ;  
tant

tant l'ancienne idée de la barbarie Moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le Czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légèrement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres & sans fourages. Les soldats désertaient par troupes, & bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes prêts à périr de misère. Le Czar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII.* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur *Mazeppa*. Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, & forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant, que le Czar ne disputât point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim & de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent-cinquante mille Turcs devant lui, & quarante mille Tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, » Me voila du moins aussi mal que mon » frère *Charles* l'était à Pultava.

Le comte *Poniatowsky*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand visir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du Czar inévitable.

Dès que *Poniatowsky* vit que les armées se-

au roi de Suède, qui partit aussi-tôt de Bender ; suivi de quarante officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise & des chariots : quelques troupes de janissaires & des spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince & le désespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repouffés. Le lendemain Mr. *Poniatowsky* conseilla au grand-visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, serait obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent-quatre-vingt mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, & des fantassins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt à

à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, & qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire, encor moins qu'on fut témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déjà la marche, & tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchait sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encor les courages: tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération; c'est à la lettre ce qu'on a entendu

entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp Moscovite une femme aussi singulière peut être que le Czar même. Elle n'était encor connue que sous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuse paysane, nommée *Erb-Magden*, du village de *Ringen* en Estonie, province où les peuples sont serfs, & qui était en ce tems-là sous la domination de la Suède; jamais elle ne connut son père; elle fut batisée sous le nom de *Martze*. Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans; à cet âge elle fut servante à *Marienbourg*, chez un ministre Luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon Suédois. Le lendemain de ses nocés, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moscovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus; sans que sa femme pût savoir s'il avait été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite prisonnière elle-même par le général *Bauer*, elle servit chez lui, ensuite chez le maréchal *Czeremetof*: celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été de garçon patissier général & prince, ensuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il est mort dans la misère & dans le désespoir.

Ce fut à un souper chez le prince *Menzikoff*  
que

que l'empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrètement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-tems sa première femme *Ottokesa*, fille d'un Boyard, accusée de s'opposer aux changemens qu'il faisait dans ses états. Ce crime était le plus grand aux yeux du Czar. Il ne voulait dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangère les qualités d'un souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus pour son sexe: il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire; il la fit couronner impératrice: le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowits*, lui donna l'empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surpriſe cette femme qui ne sût jamais ni lire (\*) ni écrire, réparer son éducation & ses faiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un législateur.

Lors-

(\*) Le Sr. la *Matraye* le bénéficie des clercs, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares & subsistant dans ces pays. Les mémoires sur lesquels on rapporte ce fait disent d'ailleurs que la princesse *Elizabeth* depuis impératrice signait toujours pour sa mère dès son enfance.

Lorsqu'elle épousa le Czar, elle quitta la religion Luthérienne, où elle était née, pour la Moscovite : on la rebaptisa selon l'usage du rit Ruffien, & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conseil avec les officiers-généraux, & le vice chancelier *Schaffirof*, pendant que le Czar était dans sa tente

On conclut qu'il falait demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-visir au nom de son maître ; la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar, malgré la défense ; & ayant après bien des prières, des contestations & des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierres, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des officiers-généraux : & ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à *Osman* Aga, lieutenant du grand-visir, avec la lettre signée par l'empereur Moscovite. *Mehemet Baltagi* conservant d'abord la fierté d'un visir & d'un vainqueur, répondit : » Que le » Czar m'envoie son premier ministre, & je » verrai ce que j'ai à faire. « Le vice-chancelier *Schaffirof* vint aussi-tôt, chargé de quelques présents, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du visir fut , que le Czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure ; & que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infames. *Osman* ajouta ses remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

*Mehemet Baltagi* n'était pas guerrier : il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille ; *Osman* lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures , pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait , il arriva un petit accident , qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux gentilshommes Italiens , parens de *Mr. Brillo* , lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du Czar , s'étant écartés pour chercher quelque fourrage , furent pris par des Tartares , qui les emmenèrent à leur camp , & offrirent de les vendre à un officier des janissaires. Le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve , fit arrêter les Tartares , & les conduisit lui-même devant le grand-visir avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentilshommes au camp du Czar , & fit trancher la tête aux Tartares , qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le Kam des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage : *Poniatowsky* secondait le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais *Osman* l'emporta sur l'impatience Tartare, & sur les insinuations de *Poniatowsky*.

Le visir crut faire assez pour le grand-Seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea, que les Moscovites rendissent *Aloph*, qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeurassent au grand-Seigneur : que le Czar retirât ses troupes de la Pologne : qu'il n'inquiât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante-mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis longtems, mais dont le Czar avait affranchi son pays.

Enfin le traité allait être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du visir, fut qu'on insérât un article, par lequel le Moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII.* ; & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le Czar & le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie.

rie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité, qui fut commencé le 21. Juillet 1711. & signé le premier Août.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas se retirait tambour battant & enseignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, & de voir son ennemi entre ses mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le tems que les Russes commençaient à faire paisiblement leur retraite; il falait pour pénétrer au camp des Turcs aller passer le Pruth sur un pont à trois lieues de là. *Charles XII.* qui ne faisait rien comme les autres hommes, passa la rivière à la nage au hazard de se noyer, & traversa le camp Moscovite au hazard d'être pris: il parvint à l'armée Turque, & descendit à la tente du comte *Poniatowsky*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le comte s'avança tristement vers lui, & lui apprit comment il venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand-visir; il lui reproche avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclurre. » J'ai droit, dit le grand-visir d'un air calme, » de faire la guerre & la paix. » Mais, ajoute le roi, » n'avais-tu pas toute l'armée Moscovite » en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, reparti gravement le visir, » de donner la paix » à nos ennemis, quand ils implorent notre mi-  
*Hist. de Charles XII.* T » séricorde,

» s'écricorde. Eh t'ordonne-t-elle, insiste le roi en colère, » de faire un mauvais traité, quand » tu peux imposer telles loix que tu veux? Ne » dépendait-il pas de toi d'amener le Czar » prisonnier à Constantinople?

Le Turc poussé à bout répondit sèchement :  
 » Et qui gouvernerait son empire en son absence ? Il ne faut pas que tous les rois soient » hors de chez eux. *Charles* repliqua par un sourire d'indignation : il se jeta sur un sofa, & regardant le visir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le désespoir dans le cœur.

*Poniatowsky* resta encor quelque tems avec le grand-visir, pour essayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar; mais l'heure de la prière étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver & prier DIEU.

*Fin du Livre cinquieme.*



---

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

*Intrigues à la Porte Ottomane : le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris & traité en prisonnier.*

**L**A fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Niefter : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit

une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori *Grothusen*, qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois semaines de tems une promesse de la régence impériale, de rendre à *Charles XII.* les honneurs qui lui étaient dus; & de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles* successeur de *Joseph*, était en Espagne, où il disputait la couronne à *Philippe V.* Pendant que l'envoyé Allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand-visir envoya trois pachas au roi de Suède, pour lui signifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire Turc.

Le roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, & lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le pacha de Salonique, qui  
por-

portait la parole , déguifâ la dureté de fa com-  
 miffion fous les termes les plus refpectueux.  
*Charles* finit l'audience fans daigner feule-  
 ment répondre ; fon chancelier *Mullern* , qui refta  
 avec ces trois pachas , leur expliqua en peu de  
 mots le refus de fon maître , qu'ils avoient af-  
 fez compris par fon filence.

Le grand-vifir ne fe rebuta pas : il ordonna  
 à *Ifmael* pacha , nouveau Seraskier de Bender ,  
 de menacer le roi de l'indignation du Sultan ,  
 s'il ne fe déterminoit pas fans délai. Ce Seraf-  
 kier étoit d'un tempérament doux & d'un efprit  
 conciliant , qui lui avoit attiré la bienveillance  
 de *Charles* , & l'amitié de tous les Suédois. Le  
 roi entra en conférence avec lui ; mais ce fut  
 pour lui dire , qu'il ne partirait que quand *Ach-  
 met* lui aurait accordé deux chofes , la punition  
 de fon grand-vifir , & cent mille hommes pour  
 retourner en Pologne.

*Baltagi Mehemet* fentoit bien que *Charles* ref-  
 toit en Turquie pour le perdre ; il eut foïn de  
 faire mettre des gardes fur toutes les routes  
 de Bender à Constantinople , pour intercepter  
 les lettres du roi. Il fit plus ; il lui retrancha  
 fon *Thaïm* , c'eft-à-dire , la provifion que la  
 Porte fournit aux princes à qui elle accorde  
 un azile. Celle du roi de Suède étoit immen-  
 fe , confiftant en cinq cent écus par jour en ar-  
 gent , & dans une confufion de tout ce qui peut  
 contribuer à l'entretien d'une cour dans la splen-  
 deur & dans l'abondance.

Dès que le roi fut que le vifir avoit osé re-  
 trancher fa fubfiftance , il fe tourna vers fon

grand maître-d'hôtel ; & lui dit : » Vous n'avez  
 » eu que deux tables jusqu'à présent, je vous  
 » ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les officiers de *Charles XII.* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni provisions, ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domestiques, & des janissaires, devenus riches par les profusions du roi. *Mr. Fabrice*, l'envoyé de *Holstein*, *Jeffreys* ministre d'Angleterre, leurs secretaires, leurs amis, donnerent ce qu'ils avaient. Le roi avec sa fierté ordinaire, & sans inquiétude du lendemain, subsistait de ces dons, qui n'auraient pas suffi longtems. Il falut tromper la vigilance des gardes, & envoyer secrettement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous refuserent d'en prêter à un roi qui semblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand Anglais, nommé *Couk*, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le tems qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle *Mr. Poniatowsky* écrivit du camp même du grand-visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait *Baltagi Mehemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux janissaire indigné de la faiblesse du visir, & de plus gagné par les préens de *Poniatowsky*, se chargea de cette relation ; &  
 ayant

ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au Sultan.

*Poniatowsky* partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le grand-visir selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables : le Czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses : les clefs d'Azoph ne venaient point ; le grand-visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Le serrail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, & qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête ; il en coûta la vie à l'ancien visir *Chourloui*, & à *Osman* ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la Czarine & vingt mille pièces d'or au coin de Saxe & de Moscovie ; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le Czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le visir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'isle de *Lemnos*, où il mourut trois ans après. Le Sultan ne faisait son bien ni à son exil ni à sa mort : il n'était pas riche, & sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire

*Joseph*, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut longtems valet dans le ferrail, & devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune *Seviclar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; & *Jussuf* sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visiriat: les plénipotentiaires du Czar qui restaient à Constantinople, & comme ministres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais: le grand-visir confirma avec eux la paix du Pruth: mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrètes qu'on prenait à Constantinople avec le Czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrétienté. Le comte *Desaleurs*, ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* & de *Stanislas*: le ministre de l'empereur Allemand les traversait: les factions de Suède & de Moscovie s'entrechoquaient comme on a vu longtems celles de France & d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le Czar avait ouvert dans Petersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le Czar : il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrètement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on ferait sortir incessamment *Charles* des terres de l'empire Turc; soit que le Czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ses états qu'en Turquie, où il était toujours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suède sollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes; non plus comme un roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le sultan *Achmet* lui écrivit en ces termes.

*Très-puissant entre les rois adorateurs de JESUS, redresseur des torts & des injures, & protecteur de la justice dans les ports & les républiques, du midi & du septentrion; éclatant en majesté, ami de l'honneur & de la gloire, & de notre sublime Porte, Charles roi de Suède, dont*

*dont DIEU couronne les entreprises de bonheur.*

**A**ussi-tôt que le très-illustre Achmet, ci-devant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre ornée de notre s.eau impérial, soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenues, à savoir, que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le Czar nos troupes toujours victorieuses, cependant ce prince, pour éviter le juste ressentiment que nous avait donné son retardement à exécuter le traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvelé depuis à notre Sublime Porte, ayant rendu à notre empire le château & la ville d'Azoph, & cherché par la médiation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix, nous la lui avons accordée & donnée à ses plénipotentiaires qui nous restent pour otages notre ratification impériale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, Ham de Budziack, de Crimée, de Nagay & de Circassie, & à notre très-sage conseiller & généreux Seraskier de Bender, Imael (que DIEU perpétue & augmente leur magnificence & prudence) nos ordres inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein, qui nous a été renouvelé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la providence, & avec une honorable escorte, l'hyver prochain, pour vous rendre dans vos provinces, ayant soint de  
passer

*passer en ami par celles de la Pologne.*

*Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par ma Sublime Porte, tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons surtout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun désordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.*

*Vous conserverez par-là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions impériales.*

Donné à notre Sublime Porte de Constantinople, le  
17. de la Lune Rebyul Eurech 1214. ce qui revient  
au 19. Avril 1712.

Cette lettre ne fit point encor perdre l'espérance au roi de Suède : il écrivit au Sultan, qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont Sa Hauteffe l'avait comblé ; mais qu'il croyait le Sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant dans un pays encore inondé des troupes du Czar. En effet, l'empereur Russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encor passer de nouvelles ; & ce qui semble étonnant, c'est que le grand-

Sci.

Seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambassadeurs des princes chrétiens à Constantinople, & de ne pas entretenir un seul agent dans les cours Chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent & conduisent quelquefois les résolutions les plus secrètes du Sultan, & que le divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les Chrétiens.

Le Sultan, enfermé dans son ferrail parmi ses femmes & ses eunuques, ne voit que par les yeux de son grand-visir : ce ministre aussi inaccessible que son maître, occupé des intrigues du ferrail, & sans correspondance au dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le Sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la première faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction & la sécurité profonde de cette cour, que si les princes chrétiens se liguèrent contre elle, leurs flottes seraient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté, favoriseront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

*Achmet* était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il y envoya un Aga, pour voir

voir s'il était vrai que les armées du Czar y fussent encore : deux secrétaires du roi de Suède, qui savaient la langue Turque, accompagnèrent l'Aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet Aga vit par ses yeux la vérité, & en vint rendre compte au Sultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-visir; mais le favori qui le protégeait, & qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grace, & le soutint encore quelque tems dans le ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le visir, & secrètement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti; mais le Sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, & les janissaires, qui font trembler souvent les ministres, les favoris & les Sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussi-tôt le grand-Seigneur fit mettre aux sept tours les ambassadeurs Moscovites, déjà aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les pachas d'assembler une armée de deux cent mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce tems une ambassade solennelle envoyée au grand-Seigneur de la part d'*Auguste* & de la république de Pologne, s'avancait sur le chemin d'Andrinople; le Palatin de Mazovie était

était à la tête de l'ambassade, avec une suite de plus de trois cent personnes.

Tout ce qui composait l'ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encor inutile, & toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage & clairvoyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans sa tête d'autres desseins, que de disputer des déserts au Czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèse, nommé aujourd'hui la Morée, & de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ses grands desseins, que l'emploi de premier visir, dont sa jeunesse l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar ; son intérêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus longtems le roi de Suède, encor moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non-seulement il voulait renvoyer ce prince ; mais il disait ouvertement qu'il ne fallait plus souffrir désormais aucun ministre chrétien à Constantinople ; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables, qui corrompaient ou qui trahissaient les visirs, & donnaient depuis trop longtems le mouvement aux intrigues du ferrail ; que les Francs établis à Pera, & dans les échelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un consul & non d'un ambassa-

bassadeur. Le grand-visir, qui devait son établissement & sa vie même au favori, & qui de plus le craignait, se conformait à ses intentions d'autant plus aisément, qu'il s'était vendu aux Moscovites, & qu'il espérait se venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le Muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était aussi l'esclave de ses volontés : il avait conseillé la guerre contre le Czar, quand le favori la voulait; & il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schafirof*, & le jeune *Czeremetof*, plénipotentiaires & otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le Czar retirerait ses troupes de la Pologne. Le grand-visir, qui savait bien que le Czar n'exécuterait pas ce traité, ne laissa pas de le signer; & le Sultan content d'avoir en apparence imposé des loix aux Russes, resta encor à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le Czar, ensuite la guerre déclarée, & la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le Roi de Suède. Le Sultan ne voulait point commettre son honneur & celui de l'empire Ottoman, en exposant le roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partirait, mais que les ambassadeurs de Pologne & de Moscovie répondraient de la sûreté de sa personne; ces ambassadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres, que ni le Czar, ni le roi *Auguste*, ne troubleraient son passage;

passage ; & que *Charles* de son côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan ayant ainsi réglé la destinée de *Charles*, *Ismael* Seraskier de Bender se transporta à Varnitza, où le roi était campé, & vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, & qu'il fallait partir.

*Charles* ne répondit autre chose sinon, que le grand-Seigneur lui avait promis une armée & non une escorte, & que des rois devaient tenir leur parole.

Pendant le général *Flemming*, ministre & favori du roi *Auguste*, entretenait une correspondance secrète avec le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender. *La Mare*, gentilhomme Français, colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, & tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce tems, le roi de Suède fit arrêter, sur les frontières de la Valachie, un courier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la cour de Dresde ; mais elles étaient conçues en termes si ambigus & si généraux, qu'il était difficile de démêler, si le but du roi *Auguste* était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le Kam livrât *Charles* à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il semblait difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'*Auguste* voulût en saisissant

la personne du roi de Suède, hazarder la vie de ses ambassadeurs, & de trois cent gentils-hommes Polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de *Charles*.

Mais d'un autre côté on savait, que *Flemming*, ministre absolu d'*Auguste*, était très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède, semblaient rendre toute vengeance excusable; & on pouvait penser que si la cour de Dresde achetait *Charles* du Kam des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la cour Ottomane la liberté des ôtages Polonais.

Ces raisons furent agitées entre le roi, *Multern* son chancelier privé, & *Grotbusen* son favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'*Auguste*. Dans toute autre occasion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à ses enne-

mis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le roi *Auguste* avait marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour Ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-tems son thaim, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le Pacha lui demanda ce qu'il voulait; le roi répondit au hazard, mille bourses, qui font quinze cent mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte: le Sultan au lieu de mille bourses qu'on lui demendoit, en accorda douze cent, & écrivit au Pacha la lettre suivante.

## L E T T R E

*du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.*

**L**E but de cette lettre impériale est pour vous faire savoir, que sur votre recommandation & représentation, & sur celle du très-noble Delvet Gherai Ham, à notre Sublime Porte, notre impériale magnificence a accordé mille bourses au roi de Suède, qui seront envoyées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre Mehemet Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du roi de Suède.

Suède, dont DIEU dirige les pas ; & lui être données alors, avec deux cent bourses de plus, comme un surcroît de notre libéralité impériale qui excède sa demande.

Quant à la route de Pologne qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du roi de Suède, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste, encor entre notre Sublime Porte, & le royaume & la république de Pologne ; en sorte que le roi passe comme ami sous notre protection.

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à sa majesté de la part des Polonais, ce dont nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi Auguste, & de la république, en s'offrant même à cette condition, aussi-bien que quelques autres nobles Polonais, si nous le requérons, pour ôtages & sûreté de son passage.

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, ayant à leur tête le Ham, & vous conduirez le roi de Suède avec ses gens.

Qu'ainsi il plaise au seul DIEU tout puissant de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Aulos, restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de spakis, & un autre de janissai-

308 CHARLES NE VEUT POINT PARTIR.

res; & en suivant nos ordres & nos intentions impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez digne de la continuation de notre faveur impériale, aussi-bien que des louanges & des récompenses dues à tous ceux qui les observent.

Fait à notre résidence impériale de Constantinople le 2 de la Lune de Cheval 1214. de l'égire.

Pendant qu'on attendait cette réponse du grand-Seigneur, le roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le Kam des Tartares; mais les passages étaient bien gardés: de plus le ministère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au Sultan; le vizir empêcha même Mr. Desaleurs de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce ministre, qui agissait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du grand-Seigneur, se déterminà à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée; mais il aima mieux demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cent bourses furent arrivées, son trésorier *Grotbusen*, qui avait appris la langue Turque dans ce long séjour, alla voir le Pacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze cent bourses, & de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cet-

te fausse supposition, que le parti Suédois armerait enfin l'empire Ottoman contre le Czar.

*Grothusen* dit au Pacha, que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent; » Mais, dit le Pacha, » c'est nous qui ferons tous les frais de votre départ; votre maître n'a rien à dépenser tant qu'il sera sous la protection du mien.

*Grothusen* repliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artisans Suédois & Polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait son départ. Le Pacha trop confiant donna les douze cent bourses; il vint quelques jours après demander au roi, d'une manière très respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt de partir, & qu'il lui fallait encor mille bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi, » Il m'en coutera la tête, dit-il, pour avoir » obligé ta majesté: j'ai donné les douze cent » bourses malgré l'ordre exprès de mon souverain. Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du Sultan. » Ah! repartit le Turc en s'en allant, » mon maître ne fait point excuser les » fautes, il ne fait que les punir.

*Ismael* Pacha alla apprendre cette nouvelle au

Kam des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le Pacha, de ne point souffrir que les douze-cent bourses fussent données avant le départ du roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi-bien que le Pacha l'indignation du grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier; ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cent bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai; & ils supplièrent sa hauteffe, que le refus du roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

*Charles* persistant toujours dans l'idée que le Kam & le Pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. *Funk*, alors son envoyé auprès du grand-Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encor milles bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'était être réduit à d'étranges extrémités, que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari*, son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-visir faisait garder les passages.

*Funk* fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son dis-

discours selon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai presque connu le roi de Suède que  
 » par la défaite de Pultava, & par la prière qu'il  
 » m'a faite de lui accorder un azyle dans mon  
 » empire : je n'ai, je crois, nul besoin de lui,  
 » & n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le craindre ;  
 » cependant, sans consulter d'autres motifs que  
 » l'hospitalité d'un Musulman, & ma générosité  
 » qui répand la rosée de ses faveurs sur les grands  
 » comme sur les petits, sur les étrangers com-  
 » me sur mes sujets, je l'ai reçu & secouru de  
 » tout, lui, ses ministres, ses officiers, ses  
 » soldats, & n'ai cessé pendant trois ans & demi  
 » de l'accabler de présens.

» Je lui ai accordé une escorte considérable  
 » pour le conduire dans ses états. Il a demandé  
 » mille bourses pour payer quelques fraix, quoi-  
 » que je les fasse tous : au lieu de mille, j'en ai  
 » accordé douze cent ; après les avoir tirées de  
 » la main du Seraskier de Bender, il en deman-  
 » de encor mille autres, & ne veut point partir  
 » sous prétexte que l'escorte est trop petite, au  
 » lieu qu'elle n'est que trop grande pour passer  
 » par un pays ami.

» Je demande donc, si c'est violer les loix de  
 » l'hospitalité, que de renvoyer ce prince, &  
 » si les puissances étrangères doivent m'accuser  
 » de violence & d'injustice, en cas qu'on soit  
 » réduit à le faire partir par force. « Tout le  
 » Divan répondit que le grand-Seigneur agissait  
 » avec justice.

Le Muphti déclara que l'hospitalité n'est point  
 de commande aux Musulmans envers les infidè-

les, encor moins envers les ingrats; & il donna son fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du grand-Seigneur; ces fetfa sont révéérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries, & un chiaou pacha premier huissier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares; aussi-tôt il alla à Varnitza demander, si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

*Charles XII.* menacé n'était pas maître de sa colère. „ Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, & sors de ma présence. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant il rencontra *Fabrice*, & lui cria toujours en courant: » Le roi ne veut point écouter la raison; tu vas voir des choses bien étranges. Le jour même il retrancha les vivres au roi, & lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, & venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent, & laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison, & à trois cent soldats Suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi  
or-

ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant :  
» Je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs  
» chevaux. Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on fait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cent Suédois : il y travailla lui-même ; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori *Grothusen*, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement *Fabrice*, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait aussi *Mr. Jeffreys* envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le roi. Le Kam, & surtout le pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres : ils eurent ensemble à Bender  
deux

deux conférences, où assistèrent cet huissier du ferrail & le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du Sultan & le fetfa du Muphti.

Monsieur *Fabrice* (\*) leur avoua que sa majesté Suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent DIEU à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeur Russes & Polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède. Enfin, ils se plainquirent amèrement des soupçons outrageans que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçu & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* se laissa persuader: il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrète correspondance entre le Kam Tartare & le roi *Auguste*; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire sortir *Charles XII.* des terres du grand-Seigneur. Soit que *Fabrice* se trompât ou non, il les assura qu'il représenterait

(\*) Tout ce récit est rapporté par Mr. *Fabrice* dans ses lettres.

rait au roi l'injustice de ces défiances. » Mais pré-  
 » tendez-vous le forcer à partir? ajouta-t-il. Oui,  
 dit le Pacha; tel est l'ordre de notre maître.  
 Alors il les pria encor une fois de bien considé-  
 rer, si cet ordre était de verser le sang d'une tête  
 couronnée? » Oui, repliqua le Kam en colère, si  
 » cette tête couronnée désobéit au grand-Sei-  
 » gneur dans son empire.

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la  
 mort de *Charles XII.* paraissait inévitable, &  
 l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le  
 tuer en cas de résistance, le Pacha engagea le  
 Kam à souffrir qu'on envoyât dans le moment  
 un exprès à Andrinople, où était alors le grand-  
 Seigneur, pour avoir les derniers ordres de sa  
 hauteffe.

Monsieur *Jeffreys*, & Mr. *Fabrice*, ayant ob-  
 tenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi;  
 ils arrivent avec l'empressement de gens qui apor-  
 taient une nouvelle heureuse; mais ils furent  
 très-froidement reçus: il les appella médiateurs  
 volontaires, & persista à soutenir que l'ordre  
 du Sultan & le fetfa du Muphti étaient forgés,  
 puisqu'on venait d'envoyer demander de nou-  
 veaux ordres à la Porte.

Le ministre Anglais se retira, bien résolu de  
 ne se plus mêler des affaires d'un prince si in-  
 flexible. Mr. *Fabrice* aimé du roi, & plus ac-  
 coutumé à son humeur que le ministre An-  
 glais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas  
 hazarder une vie si précieuse dans une occasion  
 si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses  
 retran-

retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople. Le Kam même avait défendu à ses Tartares impatients du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. De sorte que *Charles XII.* sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes Tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre; il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du grand-Seigneur étant venu, de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du roi, le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Mr. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire aussi-tôt ce triste rapport. » Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez? dit le roi. Oui, répondit *Fabrice*. Eh bien, dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, & que je ne veux point partir. *Fabrice* se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté: tout fut inutile. » Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant; » s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre.

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes

tes de Pultava, & surtout la personne sacrée; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers, qui l'avaient si longtems & si généreusement secouru. Le roi qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, se mit en colère contre ses prêtres, & leur dit, qu'il les avait pris pour faire les prières, & non pour lui dire leur avis.

Le général *Hord* & le général *Dardoff*, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; & l'assurant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. » Je fais par vos blessures » & par les miennes, leur dit *Charles XII.* que nous » avons vaillamment combattu ensemble; vous » avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites-le » encor aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir, avec trois cent Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son chancelier *Mullern*, le secrétaire *Empreus* & les clercs, devaient défendre le maison de la chancellerie; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste: les palfreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat; il courait à cheval de ses retranchemens à

sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, & assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtems fans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla, Alla*, se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothusen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, & qu'ils l'appellaient seulement *Demir-bash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. » Eh » quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, » venez-vous massacrer trois cent Suédois fans » défense? Vous, braves janissaires, qui avez » pardonné à cent mille Russes, quand ils vous » ont crié *Anman*, pardon, avez-vous oublié » les bienfaits que vous avez reçus de nous? » & voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède » que vous aimez tant, & qui vous a fait tant » de libéralités? Mes amis, il ne demande que » trois jours, & les ordres du Sultan ne sont pas » si sévères qu'on vous le fait croire. «

Ces paroles firent un effet que *Grothusen* n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes; qu'ils n'attaqueraient point le roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signa  
del

de l'assaut : les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède : ils vinrent en tumulte à la tente du Pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étaient supposés ; à cette sédition inopinée le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, & leur ordonna de se retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes ; mais le Pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au Kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender assembla tous les officiers des janissaires & les plus vieux soldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre positif du Sultan & le fetfa du Muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçu mille présens des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, & de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le Pacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de long bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de  
por-

porter des épées en tems de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de *Grothufen* & au chancelier *Mullern*; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi; & que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres, qui arrivaient de Constantinople, & que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte *Poniatowsky*, qui ne pouvait le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrete demande des milles bourses. Il mandait au roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels: qu'à la vérité le Sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi: qu'il fallait céder au tems & plier sous la nécessité: qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voye des négociations: de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne fallait que de la douceur; & d'attendre de la politique & du tems, le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de *Poniatowsky*, ne purent donner seulement au roi l'idée, qu'il pouvait fléchir sans deshonneur. Il aimait mieux mourir

rir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : » Ah la tête » de fer ! puisqu'il veut périr, qu'il périsse. « Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commission, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du Pacha sans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déjà, & les canons commençaient à tirer. Les janissaires d'un côté, & les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois-cent soldats furent envelopés & faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval entre sa maison & son camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* & *Sparre* : voyant que tous ses soldats s'étaient laissés prendre en sa présence, il dit de sang froid à ces trois officiers : » Allons défendre la maison ; nous combattons, » ajouta-t-il en fouriant » *pro aris & focis*.

Aussi-tôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, & qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, & en plaisantant, se défendre contre dix canons & toute une armée; ils le suivent avec quelques gardes, & quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà même près de deux cent Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jetté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa fuite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, & il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire, qu'il avait blessé, lui apuya son mousqueton sur le visage: si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au général *Hord*, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même tems ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII.* dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires & les Tartares pillaient le reste de la maison, & remplissaient les appartemens. » Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il ; & se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher ; il entre, & fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusques dans les caves : le roi profitant de leur désordre, & les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent, ou blessent ceux qui ne s'uyent point ; & en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janissaires, qui se cachaient sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *Amman.* » Je te donne » la vie, dit le roi au Turc, à condition que

» tu iras faire au Pacha un fidèle récit de ce que  
 » tu as vû. « Le Turc promet aisément ce qu'on  
 voulut ; & on lui permit de sauter par la fe-  
 nêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la mai-  
 son , refermèrent & barricadèrent encor les fe-  
 nêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une  
 chambre basse pleine de mousquets & de pou-  
 dre avait échapé à la recherche tumultueuse  
 des janissaires : on s'en servit à propos ; les  
 Suédois tiraient à travers les fenêtres presque  
 à bout portant sur cette multitude de Turcs ,  
 dont ils tuèrent deux cent en moins d'un de-  
 mi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les  
 pierres étant fort molles , il ne faisait que des  
 trous & ne renversait rien.

Le Kam des Tartares , & le Pacha , qui vou-  
 laient prendre le roi en vie , honteux de per-  
 dre du monde , & d'occuper une armée entière  
 contre soixante personnes , jugèrent à propos de  
 mettre le feu à la maison , pour obliger le roi  
 de se rendre. Ils firent lancer sur le toit , contre  
 les portes , & contre les fenêtres , des flèches  
 entortillées de méches allumées ; la maison fut  
 en flammes en un moment. Le toit tout embrasé  
 était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi don-  
 na tranquillement ses ordres pour éteindre le  
 feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur ,  
 il prend le baril lui-même , & aidé de deux Sué-  
 dois il le jette à l'endroit où le feu était le plus  
 violent. Il se trouva que ce baril était rempli  
 d'eau

d'eau-de-vie ; mais la précipitation , inféparable d'un tel embarras , empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage ; l'apartement du roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient , était remplie d'une fumée affreuse , mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des apartemens voisins ; la moitié du toit était abimée dans la maison même , l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde , nommé *Walberg* , osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. » Voila un » étrange homme , dit le roi , qui s' imagine qu'il » n'est pas plus beau d'être brulé que d'être pri- » sonnier « . Un autre garde , nommé *Rosen* , s'avisâ de dire , que la maison de la chancellerie , qui n'était qu'à cinquante pas , avait un toit de pierre , & était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une sortie , gagner cette maison , & s'y défendre. » Voilà un vrai Suédois , s'écria le roi : il embrassa ce garde , le créa colonel sur le champ. » Allons , mes amis , dit-il , prenez avec » vous le plus de poudre & de plomb que vous » pourrez , & gagnons la chancellerie l'épée à » la main.

Les Turcs , qui cependant entouraient cette maison toute embrasée , voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante , que les Suédois n'en fortaient point ; mais leur étonnement fut encor plus grand , lorsqu'ils virent ouvrir les portes , & le roi & les siens fondre sur eux en desespérés. *Charles* & ses principaux officiers

étaient armés d'épées & de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarraffa dans ses éperons, & tomba : vingt-un janiffaires se jettent aussi-tôt sur lui ; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmenent au quartier du Pacha ; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit faisi ; la violence de son tempérament & la fureur où un combat si long & si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janiffaires en souriant, & ceux-ci le portaient en criant, *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares. Ce fut le 12. Fevrier de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières (\*).

(\*) Mr. *Norberg*, qui suivre ici dans son histoire n'était pas présent à cet événement, n'a fait que *saisir* ; mais il l'a tronquée, il

il en a supprimé les circonstances intéressantes, & n'a pu justifier la témérité de *Charles XII*. Tout ce qu'il a pu dire contre *Mr. de Voltaire* au sujet de cette affaire de *Bender*, se réduit à l'avanture du *Sr. Frédéric*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maison du roi, & que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Motraye* prétend aussi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : *Nous combatrons pro avis & focis*; mais *Mr. Fabrice* qui était présent assure que le roi prononça ces mots, que *la Motraye* n'était pas plus à portée d'écouter, qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de Latin.

*Fin du sixième Livre.*



---

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

*Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash : le roi Stanislas est pris dans le même tems : action hardie de Mr. de Villelongue : révolutions dans le ferrail : bataille donnée en Poméranie : Altona brûlé par les Suédois : Charles part enfin pour retourner dans ses états : sa manière étrange de voyager : son arrivée à Stralsund : disgrâces de Charles : succès de Pierre le grand : son triomphe dans Petersbourg.*

**L**E Païcha de Bender attendait Charles gravement dans sa tente , ayant près de lui Marco un interprète. Il reçut ce prince avec un profond respect , & le supplia de se reposer sur un  
fopha ;

fopha ; mais le roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc , se tint debout dans la tente.

» Le Tout-puissant soit béni , dit le pacha , de  
 » ce que ta majesté est en vie ; mon desespoir  
 » est amer d'avoir été réduit par ta majesté à  
 » exécuter les ordres de sa hauteffe «. Le roi fâché seulement de ce que ses trois cent soldats s'étaient laissés prendre dans leurs retranchemens , dit au pacha : » Ah ! s'ils s'étaient défendus  
 » comme ils devaient , on ne nous aurait pas  
 » forcés en dix jours. Hélas ! dit le Turc , voi-  
 » là du courage bien mal employé. Il fit reconduire le roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris : tout son équipage , ses meubles , ses papiers , ses hardes les plus nécessaires pillées ou brulées ; on voyait sur les chemins les officiers Suédois presque nuds , enchaînés deux à deux , & suivants à pied des Tartares ou des janissaires. Le chancelier , les généraux n'avaient point un autre sort ; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

*Ismael* Pacha ayant conduit *Charles XII.* dans son ferrail de Bender , lui céda son appartement , & le fit servir en roi , non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il se jeta tout botté sur un fopha , & dormit profondément. Un officier qui se tenait debout auprès de lui , lui couvrit la tête d'un bonnet , que le roi jeta en se réveillant de son premier sommeil ; & le Turc voyait avec éton-

étonnement un souverain, qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin, *Ismael* introduisit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, & toute sa personne couvertes de sang & de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air ferein dans cet état affreux. Il se jeta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole: rassuré bientôt par la manière libre & douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretenirent en riant du combat de Bender. » On prétend, dit *Fabrice*, que votre majesté a tué vingt » janissaires de sa main. Bon, bon, dit le roi, » on augmente toujours les choses de la moitié. Au milieu de cette conversation, le pacha présenta au roi son favori *Grothusen*, & le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. *Fabrice* se chargea de la rançon des autres prisonniers.

*Jeffreys*, l'envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un Français, que la curiosité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna aussi ce qu'il avait. Ces étrangers assistés des soins, & même de l'argent du pacha, rachetèrent non-seulement les officiers, mais encor leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople: son trésorier *Grothusen* était avec lui: le chancelier *Mullern*, & quelques officiers

ficiers suivaient dans un autre char : plusieurs étaient à cheval , & lorsqu'ils jetaient les yeux sur le chariot où était le roi , ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le Pacha était à la tête de l'escorte. *Fabrice* lui représenta qu'il était honteux de laisser le roi sans épée , & le pria de lui en donner une. » Dieu m'en préserve , dit le Pacha , » il voudrait nous en couper la » barbe ; cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisait ainsi prisonnier & désarmé ce roi , qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'états , & qui s'était vu l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe , on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Stanislas* avait été arrêté sur les terres des Turcs , & on l'amenait prisonnier à Bender , dans le tems même qu'on transférait *Charles XII.*

*Stanislas* n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait roi , se trouvant sans argent , & par conséquent sans parti en Pologne , s'était retiré d'abord en Poméranie ; & ne pouvant plus conserver son royaume , il avait défendu , autant qu'il l'avait pu , les états de son bienfaiteur. Il avait même passé en Suède , pour précipiter les secours dont on avait besoin dans la Poméranie & dans la Livonie ; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce tems , le premier roi de Prusse , prince très-sage , s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites , imagina de se liguier avec *Auguste*  
&

& la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII.* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient un être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ses états, & une barrière opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Stanislas*. Non-seulement *Stanislas* l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice, & l'intérêt de *Charles*, à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à *Bender*: il exposa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs & le remède: il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenuë nécessaire par les conjonctures, & honorable par les motifs: il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public sans répugnance. *Charles XII.* reçut ces lettres à *Varnitza*: il dit en colère au courier, en présence de plusieurs témoins: » Si mon ami ne veut pas être roi, je » saurai bien en faire un autre.

*Stanislas* s'obstina au sacrifice que *Charles* refusait. Ces tems étaient destinés à des sentimens & à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; & il hazarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée Suédoise, qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le Baron *Sparr*, qui

qui a été depuis ambassadeur en Angleterre & en France, & avec un autre colonel. Il prend le nom d'un Français nommé *Haran*, alors major au service de Suède, & qui est mort depuis peu commandant de Dantzick. Il cotoye toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois, & relâché sur un passeport obtenu au nom de *Haran*; il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoye à son armée le baron *Sparr*, entre dans *Yassy*, capitale de la Moldavie; se croyant en sûreté dans un pays où le roi de Suède avait été si respecté, il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est: il se dit major d'un régiment au service de *Charles XII*. On l'arrête à ce seul nom; il est mené devant le *Hospodar* de Moldavie, qui sachant déjà par les gazettes, que *Stanislas* s'était éclipsé de son armée, concevait quelques soupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aisé à reconnaître, à un visage plein & aimable, & à un air de douceur assez rare.

Le *Hospodar* l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée Suédoise. *Stanislas* & le *Hospodar* parlaient Latin. *Major sum*, lui dit *Stanislas*. *Imo Maximus es*, lui répondit le *Moldave*: & aussi-tôt lui présentant un fauteuil, il le traita en roi; mais aussi il le traita en roi prisonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent Grec, dans lequel il fut obligé de  
rester,

rester, jusqu'à-ce qu'on eût des ordres du Sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faisait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le Pacha le dit à *Fabrice* : celui-ci s'approchant du chariot de *Charles XII*. lui apprit qu'il n'était pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs, & que *Stanislas* était à quelques milles de lui, conduit par des foldats. » Courez à » lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, sans se déconcerter d'un tel accident : » dites-lui bien qu'il » ne fasse jamais de paix avec le roi *Auguste* ; & » assurez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ses opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout poursuivi dans ses propres états, tout captif dans une litière Turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menait, il comptait encor sur sa fortune, & espérait toujours un secours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un janissaire, avec la permission du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de foldats qui conduisait *Stanislas* : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Française & assez mal monté, & lui demanda en Allemand où était le roi de Pologne ? Celui à qui il parla était *Stanislas* lui-même, qu'il n'avait pas reconnu sous ce déguisement. » Eh quoi ! dit le roi, » ne vous souvenez-vous donc plus de » moi ? Alors *Fabrice* lui apprit le triste état où était le roi de Suède, & la fermeté inébranlable,

ble, mais inutile de ses desseins.

Quand *Stanislas* fut près de Bender, le pacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII.* quelques milles, envoya au roi Polonais un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit (\*). Cependant on conduisait *Charles* sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une isle de l'Archipel.

Le roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé aussi, qu'il fut proposé dans le divan de le confiner lui-même dans une isle de la Grèce; mais quelques mois après le grand-Seigneur adouci le laissa partir.

Monsieur *Désaleurs*, qui aurait pû prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux rois chrétiens, était à Constantinople, aussi-bien que Mr. *Poniatowsky*, dont on craignait toujours le génie fécond en ressources. La plupart des Suédois restés dans Andrinople étaient en

(\*) Le bon chapelain roi dans Bender. Comment *Norberg* prétend qu'on se ce pauvre homme ne voyait-il pas, qu'on peut être contredit ici, en disant, que ait-il pas, qu'on peut être le Roi *Stanislas* fut retenu à la fois honoré & prisonnier en prisonnier & servi en nier?

en prison ; le trône du Sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville* envoyé secrètement de la part de la France auprès de *Charles* à *Bender*, était pour lors à *Andrinople*. Il osa imaginer de rendre service à ce prince dans le tems que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme Français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé *de Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce prince.

Mr. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, & de la trahison, vraie ou fausse, du Kam & du Pacha de *Bender*.

On y accusait le visir & les autres ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le grand-Seigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à sa hauteesse, & d'avoir, par ses artifices, arraché du Sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avait violé le droit des nations, d'une manière si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour se défendre que  
ses

ses domestiques, & qui comptait sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il falut le faire traduire en Turc, & l'écrire d'une écriture particulière sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au Sultan.

On s'adressa à quelques interprètes Français, qui étaient dans la ville; mais les affaires du roi de Suède étaient si desespérées, & le visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de Mr. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable: le baron d'*Arvidson*, officier des troupes de Suède, contrefit la signature du roi: *Fierville*, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit; & on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-Seigneur, lorsqu'il irait à la mosquée selon la coutume. On s'était déjà servi d'une pareille voie pour présenter au Sultan des mémoires contre ses ministres; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son maître, & qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât appro-

cher personne du grand-Seigneur , & avait ordonné surtout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la mosquée avec des placets.

*Villelongue* savait cet ordre , & n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit Franc , prit un vêtement à la Grecque , & ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter , il se promena de bonne heure près de la mosquée où le grand-Seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé , s'avança en dansant au milieu de deux hayes de janissaires , entre lesquelles le grand-Seigneur allait passer ; il laissait tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le Sultan approcha , on voulut faire retirer *Villelongue* : il se jeta à genoux , & se débattit entre les mains des janissaires : son bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait , le firent reconnaître pour un Franc : il reçut plusieurs coups , & fut très-maltraité. Le grand-Seigneur , qui était déjà proche , entendit ce tumulte , & en demanda la cause. *Villelongue* lui cria de toutes ses forces , *Amman ! Amman ! miséricorde !* en tirant la lettre de son sein. Le Sultan commanda qu'on le laissât approcher ; *Villelongue* court à lui dans le moment , embrasse son étrier , & lui présente l'écrit , en lui disant , *Sued Crall dan* , c'est le roi de Suède qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans son sein , & continua son chemin vers la mosquée. Cependant on s'assûra de *Villelongue* , & on le conduit en prison dans les bâtimens extérieurs du serrail.

Le Sultan au sortir de la Mosquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable ; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de Mr. de *Villelongue* lui-même ; quand un si brave officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assuré, que le Sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'isle de Malthe, qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuser les ministres, & de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le grand-Seigneur malgré l'obscurité de la prison, & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : » Chrétien, assure-toi » que le Sultan mon maître a l'ame d'un empe- » reur ; & que si ton roi de Suède a raison, il » lui fera justice. « *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le ferrail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le Muphti fut déposé ; le Kam des Tartares

exilé à Rhodes, & le Seraskier Pacha de Bender relégué dans une isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan voulait appaiser le roi de Suède par ces sacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empresât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender, sous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cent bourses malgré l'ordre du grand-Seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le frère du Kam déposé, jeune homme de son âge, qui aimait peu son frère, & sur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-visir *Jussuf*, il ne fut déposé que quelques semaines après; & *Solimán* Pacha eut le titre de premier visir.

Je suis obligé de dire que *Mr. de Villelongue* & plusieurs Suédois m'ont assuré que la simple lettre présentée au Sultan au nom du roi, avait causé tous ces grands changemens à la Porte; mais *Mr. de Fierville* m'a, de son côté, assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingénument le fait, sans vouloir pénétrer les motifs; & de se borner à dire précisément ce qu'il fait, au lieu de deviner ce qu'il ne fait pas.

Pendant on avait conduit *Charles XII.* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le transporta de son chariot au château sur un sofa ; mais *Charles*, pour n'être point vû de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Merizza. *Coumourgé* dit au grand-visir *Soliman* : » Va, fais avertir le roi de Suède, qu'il peut rester à Démotica toute sa vie : je te réponds qu'avant un an il demandera à s'en aller de lui-même ; mais surtout ne lui fais point tenir d'argent.

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui & pour sa suite : on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ; mais la bourse de cinq cent écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-visir *Soliman* ; sa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de favoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particulièrement tous ces vicerois de l'empire Otto-

man, dont la fortune de *Charles* a si longtems dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avènement du sultan *Achmet III.* Cet empereur se déguifait souvent en homme privé, en iman, ou en dervis; il se gliffait le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on difait de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui se plaignait que les vaiſſeaux Turcs ne revenaient jamais avec des prises, & qui jurait que s'il était capitaine de vaiſſeau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople fans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, & qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltoife, & une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine-général de la mer, & enfin grand-visir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer du favori; & pour ſe rendre néceſſaire, il projetta de faire la guerre aux Moſcovites; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau Kam des Tartares & l'ambaffadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet oſât l'envoyer chercher: il ordonna à ſon chancelier *Muller* d'y aller à ſa place; & de peur que les Turcs ne lui manquaſſent

quassent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité, ce prince, extrême en tout, se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir, tant qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade: le chancelier *Mullern*, *Grotbusen* & le colonel *Dubens* étaient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs se servent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de sorte qu'il s'en falait bien qu'il y eût dans leur repas de la pompe & de la délicatesse. Ils se servaient eux-mêmes: & ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuisinier.

Tandis que *Charles XII.* passait sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payfans, sortit encor quelque tems la réputation des armes Suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le roi possédait encor en Allemagne; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'assiéger Stade, ville forte & considérable, située près de l'Elbe dans le duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garnison obligée de se rendre à discrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la secourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, poursuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts,

& les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite rivière qui porte ce nom: il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. Il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois: ils avaient l'avantage du nombre & du terrain, & on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

*Steinbock* passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglans & des plus acharnés qui se fût encor donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguste* & de la comtesse de *Konigsmarck*, connu sous le nom du comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué sous lui: je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent tou-

jours

jours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat Suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille; tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

*Steinbock* après cette victoire, se souvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au roi de Dannemarck. Altena est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Dannemarck favorisait cette ville de beaucoup de privilèges; son dessein était d'y établir un commerce florissant: déjà même l'industrie des Altenais, encouragée par les sages vûes du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalousie, & souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que *Steinbock* fut à la vûe d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en couble.

Les magistrats vinrent se jeter à ses pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cent mille. Les Altenais supplièrent, qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correspondances, & assurèrent que le lendemain ils apporteraient  
cette

cette somme : le général Suédois répondit qu'il fallait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altena sans délai.

Ses troupes étaient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une faible porte de bois, & un fossé déjà comblé, étaient les seules défenses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9. janvier 1713. il faisait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent, en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans, & moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encor sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois : tout fut consumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que

que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, & supplièrent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la vie : mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuses ; & les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altenais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plûpart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les ministres & les généraux de Pologne & de Dannemarck écrivirent au comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité & demeurant sans excuse, soulevait contre lui le ciel & la terre.

*Steinbock* répondit, » qu'il ne s'était porté à  
 » ces extrémités que pour apprendre aux ennemis  
 » du roi son maître à ne plus faire une guerre  
 » de barbares, & à respecter le droit des gens :  
 » qu'ils avaient rempli la Poméranie de leurs  
 » cruautés, dévasté cette belle province, & ven-  
 » du près de cent mille habitans aux Turcs : que  
 » les flambeaux qui avaient mis Altena en cen-  
 » dres, étaient les reprefailles des boulets rouges  
 » par qui Stade avait été consumée. «

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se faisaient la guerre. Si *Charles XII.* avait paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pû retrouver sa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de sa présen-

ce, étaient encor animées de son esprit ; mais l'absence du chef est toujours dangereuse aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre tems auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons, & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider, pour aller hyverner dans le Holstein. Toutes ces pertes étaient sans ressource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Il voulut défendre le pays du Holstein contre le Dannemarck ; mais malgré ses ruses & ses efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, & *Steinbock* fut prisonnier.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des alliés : elle fut séquestrée entre les mains du roi de Prusse. Les états de Brême furent remplis de garnisons Danoises. Au même tems les Russes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son roi s'obstinait à rester à Démotica, & se repaissait encor de l'espérance de ce secours Turc,

su

sur lequel il ne devait plus compter.

*Ibrahim Molla*, ce visir si fier, qui s'obstinait à la guerre contre les Moscovites, malgré les vûes du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de visir était devenuë si dangereuse, que personne n'osait l'occuper : elle demeura vacante pendant six mois. Enfin, le favori *Ali-Coumourgi* prit le titre de grand-visir. Alors toutes les espérances du roi de Suède tombèrent. Il connaissait *Coumourgi* d'autant mieux qu'il en avait été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les siens.

Il avait été onze mois à *Démotica* enseveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oisiveté extrême succédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conseil de régence qu'il avait établi à *Stockholm*, quand il partit de sa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le sénat vint en corps supplier la princesse *Ulrique Eléonore*, sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta ; mais quand elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le Czar & le roi de Danemarck qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princesse jugeant bien que son frère ne ratifierait jamais la paix, se démit de la régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de sa sœur à *Démotica*. Le despotisme qu'il avait sucé en naissant lui faisait oublier qu'autrefois la Suède avait été

été libre , & que le sénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques , qui voulaient commander dans la maison en l'absence du maître ; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner , il leur enverrait une de ses bottes , & que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité , & pour défendre enfin son pays , n'espérant plus rien de la Porte Ottomane , & ne comptant plus que sur lui seul , il fit signifier au grand-visir qu'il souhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

Mr. *Desaleurs* , ambassadeur de France , qui s'était chargé des affaires de la Suède , fit la demande de sa part. » Hé bien , dit le visir au comte *Desaleurs* , » n'avais-je pas bien dit , que l'année ne se passerait pas sans que le roi de Suède de demandât à partir ? Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de demeurer ; mais qu'il se détermine bien , & qu'il fixe le jour de son départ , afin qu'il ne nous jette pas une seconde fois dans l'embarras de Bender.

Le comte *Desaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi ; mais *Charles* , avant que de quitter la Turquie , voulut étaler la pompe d'un grand roi , quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothusen* le titre d'ambassadeur extraordinaire , & l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople , suivi de quatre-vingt personnes toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il falut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'ambassade n'était pompeuse.

Mr. *Desaleurs* prêta au roi quarante mille écus; *Grothusen* avait des Agens à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cent pistoles d'un marchand Anglais, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du Divan la brillante comédie de l'ambassade Suédoise. *Grothusen* reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience: le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-visir; mais ce ministre fut inexorable.

*Grothusen* proposa d'emprunter un million de la Porte. Le visir repliqua séchement que son maître savait donner quand il voulait, & qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter: qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait: que peut-être même la Porte lui ferait quelque présent en or non monnoyé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714. le roi de Suède se mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec six chiaoux le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours: il lui présenta de la part du grand-Seigneur une large ten-

te d'écarlate brodée d'or , un fabre avec une poignée garnie de pierreries , & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite , avec des selles superbes dont les étriers étaient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer Arabe , qui avait soin de ces chevaux , donna au roi leur généalogie ; c'est un usage établi depuis longtems chez ces peuples , qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable , puisque chez les animaux les races dont on a soin & qui sont sans mélange ne dégèrent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions , & trois cent chevaux , formaient le convoi. Le Capigi Pacha sachant que plusieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la suite du roi à un gros intérêt , lui dit que l'usage étant contraire à la loi Mahométane , il suppliait Sa Majesté de liquider toutes ces dettes , & d'ordonner au résident , qu'il laisserait à Constantinople , de ne payer que le capital. » Non , dit le roi , » si mes domestiques ont donné des » billets de cent écus , je veux les payer , quand » ils n'en auraient reçu que dix. «

Il fit proposer aux créanciers de le suivre , avec l'assurance d'être payés de leurs frais & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède , & *Grothusen* eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur hôte , le faisaient voyager à très-petites journées ; mais cette lenteur respectueuse gênait l'impatience du roi. Il se levait dans la

route, à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire : la gravité Turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le roi prenait plaisir à leur embarras, & disait qu'il se vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Stanislas* en sortait par un autre chemin, & allait se retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alsace, & qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles X.* successeur de *Christine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* assigna à *Stanislas* le revenu de ce duché, estimé alors environ soixante & dix mille écus. Ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'espérances. *Stanislas* voulait & aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Auguste* ; mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII.* lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de *Charles* ; alors cette province retournant à un prince de la maison Palatine, il choisit sa retraite à Weissembourg dans l'Alsace Française. Mr. *Sum*, envoyé du roi *Auguste* en porta ses plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à Mr. *Sum*, ces paroles remarquables : » Monsieur, » mandez au roi votre maître que la France

» a toujours été l'azyle des rois malheureux.

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, faisaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même, avaient fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte Turque, il assembla sa suite dans une grange; & il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, & de se trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cent lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que deux officiers, *Rosen* & *During*, & quitta toute sa suite gayement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux: mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu: prit le nom d'un officier

officier Allemand, & courut la poste à cheval avec ces deux compagnons de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés & secrets : prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le Palatinat, la Westphalie, & le Meckelbourg ; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent ? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : » Donne-m'en la moitié, dit le roi ; » je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, j'achèverai la route tout seul. « *During* le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce tems il serait en état de remonter à cheval & de suivre sa majesté ; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le roi inexorable se fit donner les cinq cent écus, & demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagème innocent : il tira à part le maître de la poste, & lui montrant le roi de Suède : » Cet homme, lui dit-il, est mon cousin ; » nous voyageons ensemble pour la même affaire ; il voit que je suis malade, & ne veut pas » seulement m'attendre trois heures ; donnez-lui, » je

» je vous prie, le plus méchant cheval de vo-  
 » tre écurie, & cherchez-moi quelque chaise  
 » ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna au roi un cheval rétif & boiteux : ce monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluye. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de *During* ; il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant sur une charette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle, qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fit parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, & qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur: *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède: on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courier dans sa chambre.

*Ducker*, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède: le roi le prenant par le bras, » Eh quoi! dit-il, *Ducker*, mes plus » fidèles sujets m'ont-ils oublié? Le général reconnut le roi: il ne pouvait croire ses yeux; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville: tout le monde se leva: les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent des habitans, qui se demandaient les uns aux autres: Est-il vrai que le roi est ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit: il y avait seize jours qu'il ne s'était couché: il falut couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits: on lui fit une garde-robe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recom-

mencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités si conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII.* m'ont été confirmées par le comte de *Croissy*, ambassadeur auprès de ce prince, après m'avoir été apprises par *Mr. Fabrice*.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui avait si longtems déclaré toute la partie méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford* ministre habile, & le lord *Bolingbrooke*, un des plus brillans génies, & l'homme le plus éloquent de son siècle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, & engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV.* La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puissances à s'accommoder.

*Philippe V.* petit-fils de *Louis XIV.* commençait à régner paisiblement sur les débris de la monarchie *Espagnole*. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes états. *Louis XIV.* n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

*Anne*, reine d'Angleterre, était morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'états. Son frère

frère *Jacques Stuard*, prince malheureux, exclus du trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles loix lui auraient donnée, si son parti eût prévalu, *George I.* électeur de Hanover fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendit d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'acte du parlement de la nation.

*George*, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses états d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste, il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages, & le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, & telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, & se réunissaient contre le roi de Suède.

*Auguste* était depuis longtems remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du

consentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre, & des états-généraux, qui tous garans du traité d'Altranstad, quand *Charles XII.* imposait les loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguste* ne jouissait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant son roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire: elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacla Conventa*, contrat sacré entre les peuples & les rois; & semblait n'avoir rappelé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas*; son parti semblait anéanti; & on ne se ressouvenait en Pologne du roi de Suède, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de *Charles XII.* en faisant tomber *Stanislas*, avaient aussi entraîné la chute du duc de Holstein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ses états par le roi de Dannemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père: il était pénétré & humilié des malheurs du fils; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des souverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. *Frédéric Guillaume*, depuis peu roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre que

que son père avait été pacifique , commença par se faire livrer Stettin & une partie de la Poméranie , sur laquelle il avait des droits pour quatre cent mille écus payés au roi de Dannemarck & au Czar.

*George* , électeur de Hanover , devenu roi d'Angleterre , avait aussi séquestré entre ses mains le duché de Brême & de Verden , que le roi de Dannemarck lui avait mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposait des dépouilles des *Charles XII.* & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises.

Quant au Czar , il était sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites , ses victoires , ses fautes mêmes , sa persévérance à s'instruire & à montrer à ses sujets ce qu'il avait appris , ses travaux continuels , en avaient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga était pris ; la Livonie , l'Ingrie , la Carélie , la moitié de la Finlande , tant de provinces qu'avaient conquises les rois' ancêtres de *Charles* , étaient sous le joug Moscovite.

*Pierre Alexiowits* , qui , vingt ans auparavant , n'avait pas une barque dans la mer Baltique , se voyait alors maître de cette mer , à la tête d'une flote de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains ; il était le meilleur charpentier , le meilleur amiral , le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même , depuis le fond du golfe de Both-

nie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe & aux desseins d'un empereur; & étant devenu amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par lui, & l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa, & battait les Suédois, cet empereur se mit en mer, pour aller conquérir l'isle d'Aland, située dans la mer Baltique, à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival *Charles XII.* se tenait dans son lit à Démonica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flote qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage: & de quelcôté qu'il jettât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flote Russe se trouva le 15. Juillet à la hauteur d'Aland; elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingt galères & de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats: l'amiral *Apraxin* la commandait: l'empereur Russe y servait en qualité de contre-amiral. La flote Suédoise vint le 16. à sa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinebild*; elle était moins forte des deux tiers, cependant elle se battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaisseau d'*Erinebild*, & le prit

prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Aland; & ayant pris plusieurs soldats Suédois, qui n'avaient pu encor s'embarquer sur la flote d'*Erinchild*, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronflot avec le grand vaisseau d'*Erinchild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate & six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronflot il arriva dans le port de Petersbourg, suivi de toute sa flote victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent-cinquante canons. après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flata encor davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cent maisons; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flote Russe qu'on eût jamais vûe dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flote n'était pas même connu avant lui.

On observa à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. *Pierre Alexiowits* y parut en qualité de contre-amiral. Un boyard Russe, nommé *Romanowdowsky*, lequel représentait le Czar dans des occasions

caſions ſolemnelles, était aſſis ſur un trône, ayant à ſes côtés douze ſénateurs. Le contre-amiral lui préſenta la rélation de ſa victoire, & on le déclara vice-amiral, en conſidération de ſes ſervices; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la ſubordination militaire était une des nouveautés que le Czar avait introduites.

L'empereur Moſcovite enfin victorieux des Suédois ſur mer & ſur terre, & ayant aidé à les chaffer de la Pologne, y dominait à ſon tour. Il s'était rendu médiateur entre la république & *Auguſte*; gloire auſſi flatuſe peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient paſſé au Czar: il en jouiſſait même plus utilement que n'avait fait ſon rival; car il faiſait ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon pays. S'il prenait une ville, les principaux artiſans allaient porter à Petersbourg leur industrie: il transportait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède: ſes états s'enrichiſſaient par ſes victoires; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles ou de miſère. Plus de cent mille Suédois étaient eſclaves dans les vaſtes états du Czar, & preſque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'eſpèce d'hommes

mes manquait sensiblement ; mais l'espérance renaquit , dès qu'on fut le roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui étaient encor si fortes dans l'esprit de ses sujets , que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler , quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

*Fin du septième Livre.*



---

HISTOIRE  
DE  
CHARLES XII.  
ROI DE SUEDE.

---

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

*Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse : il est assiégé dans Stralsund & se sauve en Suède : entreprise du baron de Görtz son premier ministre : projets d'une réconciliation avec le Czar , & d'une descente en Angleterre : Charles assiége Friderichshal en Norwège : il est tué : son caractère : Görtz est décapité.*

**L**E roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restait , *Ulrique Eléonore* , en mariage au prince *Frédéric de Hesse-Cassel*. La reine douairière , grand' mère de *Charles XII.* & de la Princesse , âgée de quatre-vingt ans , fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715.  
dans

dans le palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Dannemarck & de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère généralissime de ses armées en Suède. Ce prince avait servi les états-généraux dans les guerres contre la France; il était regardé comme un bon général; qualité, qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de *Charles XII.*

Les mauvais succès se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du roi d'Angleterre, & celles de Dannemarck, investirent la forte ville de Wismar: les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-six mille, marchèrent en même tems vers Stralsund pour en former le siège. Les rois de Dannemarck & de Prusse coulèrent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux Suédois. Le Czar était alors sur la mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent-cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une descente; tantôt il avançait jusqu'à la côte de Helsingbourg; tantôt il se présentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes sur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassaient de poste en poste les Suédois des places qu'ils possédaient encor dans la

Fin-

Finlande, vers le golfe de Bothnie ; mais le Czar, ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé sous Stettin, tombe dans la mer Baltique, est la petite isle d'Usedom : cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette isle, & s'en était saisi, aussi-bien que de Stettin, qu'il gardait en sequestre ; le tout, disait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'isle d'Usedom au mois de Mai 1715. Ils y avaient deux forts ; l'un était le fort de la Suine, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre de plus de conséquence, était Pennamonder, sur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait pour garder ces deux forts & toute l'isle, que deux cent cinquante soldats Poméranien commandés par un vieil officier Suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoya le 4. Août quinze cent hommes de pied, & huit cent dragons, pour débarquer dans l'isle : ils arrivent & mettent pied à terre, sans opposition, du côté du fort de la Suine. Le commandant Suédois leur abandonna ce fort comme le moins important : & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il falut donc l'assiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stettin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille fantassins, & de quatre cent cavaliers. Le 18. Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siège, un soldat Suédois, chargé en secret d'une lettre de *Charles XII.* trouva le moyen d'aborder dans l'île & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant ; elle était conçue en ces termes : » Ne faites aucun feu que quand » les ennemis seront au bord du fossé ; défendez-vous jusqu'à la dernière goutte de votre » sang ; je vous recommande à votre bonne fortune. CHARLES.

*Slerp* ayant lu ce billet, résolut d'obéir, & de mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son maître. Le 22. au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut : les assiégés n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre : mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie, & à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient : il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le suivre ; il la place de façon, qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point de quartier. Il se bat pen-

dant une heure entière, & après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant & son major. Alors cent soldats, qui restaient avec un seul officier, demandèrent la vie, & furent faits prisonniers: on trouva dans la poche du commandant la lettre de son maître, qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Usedom, & les îles voisines qui furent bientôt prises, que *Wismar* était prêt de se rendre, qu'il n'avait plus de flote, que la Suède était menacée, il était dans la ville de *Stralsund*; & cette place était déjà assiégée par trente-six mille hommes.

*Stralsund*, ville devenue fameuse en Europe par le siège qu'y soutint le roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken, sur le détroit de *Gella*: on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, & de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de *Dannemarck* & de *Prusse* entreprirent ce siège avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'assiéger *Charles XII.* était un motif si pressant, qu'on passa par dessus tous les obstacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du siège, disait, qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, & munie d'une garnison  
suffi-

suffisante , pouvait être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places , mais presque jamais par un siège régulier : la terreur de ses armes avait alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même , & n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent secondés par un hazard très-singulier.

On fait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville , & qui était appuyé , du côté de l'Occident , à un marais impraticable , & du côté de l'Orient , à la mer , semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que lorsque les vents d'Occident soufflaient avec quelque violence , ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient , & ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement , qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer , fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune : il déserta & alla au quartier du comte de *Wackerbarth* , général des troupes Saxonnnes , donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué , & pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit , le vent d'Occident soufflant encore , le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau , suivi de dix-huit cent

hommes : deux mille s'avançaient en même tems sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, & les Prussiens & les Danois donnaient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout à coup *Koppen* avec ses dix-huit cent hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers & quatre soldats Saxons étaient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siège fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Baltique est l'île de Rugen, qui sert de rempart à cette place, & où la garnison & les bourgeois auraient pû se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette île était d'une conséquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre & par mer, & que selon toutes les apparences, il serait réduit ou à  
s'en-

s'enfvelir sous les ruines de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait si longtems méprisés, & auxquels il avait imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette île, dont l'abord est très-difficile; enfin ayant fait construire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15. Novembre avec douze mille hommes. Le roi présent partout était dans cette île; il avait joint ses deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieuës de l'endroit où l'ennemi avait abordé; il se met à leur tête, & marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déjà retranché ses troupes, par une précaution qui semblait inutile. Les officiers qui commandaient sous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII.* à Stralsund; mais le prince d'*Anhalt*, qui savait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, & prenait toutes ses sûretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disaient les uns aux autres : *Arrachez les che-*

*vau de frise.* Ces paroles furent entendues des sentinelles : l'allarme est donnée aussi-tôt dans le camp : les ennemis se mettent sous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé ; *Ab*, dit-il, *est-il possible ? je ne m'y attendais pas.* Cette surprise ne le découragea point : il ne savait pas combien de troupes étaient débarquées : ses ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obscurité de la nuit semblait favorable à *Charles* : il prend son parti sur le champ : il se jette dans le fossé accompagné des plus hardis, & suivi en un instant de tout le reste ; les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hasard, servirent de fascines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers & les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité Suédoise mit d'abord le désordre parmi les Danois & les Prussiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat, & repassèrent le fossé. Le prince d'*Anhalt* les poursuivit alors dans la plaine ; il ne savait pas que dans ce moment c'était *Charles XII.* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grabhusen* le favori du roi, & le général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combat-

battant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée un lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pû savoir le nom, reconnut *Charles*, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux, » Rendez vous, Sire, lui dit-il, ou je » vous tuë. *Charles* avait à sa ceinture un pistolet: il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de la mammelle gauche: le coup, qu'il appelait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowsky* combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encor dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé *Alteferre*, où il y avait un fort dont ils étaient encor maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment Français, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avait passé au service du

roi *Auguste*, & de là à celui du roi de Suède : la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans *Rugen* ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait si généreusement exposé sa vie à *Andrinople* pour le service de *Charles XII*. Il fut pris avec sa troupe, & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues, & de malheurs.

Le roi après tous ses prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans *Stralsund* & prêt d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à *Bender*. Il ne s'étonnait de rien : le jour il faisait faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles : la nuit il faisait des sorties sur l'ennemi : cependant *Stralsund* était battu en brèche : les bombes pleuvaient sur les maisons : la moitié de la ville était en cendres ; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobriété & le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces : le cabinet, où le roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un  
bon-

bonheur étonnant, nul des éclats qui futaient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. » Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille; » pourquoi » n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre que ces mots: » Eh! Sire, la bombe! Eh bien! » reprit le roi, qu'a de commun la bombe avec » la lettre que je vous dicte? continuez.

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède. C'était un *Colbert*, comte de *Croissy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de *Torcy* célèbre ministre d'état, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en ambassade auprès de *Charles XII.* c'était presque la même chose. Le roi entretenait *Croissy* des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derrière eux, sans que le roi s'aperçût du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siège, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède & de Prusse; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII.* ne voulait rien céder. Le comte de *Croissy* n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui

lui sur le même manteau : il avait, en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au comte de *Croissy* : *Veni : maledicamus de Rege* : Allons, disons un peu de mal de *Charles XII*. C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

*Croissy* resta jusqu'au 13. Novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de *Stralsund* avec une garnison déperie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encor deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avait dans le port de *Stralsund* qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit  
du

du 20. Décembre 1715. avec dix personnes seulement. Il falut casser la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laisser sortir *Charles* de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent, & ne purent l'aborder : il courut un danger encor plus grand en passant à la vûë de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le roi. Les matelots faisaient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles* ; un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralsund se rendit ; la garnison fut faite prisonnière de guerre, & *Charles* aborda à Isted en Scanie, & de là se rendit à Carelskroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, sur un vaisseau de cent-vingt canons, pour aller donner les loix au Nord.

Si près de sa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue absence ; mais son dessein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Weter en Ostrogothie ;

gothie ; il s'y rendit en poste , suivi d'un seul domestique , & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelskroon , où il séjourna l'hyver , il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son royaume. Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre , & il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards , des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il était encor plus difficile d'avoir une flote. Pour y suppléer on donna des commissions à des armateurs , qui moyennant des privilèges excessifs & ruineux pour le pays , équipèrent quelques vaisseaux ; ces efforts étaient les dernières ressources de la Suède. Pour subvenir à tant de frais , il falut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons , & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le royaume , que le gouvernement paya en billets , & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie , qui avaient des perruques , & des épées dorées , furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fût révolté sous tout autre roi ; mais le payfan le plus malheureux de la Suède savait que son maître menait une vie  
encor

encor plus dure & plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suède ; cette crainte était si bien fondée & si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouissaient dans la terre.

En effet, une flotte Anglaise avait déjà paru dans la mer Baltique, sans qu'on fut quels étaient ses ordres ; & le roi de Dannemarck avait la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois foudraient en Suède au printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Eu-<sup>Ne pour</sup>rope attentive à la fortune de *Charles XII.*<sup>vant</sup> quand au lieu de défendre son pays menacé par <sup>faire la</sup> guerre tant de princes, il passa en Norvège au mois de <sup>au Czar,</sup> Mars 1716. avec vingt mille hommes. <sup>Ch. XII.</sup>

Depuis *Annibal*, on n'avait point encor <sup>va la</sup> vu <sup>faire</sup> de général, qui, ne pouvant se soutenir chez <sup>en Nor-</sup> lui-même contre ses ennemis, fut allé leur faire <sup>vège.</sup> la guerre au cœur de leurs états. Le prince de Hesse son beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvège que par des défilés assez dangereux : & quand on les a passés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers ; il falait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pu ar-  
rêter

rêter l'armée Suédoise ; mais on n'avait pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encor plus étonnée, que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une descente en Suède, comme il en était convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Görtz*, né en Franconie, & baron immédiat de l'empire, ayant rendu des services importans au roi de Suède pendant le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori & son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgrâces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches ; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait ; il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité & le mensonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçu l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet ; aussi prit-il sur *Charles XII.* un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron *de Görtz* : d'autant plus  
plus

plus soumis à ce ministre, que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, & que Görtz ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George* électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le seul que *Charles* n'eût point offensé; que *George* était entré dans la querelle sous prétexte de l'appaiser, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Dannemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le Czar <sup>Il s'imagine</sup> était secrètement mécontent des alliés, qui tous <sup>qu'il rétablira</sup> l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, de <sup>le roi Stanislas en</sup> venu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Wismar, la seule ville qui restât encor <sup>Pologne</sup> aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait <sup>gène, & le pré-</sup> enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois <sup>pendant</sup> le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas <sup>en Angleterre.</sup> seulement souffrir que les troupes Moscovites, qui étaient dans le Meckelbourg, parussent à ce siège. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avaient aliéné l'esprit du Czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'états alliés conquis par une seule puissance; & il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Dès

Dès l'année 1714. le Czar eût pu faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemarck & de Prusse, Alliés justement jaloux; soit qu'il ne crût pas encor ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls payfans avaient vaincu l'élite des troupes Danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encor était le besoin d'argent. Le Czar était un des plus puissans monarques du monde, mais un des moins riches: ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres: il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encor incertain, & le travail ruineux. Il établissait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des espérances; ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance & sa gloire, sans accroître encor ses revenus. Il fallait du tems pour fermer les playes de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans, & qui était alors à charge à son vainqueur. Les flotes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il faisait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hauffer les monnoies: remède qui ne guérit jamais les maux d'un état, & qui est surtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étran-

étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournît.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels *Görtz* bâtit le dessein d'une révolution. Il oïa proposer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur Moscovite à quelque prix que ce pût être ; lui faisant envisager le Czar irrité contre les rois de Pologne & d'Angleterre , & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowits* & *Charles XII.* réunis , pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le Czar , sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'orient & au nord de la mer Baltique ; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces provinces que le Czar possédait déjà , & qu'on ne pouvait reprendre , le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* sur le trône de Pologne , de replacer le fils de *Jacques II.* sur celui d'Angleterre , & de rétablir le duc de Holstein dans ses états.

*Charles* flaté de ces grandes idées , sans pourtant y compter beaucoup , donna carte blanche à son ministre. *Görtz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction , & le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moyen d'un Ecossois nommé *Areskins* , premier médecin du Czar , dévoué au parti du prétendant , ainsi que l'étaient presque tous les Ecossois qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince *Menzikoff* goûta ses ouvertures, le Czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg, & la noblesse de ce pays; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une principauté en Allemagne, & comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre sa souveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche; ils ne voulaient point d'un voisin si terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, & en opprimer les souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Görtz* s'avancait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrètes. Le Czar les amusait tous aussi par des espérances. *Charles XII.* cependant était en Norvège avec son beau-frère le prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le roi & le prince de Hesse paisèrent au fil de l'épée.

*Charles* avança jusqu'à *Christiania*, capitale de ce royaume: la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour  
faire

faire subsister ses troupes. Une armée & une flotte Danoise approchaient pour défendre la Norvège. *Charles* qui manquait de vivres se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. *Göriz* fit chercher jusques dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avait longtems que des pirates de toutes nations, & particulièrement des Anglais, ayant fait entr'eux une association, infestaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis partout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les loix des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que *Charles XII.* était retourné en Suède, ils espérèrent que ce prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandais, & qui alla proposer au baron de *Göriz*

de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition ; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes Suédois, l'un nommé *Cromstrom*, & l'autre *Mendal*, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le cardinal *Alberoni*, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez longtems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet état.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jaques II.* sur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venait que de mettre le pied dans le ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, & la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George* ; tant un seul homme est dangereux, quand il est absolu dans un puissant état, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

*Görtz* ayant ainsi dispersé à la cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premières étincelles de l'embrasement qu'il méditait, alla secrètement

ment en France, & de là en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontents d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre sur pied. Les mécontents ne demandaient qu'un secours de dix mille hommes, & faisaient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambassadeur de Suède en Angleterre, instruit par le baron de *Gôrtz*, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontents : il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables, que *Gôrtz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, & en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrètement en France plusieurs officiers, entr'autres le chevalier de *Folard*, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaises, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ses services au roi de Suède, moins par des vûes intéressées que par le désir de servir sous un roi qui avait une réputation si étonnante. Le chevalier de *Folard* espérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait sur la guerre ; il avait étudié toute sa vie cet art en philosophe, & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur *Polybe*. Ses

vûes furent goûtées de *Charles XII.* qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, & qui ne se laissait conduire en rien par la coutume ; il destina le chevalier *de Folard* à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projetée en *Ecosse.* Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du baron *de Görtz.* Beaucoup d'officiers Français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrètement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encor peu de chose pour le baron *de Görtz* ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le Czar & *Charles* ; il restait beaucoup de difficulté à applanir. Le baron *Osterman*, ministre d'état en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vûes de *Görtz* ; il était aussi circonspect que le ministre de *Charles* était entreprenant. Sa politique lente & mesurée voulait laisser tout meurir ; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heu-

Heureusement pour le baron *de Görtz*, le <sup>Le Czar</sup> *Czar* lui-même vint en Hollande au commence-<sup>voyage</sup> ment de 1717. Son dessein était de passer en-<sup>en</sup> suite en France : il lui manquait d'avoir vû cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée, & imitée par tous ses voisins; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre, & exercer en même tems sa politique.

*Görtz* vit deux fois à la Haye cet empereur; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable : il se flatait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il pressait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède & de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le duc d'Orléans régent de France; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagements personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Dans le même tems les Hollandais qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gôrtz*, communiquèrent leurs soupçons au ministre Anglais. *Gôrtz* & *Gyllembourg* poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conspirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les états-généraux, par une complaisance inouïe pour le roi d'Angleterre, missent en prison le baron de *Gôrtz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderén* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. *Gôrtz* demanda au comte de *Welderén*, s'il était connu de lui? » Oui, » Monsieur, répondit le Hollandais. » Hé bien, dit le baron de *Gôrtz*, » si vous me connaissez, » vous devez savoir que je ne dis que ce que » je veux. « L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin: tous les ambassadeurs, mais particulièrement le marquis de *Montelion* ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de *Gôrtz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient sans excuse: ils avaient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agissaient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux

eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du baron de *Görtz* & du comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ses deux ministres. Il demanda en souriant si on n'avait pas aussi imprimé les siennes? Il ordonna aussi-tôt qu'on arrêtât à Stockholm le résident Anglais avec toute sa famille & ses domestiques; il défendit sa cour au résident Hollandais qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le baron de *Görtz*; trop fier pour nier une entreprise qu'il avait approuvée, & trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Görtz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens sur la conspiration, & d'assurance d'une amitié sincère; le roi *George* reçut ses protestations sans les croire, & feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie; mais une conspiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717.

Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales : il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité, dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moscovite. Son dessein était de se réunir avec le roi de Suède qui lui céda de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Stanislas* aux prises avec le roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vûes, il proposa au régent de France la médiation entre la Suède & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & défensive avec ces couronnes & celle d'Espagne. Ce traité qui paraissait si naturel, si utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce tems des engagements tout contraires ; il se liguait avec l'empereur d'Allemagne & *George* roi d'Angleterre. La raison d'état changeait alors dans l'esprit de tous les princes, au point, que le Czar était prêt de se déclarer contre son ancien allié le roi *Auguste*, & d'embrasser les querelles de *Charles* son mortel ennemi ; pendant que la France allait en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV.* après l'avoir

L'avoit soutenu si longtems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de trésors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du baron de *Görtz* & du comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ses états à la fin de Juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un empereur, qui voyageait pour s'instruire; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avait laissés; & le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand-homme, leur échapa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Alberoni*, devenu tout-puissant en Espagne. *Alberoni* ne souhaitait rien tant que le rétablissement du prétendant, & comme ministre de l'Espagne que l'Angleterre avait si maltraitée, & comme ennemi personnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, & enfin comme prêtre d'une église pour laquelle le père du prétendant avait si mal-à propos perdu sa couronne.

Le duc d'*Ormond* aussi aimé en Angleterre que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté son pays à l'avènement du roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla muni de pleins-pouvoirs du roi d'Espagne & du prétendant trouver le Czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la princesse *Anne Petrowna*, fille du Czar, en mariage

ge pour le fils de *Jacques II.* (\*), espérant que cette alliance attacherait plus étroitement le Czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems, au lieu de les avancer. Le baron de *Görtz* avait dans ses projets destiné depuis longtems cette princesse au duc de *Holstein*, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il fut cette proposition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'*Août*, aussi-bien que le comte de *Gyllembourg*, sans que le roi de *Suède* eût daigné faire la moindre excuse au roi d'*Angleterre*, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son ministre.

En même tems on élargit à *Stockholm* le résident *Anglais* & toute sa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de sévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à *Londres*.

*Görtz* en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du Czar; & ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il léverait, avec

(\*) Le cardinal *Albion* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remerciement à l'auteur. Au reste *Mr. Norberg*, aussi mal instruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Or-*

*mond* ne quitta pas l'*Angleterre* à l'avènement du roi *George I.* mais immédiatement après la mort de la reine *Anne*; comme si *George I.* n'avait pas été le successeur immédiat de cette reine.

vec un seul plénipotentiaire de Moscovie, tous les obstacles qui retardaient la conclusion de la paix avec la Suède : il prit entre ses mains une carte géographique que le Czar avait dessinée lui-même : & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer glaciale, en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, aussi-bien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie : ensuite il jeta des propositions de mariage entre la fille de sa majesté Czarienne & le duc de *Holstein*, le flattant que ce duc lui pourrait céder ses états moyennant un équivalent ; que par-là il serait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattait ainsi les vûes ambitieuses du monarque Moscovite, ôtait au prétendant la princesse Czarienne, en même tems qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; & il remplissait toutes ses vûes à la fois.

Le Czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que son ministre d'état *Osterman* devait avoir avec le baron de *Görtz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne voulait rompre, que sur le point de l'invasion : on retint seulement à *Petersbourg* *Irnegan*, le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortait que de nuit, & ne voyait jamais les ministres du Czar, que déguisé tantôt en paysan, tantôt en Tartare.

Dès

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le Czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du prétendant; & le baron de *Görtz* plein d'espérance retourna en Suède.

Il retrouva son maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent: le crédit était épuisé en dedans & en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques subsides dans les dernières années de *Louis XIV.* n'en donnait plus sous la régence du duc d'Orléans, qui se conduisait par des vûes toutes contraires. L'Espagne en promettrait; mais elle n'était pas encor en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Görtz* donna alors une libre étenduë à un projet qu'il avait déjà essayé avant d'aller en France & en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de sorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinsèque est un demi-sol, passait pour quarante sols, avec la marque du prince; à peu près comme dans une ville assiégée les gouverneurs ont souvent payé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnoies fictives, inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un état.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre: elles ont quelquefois sauvé une

république ; mais elles ruinent presque sûrement une monarchie. Car les peuples manquant bientôt de confiance, le ministre est réduit à manquer de bonne foi ; les monnoies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Görtz* ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de les mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées ; la Suède inondée de cette fausse monnoie ne forma qu'un cri contre le baron de *Görtz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII.* n'osaient presque le haïr, & faisaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement assuré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre sur le clergé acheva de le rendre exécration à la nation ; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de DIEU, l'appellèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité ; on

en prit occasion d'appeller ces pièces de monnoie , les dieux du baron de *Görtz*.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres , implacable à mesure qu'elle était alors impuissante. La sœur du roi & le prince son mari le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au duc de *Holstein*, & capable de lui mettre un jour la couronne de Suède sur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII.* ; mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi , dont les sentimens s'affermiffaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume , & s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardait les négociations avec le Czar ; il lui recommanda surtout de presser les conférences de l'île d'*Aland*.

En effet, dès que *Görtz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient sa présence , il partit pour aller consommer avec le ministre du Czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance , qui devait changer la face de l'Europe , telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Görtz* après sa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie , & une partie de l'Ingrie & de la Carélie , rendait à la Suède tout le reste ; il s'unissait avec *Charles XII.* dans le dessein de rétablir le roi

*Stanislas*

*Stanislas* sur le trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même roi *Auguste*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* & de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ses états de Hanover, & surtout dans Brême & Verden ; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le duc de Holstein, & forcé le roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranstad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un prince, dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité ; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La noblesse Polonoise était confédérée contre lui ; & depuis son rétablissement, il lui fallait toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le Czar médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick, & quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalousies & en allarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les puissances voisines devaient le

*Hist. de Charles XII.*                      C c                      plus

plus se défier, soupçonna le premier les desseins du Czar, & ceux du roi de Suède en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi *Jacques Sobiesky* en Silésie. Un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui, au service du roi de Pologne. Il communiqua au ministre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers Français déterminés enlever *Stanislas* dans son palais, & l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux, qu'en Italie on appelle Braves, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en Hollande avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étaient saisis de la personne du premier écuyer, presque sous les fenêtres du château de *Louis XIV.*

L'aventurier disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever *Stanislas*. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. *Stanislas*, au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreuse

se, qu'en effet *Auguste* son rival avait raison de le craindre (\*).

Cependant *Charles* partit une seconde fois pour la conquête de la Norvège au mois d'Octobre 1718. Il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis. C'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le Czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus, sa gloire était flatée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Dannemarck, entre les villes de Bahus & d'Anslo, est située Frederickshall, place forte & importante qu'on regardait comme la clef du royaume. *Charles* en forma le siège au mois de Décembre. Le soldat transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient se

Cc 2 rebuter

(\*) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de respect aux têtes couronnées, comme si ce récit véritable contenait une injure, & comme si on devait aux rois qui sont morts autre chose que la vérité. Pense-t-il que l'histoire doive ressembler aux sermons prêchés devant les rois, dans lesquels on leur fait des compliments?

rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en eût eue de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvège au cœur de l'hyver sur de la paille, ou sur une planche, envelopé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes; & les autres presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotzer*, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encor combien de tems il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, & descendit chez le prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât (\*).

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable, dans quelque état qu'il

(\*). *Norberg* prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII.* essaya cette étrange abstinence. Le confesseur *Norberg* est assurément un mauvais médecin.

qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11. Décembre, jour de *St. André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très mécontent. Mr. *Megret*, ingénieur Français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours : » Nous verrons, dit le roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, & appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII.*; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi & l'ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je fais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presque à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était: il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français; l'un était Mr. *Siquier*, son aide de camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, & qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A

quelques pas derrière était le comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le comte *Posse* capitaine aux gardes, & un aide de camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la temple droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, & était encor dans cette attitude. A ce spectacle, *Megret*, homme singulier & indifférent, ne dit autre chose, sinon: *Voilà la pièce finie, allons souper.* *Siquier* court sur le champ avertir le comte *Swerin*. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On envelopa le corps d'un manteau gris; *Siquier* mit sa perruque & son chapeau sur la tête du roi; en cet état on transporta *Charles* sous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes qui voyaient passer leur roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortit du camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le tems de prendre

dre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme; & pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans & demi *Charles XII.* roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, & ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celle de sa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtré fit ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie: sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède: son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; & dans les dernières années le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pû immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle

on n'a jamais vû de conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

*Charles XII.* était d'une taille avantageuse & noble ; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé ; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres ; presque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les commentaires de *César* & l'histoire d'*Alexandre* ; mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700. jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier *de Folard*, & lui dit que ce manuscrit avoit été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire  
passer

passer ce prince pour un bon mathématicien; il avait sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en mathématique n'est pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dizaine, & il proposait à la place le nombre soixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un carré, & qu'étant divisé par deux il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un prince ne doivent pas influencer sur les autres hommes, & que l'opinion d'un monarque aussi peu instruit que *Charles*, ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire, sur ce point comme sur le reste, la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde ce prince. Je fais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que *Charles XII.* fut Luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à *Leipsick* le fameux philosophe *Mr. Leibnitz*, qui pensait & parlait librement, & qui avait déjà inspiré ses sentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII.* puisa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le Luthéranisme dans la conversation de ce philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure; mais *Mr. Fabrice*, qui approcha de lui familièrement sept années de suite, m'a dit, que dans son loisir chez les Turcs, ayant vu plus

plus de diverses religions, il étendit plus loint son indifférence. *La Motraye* même dans ses voyages confirme cette idée. Le comte de *Croissy* pense de même, & m'a dit plusieurs fois que ce prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisait son courage, & qui justifiait ses témérités. Le Czar avait les mêmes sentimens que lui sur la religion & sur la destinée; mais il en parlait plus souvent; car il s'entretenait familièrement de tout avec ses favoris, & avait par-dessus *Charles* l'étude de la philosophie, & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été ou empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne, que c'était Mr. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut longtems désespéré de cette calomnie: un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles: *J'aurais pû tuer le roi de Suède; mais tel était mon respect pour ce héros, que si je l'avais voulu, je n'aurais pas osé.*

Je fais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accusation, qu'une partie de la Suède croit encore; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède; que même il avait dans son accès ouvert sa fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. L'ér-  
que

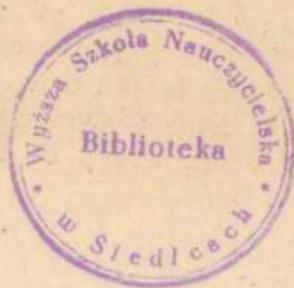
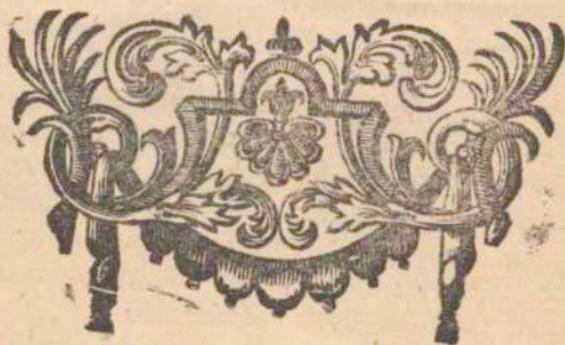
que dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque tems avant sa mort, & je peux assurer que loin d'avoir tué *Charles XII.* il se ferait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé; il est mort très-pauvre en France, & même il y a eu besoin du secours de ses amis. Si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considère que la balle qui frappa *Charles XII.* ne pouvait entrer dans un pistolet, & que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

Après la mort du roi, on leva le siège de *Frederickshall*; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flatés de la gloire de leur prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puissance absolue dont le baron de *Görtz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princesse sœur de *Charles XII.* & l'obligèrent solennellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la couronne, afin qu'elle ne la tint que des suffrages de la nation. Elle promit par des sermens réitérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle sacrifia depuis la jalousie de la royauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari; & elle engagea  
les

les états à élire ce prince, qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de Gôrtz arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance, peut-être encor plus que de justice, & affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

*Fin du huitième & dernier Livre de l'histoire  
de CHARLES XII.*



TABLE

---



---

# T A B L E

Des Pièces contenuës en ce Volume.

<i>Remarques sur l'histoire.</i>	page 5
<i>Nouvelles considérations sur l'histoire.</i>	12
<i>Anecdotes sur le Czar PIERRE LE GRAND.</i>	18
<i>Lettre au Maréchal de Schullembourg général des Vénitiens.</i>	39
<i>Lettre à Mr. Norberg chapelain de CHARLES XII. &amp; auteur d'une histoire de ce monarque.</i>	46
<i>Pyrrhonisme de l'histoire.</i>	55
<i>Discours sur l'histoire de CHARLES XII.</i>	64
<i>Vers adressés à Mad. de ***, en lui envoyant la Henriade &amp; l'histoire de CHARLES XII.</i>	72
<i>Histoire de CHARLES XII. roi de Suède.</i>	
<i>Livre I.</i>	73
<i>Livre II.</i>	105
<i>Livre III.</i>	162
<i>Livre IV.</i>	211
<i>Livre V.</i>	249
<i>Livre VI.</i>	291
<i>Livre VII.</i>	328
<i>Livre VIII.</i>	366
	T A.

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S ,

Contenues dans l'Histoire de CHARLES XII.  
Roi de Suède.

### A

- A**  
**ACHMET III.** Empereur des Turcs, succède à *Mustapha*. pag. 249. Sa manière de gouverner. 250. *Éf.* Sa lettre à *Charles XII.* 297. *Éf.* Déclare la guerre au Czar. Etablit sa cour à *Andrinople*. 301. Sa lettre au *Pacha de Bender*. 306. *Éf.* Son discours au *Divan*, concernant le départ de *Charles*. 311.
- ALAND** (l'Isle d') nommée pour les conférences entre la Suède & la *Moscovie*. 397.
- ALBERONI** (le cardinal) ses entreprises. 388. entre dans les vues du Czar & de *Górtz*. 395.
- ALLEMAGNE** (l') prend ombrage de la guerre Suédoise qui doit être portée chez elle. page 265.
- ALTENA**, brûlée. 346.
- ALTRANSTAD.** *Charles XII.* y choisit son camp. 184. y fait la paix. 187. *Éf.*
- AMBASSADE** de la république de Pologne au roi de Suède, réception, audience. 146. *Éf.* Celle du roi & de la république de Pologne aux Turcs, arrêtée. 302.
- ANDRINOPLE** (Les plaines d') rendez-vous des armées Turques. 277.
- ANGLAIS.** Leur amitié avec le Czar. 297.
- ARES:**

ARESKINS, médecin Ecoſſais, ſes intrigues à la cour de Moſcou. page 385.

AUGUSTE, roi de Pologne, ſon élection, ſon caractère, ſa cour. 89. Attaque le roi de Suède en Livonie, 90. *Éſ.* Affiége Riga. 114. Lève le ſiége. 115. Se ligue avec le Czar à Birzen. 126. *Éſ.* Le commencement de ſon règne fait des mécontents en Pologne. 137. Convoque une diète malgré lui. 139. Demande la paix à Charles. 143. Ses propoſitions refusées par le ſénat. Un de ſes chambellans, priſonnier. 145. Presque tous les ſénateurs l'abandonnent. 147. Ses occupations. 148. Cherche le roi de Suède. 150. Perd la bataille de Cliffau. 151. Convoque une diète à Mariembourg, puis la tranſère à Lublin. 152. *Éſ.* Se retire dans Thorn, & dans les Palatinats. 155. *Éſ.* En danger d'être priſ. 160. Chaffe Stanislas de Varſovie, & prend la ville. 168. Son premier avantage ſur les Suédois. 169. *Éſ.* Se retire en Saxe. 173. renouvelle l'ordre de l'aigle blanc. 179. Arrête Paikul. 180. Son malheur après la bataille de Fravenſted. 183. *Éſ.* Ecrit à Charles XII. & lui en-

voye en Saxe Imhof & Fingſten. p. 186. Bat les Suédois à Calish. 188. Suite de cette malheureuſe victoire. 189. ſigne la paix qui lui ôte la couronne. Part pour la Saxe. Sa première ſentrevue avec Charles 190. *Éſ.* Sa lettre à Stanislas. 191. Quitte le titre de roi. Elargit les Sobiesky. Livre Paikul à Charles XII. 192. Fait rasſembler les membres de Paikul. 194. Remonte ſur le trône. 263. Eſt troublé par ſes ſujets. 360. Craint l'union du Czar & de Charles. 401.

## B.

BALTA; ce que ſignifie ce mot. 273.

BALTAGI MEHMET, Grand-Viſir pour la ſeconde fois. Les changemens de ſa fortune. 273. *Éſ.* Commandé pour combattre les Moſcovites. 274. *Éſ.* Aſſemble l'armée près d'Andrinople. 277. Son expédition. 280. *Éſ.* Traite avec les Ruſſes. Conclut la paix. 288. Demande à Vienne le paſſage pour le roi de Suède. Lui ſignifie qu'il ait à partir. 292. Lui retranche ſon thaim. 293. Eſt relegué. 295. Se conforme à l'intention de Koumourgi.

303.  
BAL

- BALTAGIS.** Ce qu'ils font. pag. 273.
- BENDER.** Charles y est conduit. 252. *Éf.* Stanislas aussi. 335
- BIRZEN.** Conférence du Czar, & d'Auguste. 126. *Éf.* Charles y conçoit le dessein de détrôner le roi de Pologne. 129. *Éf.*
- BREME** (Les états de) remplis de garnisons Danoises. 348
- C.**
- CALISH.** Bataille gagnée par Auguste. 188. *Éf.*
- CALMOUKS** (les) & leur pays. 218
- CANTEMIR,** prince de Moldavie, prend parti pour le Czar contre les Turcs. 279.
- CATHERINE,** paysane devenue impératrice. Son histoire. 284. *Éf.* Sauve le Czar & l'armée au Pruth. 286
- CHARLES XI.** Roi de Suède; son caractère, sa femme. 80. Sa mort. 83. Sa dissimulation avec *Parkul*, qu'en suite il condamne à mort. 54.
- CHARLES XII.** Roi de Suède; sa naissance; ses qualités. p. 80. Son enfance; son éducation; son caractère. 81. Perd sa mère; cause de cette mort. 82. *Éf.* Son avènement au trône. 83. Ote la régence à sa grand' mère. 85. *Éf.* Son entrée dans Stockholm. Se couronne lui-même. Ses premières occupations depuis son avènement. 86. *Éf.* Ses ennemis. 87. Son caractère se développe tout à coup. 106. *Éf.* Secourt le duc de Holstein, 107. Sa chasse aux ours. 108. *Éf.* Part pour sa première campagne. 109. Fait une descente pour assiéger Copenhague. 110. Force les Danois dans leurs retranchemens. 112. Assiège Copenhague, qui rachète le bombardement. *ib.* *Éf.* Sa discipline militaire. 113. Paix de Travendal. 114. Marche contre le Czar. 115. *Éf.* attaque avec 8000. hommes; 80000. Russes dans leurs retranchemens. 120. Les y force. Renvoie les prisonniers. 121. Rend les épées aux généraux; leur fait donner de l'argent. Médailles frappées à Stockholm en commémoration de la victoire remportée à Narva; 123. Sa réflexion sur la captivité de *Czarafis Arische-lou;*

Tou. pag. 124. Passe la riviere de Duna; comment. 127. *Es.* Bat le maréchal de *Stenau*. 128. *Es.* La Courlande se rend à lui. Passe en Lithuanie. 129. Son manifeste à la république de Pologne. 146. *Es.* Entre dans Varsovie; sa conduite avec les habitans. 149. Gagne la bataille de Clifau; poursuit *Auguste*. 150. *Es.* Prend Cracovie. 151. *Es.* Son cheval s'abat, & lui fracasse la cuisse. 152. Fait convoquer une diète à Varsovie pour l'opposer à celle de Lublin. 153. Met en fuite l'armée Saxonne, commandée par *Stenau*. 155. Jette tout le nord de l'Europe dans la consternation. 157. Assiége *Thorn*. 158. Refuse la proposition de *Piper* de se faire roi de Pologne. 161. Fait élire *Stanislas*. 165. Prend *Léopold* d'assaut. 167. Ses avantages en Pologne. 170. *Es.* Dissipe l'armée Moscovite, & l'armée Saxonne. 181. Entre en Saxe. 183. *Es.* Choisit son camp à *Altraustad*; règle les contributions; établit une nouvelle police pour les soldats Suédois. 184. Discipline sévère. 185. Dicte à *Auguste* les conditions de la paix. 187. envoie *Paikul* au supplice. 192. *Es.* Reçoit des ambassa-

*Hist. de Charles XII.*

deurs de presque tous les princes chrétiens. p. 200. Sa conversation avec *Marlbrough*. 202. Etranges requintions de sa part à l'empereur *Joseph*. 294. *Es.* Force cet empereur à accorder des privilèges, & à restituer des églises aux protestans de Silésie. 205. Ce qu'il fait dire au pape. 206. Ne s'amollit point en Saxe. Se prépare à partir. 207. *Es.* Sa visite à *Auguste*. 208. Quitte la Saxe. 211. Reçoit un ambassadeur Turc. 212. *Es.* Laisse *Stanislas* en Pologne. 213. Poursuit le Czar. 214. Passe la *Berezine*. Défait un corps de 2000. hommes. Bat les Russes. 216. Les bat encore. 219. S'enfonce dans l'Ukraine. 220. Ses pertes. 224. *Es.* Extrémités où il est réduit. 227. *Es.* Assiége *Pultava*. 230. Blessé. 232. Mis en comparaison avec le Czar. 233. *Es.* 264. Défait. Description de la bataille. 234. *Es.* Sauvé par *Poniatowsky*. Sa fuite jusques au *Boristhène*. 338. *Es.* Traversé ce fleuve, & comment. 241. *Es.* Fuit en Turquie. 245. *Es.* Cherche un azile chez le grand-Seigneur. Conçoit le dessein d'armer la Porte contre le Czar. 251. Conduit à *Bender*. 252. Sa manière

- de vivre. p. 253. Le respect des Turcs pour lui. 254. *Éf.* Prend du gout pour la lecture. Ne veut point parler François. 255. Ses intrigues à la Porte : ses vues. 256. *Éf.* Plusieurs princes se réunissent contre lui. 264. *Éf.* Ses partisans à la cour de Constantinople. 274. Part de Bender. 282. Parvient à l'armée Turque après la signature du traité du Pruth. Sa conversation avec le grand-Visir. 289. *Éf.* S'établit à Varnitza. 291. *Éf.* Ses réponses aux trois Pachas & au Seraskier de Bender. 292. *Éf.* Son thaim retranché. 293. Emprunte de l'argent. 294. Sollicite la Porte de le renvoyer par la Pologne. 297. Le divan prend la résolution de le faire partir. Reçoit une lettre d'*Achmet*. 297. *Éf.* Demande une armée. Correspondances de *Flemming* découvertes. 304. On lui accorde une grosse somme. 306. Se détermine à ne point partir. 308. S'obstine contre l'ordre de partir. 312. *Éf.* Fait tuer les chevaux que le grand-Seigneur lui avait envoyés. Se retranche : fait barricader sa maison. 313. Se prépare à se défendre. 317. Les Turcs l'appellent *le sie de fer*. *Grotius* les engage à ne point l'attaquer. pag. 318. Renvoie les journaliers en menaçant, & n'écoute les conseils de personne. 320. *Éf.* Se défend avec 40. hommes contre l'armée des Turcs & des Tartares. 325. *Éf.* Pris. 326. Sa conversation avec le Pacha de Bender. 329. Ses officiers rachetés. 330. Toujours inébranlable. 334. Transféré à *Demirtash*, puis à *Démotica*. *Nouve* thaim. 341. Sa conduite à *Démotica*. 343. Compte encor sur les Turcs. 348. Sa réponse aux sénateurs de *Stokholm*. Souhaite enfin de partir. Envoie une ambassade à la Porte. 350. Préparatifs pour le départ. 351. Part. 352. Est escorté jusques à *Targowits*. 354. Sa façon de voyager. 355. Se sépare de sa suite, arrive à *Stralsund*. 356. Ses disgraces. 360. *Éf.* Marie sa sœur. 366. Son billet à *Slerp*. 369. Assiégé dans *Stralsund*. 370. Combat dans l'île de *Rugen*. 373. Court le plus grand danger. Repasse à *Stralsund*. 375. S'embarque : arrive en *Scanie*. 378. *Éf.* Voit sa sœur en *Ostro-Gothie*. 379. *Éf.* Passe *Phyver* à *Carelscroon*. 380. Porte la guerre en *Norvège*. 381. De retour en *Suède*. 387. Sa conduite au sujet de l'emprisonnement de

- GÖRTZ**, & de Gyllembourg. p. 393. Demande à l'empereur l'exécution du traité d'Altranstad. 401. Repart pour conquérir la Norvège; assiège Frederickshall. 403. Sa longue abstinence. 404. Sa mort. 406. Raisonemens sur sa religion. 409.
- CHARLES GUSTAVE**, roi de Suède. 79. Ses entreprises: ses conquêtes. 80.
- CHEVAUX**: Attention des Turcs à ce que les races restent sans mélange. 352.
- CHOURLOULI**; ALI PACHA; grand-Visir, promet d'aider Charles XII. Corrompu par l'argent du Czar. 256. *Éf.* Déposé, exilé. 261. Perd la vie. 295.
- CHRISTIERN II**, tyrannise la Suède. 76.
- CHRISTINE**, reine de Suède; renonce à l'empire; se fait catholique; son goût pour les sciences & les arts. 79.
- CLEMENT XI**. Pape, se déclare contre Stanislas. 74.
- CLISSAU** (La bataille de) 150. *Éf.*
- CONFERENCE** à Birzen. 126. à Grodno. 179.
- CONSTANTINOPLE**, le cen-
- tre des négociations pendant le séjour de Charles à Bender. pag. 296.
- COPENHAGUE**. Sa situation. 110.
- COUMOUR**: COUMOURGI. Ce que signifient ces mots. 260.
- COUMOURGI**, Ali-Pacha; favori du Sultan, grand-Visir: sert Charles XII. sans le vouloir. 260. Elève Jussuf au poste de grand-Visir. 295. *Éf.* Ses intrigues. 302. Prend le titre de grand-Visir. 349.
- COURLANDE** (la) se rend à Charles XII. 129.
- CRROSSY**, ambassadeur, renfermé à Stralsund, voit Charles familièrement. Sort de Stralsund. 377. *Éf.*
- CZAR**, CZARAFIS. Ce que signifient ces mots. pag. 123. *Éf.*
- CZARAFIS** ARTSCHELOU; prisonnier: envoyé en Suède. 123. *Éf.*

## D

**DALECARLIE** (Les paysans de la) s'offrent à aller délivrer leur maître. 272.

**DANNEMARCK** (le) source des querelles entre les rois.

- & les ducs de Holstein. p. 87.  
*Éf.* Se réunit à la Pologne,  
 contre la Suède. 104.
- DANOIS (les) font une des-  
 cente en Scanie. 269. Bat-  
 tus par *Steinbock* : se reti-  
 rent. 271.
- DANTZICK. Description de  
 cette ville &c. paye chérem-  
 ment son manquement en-  
 vers *Charles XII.* 158.
- DARDOF. Dégage *Charles* à  
*Smolensko.* 219. Tué à  
*Rugen.* 374.
- DEUX-PONTS. Description  
 de ce duché : son revenu  
 assigné à *Stanislas*, qui y  
 reste jusqu'à la mort de  
*Charles.* 353.
- DIVAN. Prend la résolution de  
 forcer *Charles* à partir. 312.
- DURING. Accompagne *Char-*  
*les.* 354. Tué à *Rugen.*  
 375.
- E.
- EDWIGE-ELEONORE, grand'  
 mère & tutrice de *Charles*  
*XII.* son ambition. 84.  
 Perd la régence. 86. Meurt.  
 367.
- ELBING. Hésite à donner  
 passage aux Suédois : en est  
 punie. 159.
- EUROPE. Changemens arrivés  
 en l'absence de *Charles XII.*  
 182, 352.
- F.
- FABRICE. Inspire à *Charles* le  
 gout de la lecture. 255.  
 Médiateur entre la Porte  
 & le roi de Suède. 313.  
 Procure des provisions à  
*Charles.* 316. Sa conversa-  
 tion avec *Charles* prisonnier.  
 330.
- FETFA. Ce que signifie ce mot.  
 312.
- FIERVILLE. Rend un ser-  
 vice signalé au roi de Suède.  
 336.
- FINGSTEN, envoyé à *Char-*  
*les* pour faire la paix. Son  
 audience. 186. Ses consé-  
 rences avec *Piper.* 187.
- FLEMMING, premier mini-  
 stre d'*Auguste*, lui ramène  
 la noblesse Polonoise. 263.  
 Sa correspondance avec le  
 Kam & le Seraskier de Ben-  
 der. 304. veut faire enlever  
*Stanislas.* 402.
- FOLARD, entre au service de  
*Charles.* 389. Négocie en  
 France pour lui. 390.
- FONSECA, sert *Charles* à la  
 Porte. 252.
- FRANÇAIS ; pris à *Frawent-*  
*stad.* 182. *Éf.*

FRAWENSTAD ( La bataille de ). pag. 182.

FREDERIC, prince de Hesse, épouse la sœur de Charles XII. 366. Déclaré généralissime des armées en Suède. 367. Son ordonnance après la mort de Charles. 406. Monte sur le trône.

412.

FREDERIC IV. ROI DE DANNEMARCK, ennemi de Charles. 87. fait la guerre au duc de Holstein. 89.

FREDERICKSHALL, assiégée par Charles XII. 403. Qui y est tué. 406. *Éf.* On lève le siège. 411.

FUNK, envoyé de Charles à la Porte. Mis en prison. 310.

## G.

GEORGE I. ROI D'ANGLETERRE. Son avènement. 359.

GILLEMBOURG, ambassadeur de Suède en Angleterre, traite avec les mécontents. 389. Arrêté. 392. Elargi. 396.

GORTZ. Son caractère : ses entreprises, 382. *Éf.* Négocie à la cour du Czar. 385. *Éf.* Traite avec les corsaires de Madagascar. 387. *Éf.* Négocie à la cour

du Czar. p. 385. *Éf.* Négocie avec le cardinal Alberoni. 388. en France, dans les Pays-Bas. 389. *Éf.* Confère avec le Czar en Hollande. 391. Arrêté. Sa réponse à *Welderen*. 392. Elargi. Jaloux du duc d'Ormond. Succès de ses négociations avec le Czar. 396. *Éf.* Retourne en Suède. Moyens dangereux qu'il employe pour suppléer à la disette de Charles. 398. *Éf.* En horreur à la nation Suédoise, aimé du roi seul. 399. *Éf.* Préliminaires de l'alliance projetée entre Charles & le Czar. 400. *Éf.* Décapité. 412.

GRAND-VISIR ; ordinairement de basse extraction. 256.

GRODNO. Conférence entre Pierre & Auguste. 179. Charles y bat les Russes. 214.

GROTHSEN, trésorier de Charles à Bender. 254. Obtient de l'argent du Pacha. 309. Ambassadeur du roi de Suède à la Porte. 350. Tué à Rugen. 374.

GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suède. Ses entreprises, ses conquêtes. 78. *Éf.* Tué à la bataille de *Lutzen*. Sur nommé le *Grand*. 79.

GUSTAVE-VASA. Son caractère. Ses malheurs. Affranchit la Suède de la tyrannie du Dannemarck. Roi. Rend la Suède Luthérienne. P. 77. &c.

## H.

HOLLANDAIS ; leur amitié avec le Czar. 297.

HOLLOSIN. Victoire de Charles XII. 216. Médaille à cette occasion. 217.

HOLSTEIN ( le ). Origine des querelles de ses ducs avec les rois de Dannemarck. 37. &c. Ravagé par les Danois. 107. Conquis. 348.

HOLSTEIN ( le duc de ) tué à Clissau. 151. Son fils dépoillé. 360.

HOORN ( le comte de ) prisonnier. 169. &c.

## I.

JANISSAIRES ( les ) refusent d'attaquer le roi de Suède. 318. Leur proposition à Charles, rejetée. 320. &c. Forcent son camp. 321. Assaillent la maison. 322.

IBRAHIM MOLLA, grand-Visir. Son histoire. 341. &c. Etranglé. 349.

JEFFREYS, médiateur entre

la Porte & le roi de Suède. P. 313. Quitte Charles. 315.

IMHOFF, envoyé à Charles pour faire la paix. Son audience. 186. Ses conférences avec Piper. 187.

JOSEPH ( l'empereur ) contraint à consentir aux requêtes de Charles XII. 205.

IRNEGAN. Sa conduite à la cour de Moscou. 397.

ISMAEL PACHA, confère avec le roi de Suède. 293. Veut le forcer de partir. 312. Sa conduite avec lui. 329. Relégué. 340.

JUSSUF, grand-Visir. 295. Dépoilé. 340.

## K

KAM ( le ) reçoit l'ordre de se tenir prêt à marcher contre les Moscovites. Sa condition. 275. &c. S'oppose en vain à la paix. 288. exilé. 339. Son frère le remplace. 340.

KONIGSMARCK, ( la comtesse de ) son caractère. Envoyée par Auguste auprès de Charles, ne réussit pas. 143. &c.

KOPPEN, colonel Prussien. 371.

KUSE

KUSE DU SLERP. Sa mort  
glorieuse. pag. 370.

M.

L.

LEOPOLD, prise d'assaut par  
*Charles XII.* 167. Le Czar  
y convoque une assemblée.  
197. L'on est sur le point  
d'y élire un troisième roi  
de Pologne: l'assemblée n'y  
peut prendre aucune résolu-  
tion. Transférée à Lublin.  
198.

LEVENHAUPT, perd les trou-  
pes & les provisions qu'il  
amenait à *Charles XII.*  
224. *Éf.* Arrive auprès du  
roi avec les débris de l'ar-  
mée. 240. Pris par *Menzi-  
koff.* 242.

LIEVEN. Tué. 156.

LITHUANIE divisée en deux  
partis. Etat de l'armée Li-  
thuanienne. 138. *Éf.*

LIVONIE. Comment elle fut  
cédée au roi de Suède. 90.  
Les paysans de cette pro-  
vince ne peuvent appren-  
dre à lire, ni à écrire. 235.

LIVONIENS. Comment ils fu-  
rent traités par *Charles XI.*  
90.

LUBLIN. L'assemblée de Leo-  
pold y est transférée. 198

MARGUERITE DE VALDES-  
MAR, fait la conquête de  
la Suède. pag. 76.

MARLBOROUGH; arrive au  
camp de *Charles XII.* Sa  
conversation avec lui, sa  
pénétration. Il est faux  
qu'il ait acheté *Piper.* 100.  
*Éf.*

MAZEPPA. Son histoire.  
Irrite le Czar, se ligue avec  
*Charles.* Est prévenu par  
les Moscovites. Arrive en  
mauvais état auprès de  
*Charles.* 221. *Éf.* Fait pour-  
tant subsister les restes de  
l'armée Suédoise. 229.

MENZIKOFF. Sa conduite à  
Pultava. 236. Pour suit les  
Suédois. *Levenhaupt* & les  
siens prisonniers. 242. Son  
histoire. 284.

MOLDAVES (les) favorisent  
les Turcs contre les Mos-  
covites. 280.

MOSCOU. Epouvante après  
la bataille de Narva. Prière  
à *S. Nicolas*, à ce  
sujet. 125.

MOSCOVIE; voyez RUSSIE.

MOSCOVITES; voyez RUS-  
SES.

MUPHTI (le) créature de  
Dd 4 Cou-

- Coumourgi*. p. 303. déposé. 359. trouver le Czar. Demande la princesse Anne sa fille pour le prétendant. 395. Est traversé par Górtz. 396. S'en retourne. 397. &f.
- M**USTAPHA (le Sultan) déposé. 249.
- N**:
- NARVA**, assiégée par le Czar. 116. Défendue par le baron de *Hoorn*. 117. Victoire de *Charles*. 119. &f. Priée par le Czar. 177.
- NONCE**. (le) demande l'évêque de *Poinanie*, comme justiciable de la cour de *Rome*. 169.
- NUMAN - COUPROUGLY**, grand-Visir. Son caractère. 261. Déposé. 272.
- O**:
- OCZAKOU**. Réception qu'on y fait à *Charles*. 246. &f.
- OGINSKY**. Son parti pres- que anéanti. 138.
- L'ORDRE DE L'AIGLE BLANC** renouvé par *Auguste*. 179.
- ORLEANS** (le duc d') découvre au roi d'Angleterre ce qui se trame contre lui. 391. N'entre pas dans les vues du Czar. Ses alliances. 394.
- ORMOND** (le duc d') va
- OSMAN AGA**, gagné par le Czar. 286. Perd la vie. 295.
- OSTERMAN**. Comment il négocie avec *Górtz*. 390.
- OSTIAQUES**, peuples sauvages. 94.
- OTTOKESA**. Première femme de *Pierre*, répudiée. 285.
- P**:
- PACHA**, ce que signifie ce mot. 248.
- PAIKEL**, condamné à mort, ne peut obtenir grace. 195. &f.
- PAPE** (le) augmente son pouvoir temporel en *Pologne*. 169.
- PATKUL**, député des *Livoniens*. 90. Condamné à mort: s'enfuit, s'attache au roi *Auguste*. 179. Arrêté. 180. Livré au roi de *Suède*. 192. Condamné au supplice. 193. Rompu viv. Réflexions sur ce supplice. Ses membres rassemblés par ordre d'*Auguste*. 194.
- PETÈRS-**

PETERSBOURG fondée. p. 177.

Es.

PIERRE ALEXIOWITS, Czar.  
 Son éducation. Secondé par  
 Le Fort. Voyage en Hol-  
 lande. 94. & en Angleterre.  
 Reforme la Moscovie. 95.  
 Loi bien sage. 96. Etat de  
 sa milice. 97. Excelle dans  
 l'art de la navigation & de  
 la construction. Ses finances.  
 99. Etablit le commerce.  
 100. Voyage dans ses états.  
 101. Erige une académie  
 des sciences; engage la no-  
 blesse à voyager. 102. Est  
 cruel. 103. S'unit avec les  
 ennemis de Charles. 104.  
 Fait la guerre. 115. Son  
 manifeste : assiége Narva.  
 116. Es. N'ose pas attaquer  
 les Suédois. 124. Poursuit  
 le dessein de discipliner ses  
 troupes. 125. Ligue de  
 Birzen. 126. Devient grand  
 homme de guerre. 176.  
 Prend Narva d'assaut : fon-  
 de la ville de Petersbourg.  
 177. Es. Se plaint inutile-  
 ment de l'affaire de Paikul.  
 196. S'empare de la Polo-  
 gne. Convoque une diète  
 à Léopold. 197. Obtient  
 des officiers Allemands.  
 198. Se retire en Lithuanie ;  
 y établit des magazins. 199.  
 Ses entreprises en Pologne,  
 Charles absent. 213. Propo-  
 sitions de paix. 217. Bat Eg-

venhaupt. p. 224. Es. Affaiblit  
 les Suédois dans l'Ukraine.

229. Comparé à Charles.  
 233. 264. Le défait entière-  
 ment à Pultava. 233. Es.  
 Invite à sa table les géné-  
 raux Suédois. Sa conversa-  
 tion avec Renschild. 244.  
 Rend les épées aux gé-  
 néraux. 245. Son expé-  
 dition dans la Carélie & la  
 Finlande. 264. Triomphe  
 dans Moscou. 267. Conti-  
 nue le blocus de Riga ;  
 s'empare du reste de la Livo-  
 nie, entre en Finlande. 269.  
 Ses ambassadeurs à la Porte  
 emprisonnés. 274. 301. Sa  
 faute au Pruth. 278. Ses  
 inquiétudes : sa résolution.  
 282. Es. Paix du Pruth.  
 288. Ne remplit pas les  
 articles du traité. 295. 299.  
 Ses succès sur les Suédois.  
 361. Triomphe dans Peters-  
 bourg. 363. Jouit de ses  
 conquêtes, 364. Ses entre-  
 prises sur la mer Baltique.  
 367. Ses alliés jaloux. 384.  
 386. Es. Ses revenus ne  
 font pas considérables. 384.  
 Veut acheter le duché de  
 Meckelbourg. 386. Nie la  
 conspiration contre le roi  
 d'Angleterre; arrive à Paris.  
 393. Confère avec le duc  
 régent. 394. Es.

PIPER, premier ministre de  
 Charles, fait comte. 86.

pro-

- Propose à son maître de se faire élire roi de Pologne. p. 161. Ses conférences avec les députés Saxons. 287. *Éf.* Sa magnificence. 212. Prisonnier à Pultava. 238. Traité durement; sa mort. 244. Son corps transporté à Stockholm. 203. Obsèques magnifiques. 204.
- POLOGNE** (la), s'unit avec les ennemis de Charles. 104. Description de ce royaume. 130. Son gouvernement. 131. *Éf.* Qualité de son roi. 132. Ses diètes & leurs ordres. 133. Ses confédérations. 134. *Éf.* Ne permet pas que l'on élève des forteresses. 135. Son état militaire. *ibid.* *Éf.* 129. *Éf.* Son armée partagée en deux factions. 161. a deux rois, & deux princes. 197. Dévastée par les Moscovites, les *Sapiha*, & les *Oginski*. 199.
- POLONAIS**. Mécontents de la guerre Livonienne. 137. *Éf.* Diète. 139. Intrigues. 142. Leur diète séparée. 143.
- POMERANIE** (La guerre portée en). 265. Devient la proie des alliés. 348.
- PONIATOWSKY** sauve Charles à Pultava. 239. Le sert à Constantinople. 252.
- Présente un mémoire au Sultan. p. 258. Ses intrigues contre le grand-Vizir. 261. Faillit à être empoisonné. 262. Son conseil contre les Moscovites. 282. S'oppose en vain à la paix du Pruth. 288. Écrit une relation de la campagne du Pruth. 294. Retourne à Constantinople. 295. Sauve Charles à Ragen. 375.
- PORTE** (Etat de la) Ottoman. 249. Façon de déclarer la guerre. 274. *Éf.* Intrigues. 295. Mauvaise politique concernant les ambassadeurs. 300.
- POSNANIE** (l'Evêque de) préside à la diète. 166. Puni. 169.
- POSPOLITE**. Ce que c'est; 134. Dans quelles occasions elle monte à cheval. 135.
- PRUTH** (Affaire du). 287. *Éf.*
- PULTAVA** assiégée; 230. secourue. 231. Bataille. 235. Idée de cette bataille. 234. Suites de cette bataille 235. *Éf.*

## R:

**RADJOSKI**; son caractère & ses intrigues. 140. *Éf.* Va voir le roi Auguste. 149. Sa conférence avec Charles

- Les XII.** p. 150. Déclare *Auguste* inhabile à régner. *Ibid.* s'oppose vainement à l'élection de *Stanislas*. 165. Contraint de lui rendre hommage. 166. Refuse de le sacrer. Meurt. 175.
- RENSCHILD** (le grand maréchal) gagne la bataille de *Frauentad*. 182. *Éf.* Prisonnier à *Pultava*. 238.
- RIGA**, assiégée par *Auguste*. 114. Délivrée. 115. Assiégée par le *Czar*. 264.
- ROBEL**, Gouverneur de *Thorn*, forcé de se rendre à discrétion, 158. Procédé de *Charles XII.* à son égard. 159.
- RUGEN** (Combat dans l'île de). 373. *Éf.*
- RUSSES** (les) barbares, ignorants. 91. Leur ère, leur religion, leur superstition. 92. *Éf.* Autorité de leur patriarche. Disputaient sur la religion. 93. N'étaient pas aguerris autrefois. 117. Forcés dans leurs retranchemens. 120. Leurs généraux prisonniers. 121. Dévastent la Pologne & la Lithuanie. 142. Battus, mis en déroute. 181. *Éf.* Leurs prisonniers massacrés. 183. Encor vaincus. 214.
- RUSSIE** (la), sa situation; son étendue. p. 91. Peu peuplée. 99.
- S.
- SAMOYEDES** 5 peuples sauvages. 94.
- SAPIRHA** (les princes de) s'attachent à *Charles XII.* 138. L'un d'eux le quitte. 305.
- SAXE** (Entrée du roi de Suède en). 183.
- SAXE** (le comte de) fait sa première campagne. 344. *Éf.*
- SCHULEMBOURG**, commandant de les Saxons; sa conduite; sa retraite. 170. *Éf.* Livre bataille aux Suédois: la perd. 181. *Éf.*
- SÉLICHTAR AGA.** Ce que c'est. 260.
- SERASKIER.** Ce que c'est. 247. *Éf.*
- SIBÉRIE**: description de cette province. Tombeau des Suédois pris à *Pultava*. 243. *Éf.*
- SIBÉRIENS**; Peuples sauvages. 94.
- SINIAWSKI**, tente en vain de se faire élire roi Chef

- d'un parti opposé à *Auguste* & à *Stanislas*. p. 200. Rentre dans celui d'*Auguste*. 263.
- SIQUIER**, justifié de la mort de *Charles*. Occasion de cette calomnie : meurt pauvre. 410. *Éf.*
- SELERP**. Voyez **KUZE**.
- SLIPENBACH**, général Suédois, pris à *Pultava*. 236.
- SMOLENSKO** (Bataille près de) 218.
- SOBIESKI** (*Alexandre*) refusé de monter sur le trône. 162.
- SOBIESKI** (*Jacques*) enlevé : conduit à *Leipsic*. 160. Elargi. 192.
- SOUMAN-PACHA**, grand-Vifir. 340. Déposé. 341.
- STADE**, prise & brûlée. 343.
- STANISLAS**. Son caractère : s'insinue dans l'amitié de *Charles* : est élu roi de *Pologne*. 163. *Éf.* Le primat & autres mécontents lui rendent hommage. 167. Contraint de fuir. 168. Son sacre. 176. Retourne en *Pologne*. 199. Reconnu par toutes les puissances, excepté par le pape. 213. Pris par les Turcs. pag. 331. Ses occupations en l'absence de *Charles* : ses vues. *ibid.* *Éf.* Sa réception à *Bender*. 335. Se rend dans le duché des Deux-Ponts. 353. Se retire à *Veissembourg* après la mort de *Charles*. *ibid.* Faillit à être enlevé : comme il en use avec ses ravisseurs. 402. *Éf.*
- STFINBOCK**, gouverneur de *Cracovie*. 152. La régence lui défère le commandement de l'armée. 270. Défait les Danois. 271. Gagne la bataille de *Gadebush*. 344. Brûle *Altena*. 346. *Éf.* Motive les raisons de cette barbarie. 347. Ses disgrâces. Pris. 348.
- STRALHEIM**. Sa querelle avec *Zobor*. 204.
- STRALSUND**. *Charles* y arrive. 356. Assiégée. 370. Le retranchement du côté de la mer emporté. 372.
- SUEDE**. Histoire de ce royaume. 73. *Éf.* Forme de son ancien gouvernement. Changemens dans le gouvernement. 74. 75. Loix sur la majorité de ses rois. 84. La descente du roi de *Danemarck*, réunit les sénateurs & la régence. Epuisée de troupes. 269. Son état à l'arrivée

L'arrivée du roi à Stralsund.  
pag. 364. *Éf.* & après. 380.  
*Éf.* 398. *Éf.*

cipline militaire. p. 277. *Éf.*  
Observateurs de leur parole.  
287.

SUEDOIS. Leur caractère:

74. *Éf.* Prisonniers; dispersés dans les états du Czar. 243. Les paysans sont libres. Milices enrégimentées; leurs succès contre les Danois. 270. *Éf.*

## T.

TARTARES (Les) sujets du Czar: Mahométans. 94. Caractère de ceux de Crimée. 275. *Éf.*

THAÏM. Ce que signifie ce mot. 293.

THORN. assiégée, prise, mise à contribution. 158. *Éf.*

TRAITE' singulier. 266.

TRAVENDAL (La paix de). 114.

TROUTFETRE, colonel Suédois. 242.

TURCS (les) ne connaissent aucune espèce de noblesse. 256. Leur usage de présenter les placets au grand-Seigneur. 258. Leur état, & leur dis-

## V.

VALAQUES (les) montrent de l'affection pour les Turcs. 280. *Éf.*

VALIDE' (la Sultane) épouse les intérêts de Charles. 272.

VARNITZA. Charles s'établit près de ce village. pag. 291.

VARSOVIE; sa diète. 139. Se sépare tumultueusement. 143.

VILLELONGUE; son industrie pour présenter son mémoire au grand-Seigneur. 337. Mis en prison. 338. Sa conférence avec le grand-Seigneur. 339. *Éf.* Prisonnier à Rugen. 176. *Éf.*

UKRAINE. Sa situation, son Gouvernement. 220. *Éf.*

ULRIQUE-ELEONORE, reçoit la régence & s'en démet. 349. Mariée au prince de Hesse. 366. Reine de Suède: cède la couronne à son mari. 411. *Éf.*

VOSKO-jésuités, condamnés au feu. 94.

UPSAL

UPSAL ( l'archevêque d' ) de ) prisonnier à Pultava; pag. 238;  
 tyrannise la Suède. pag. 76. &f.

WZEDOM ( l'île d' ) empor- WISMAR : Les troupes Al-  
 tée par les Prussiens. 368; lemandes du roi d'Angle-  
 terre l'investissent. 367½

W.

Z.

WACKERBARTH ; général ZAPOPAVIENS. Leur génie ;  
 des Saxons. 371. leur conduite. 230½

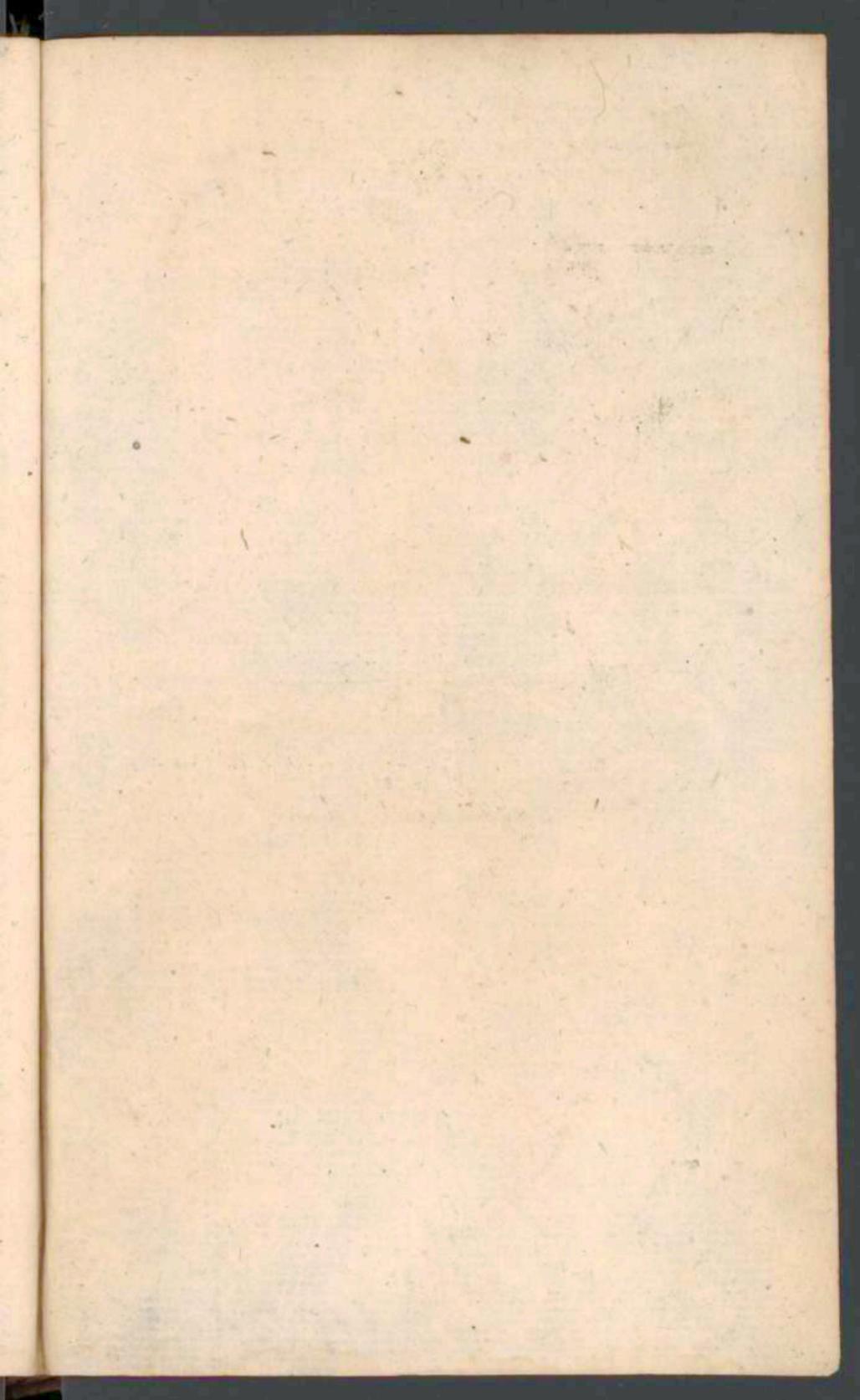
WIRTEMBERG ( le prince ZOBOR : suites de sa querelle  
 avec *Stralheim*. 204½

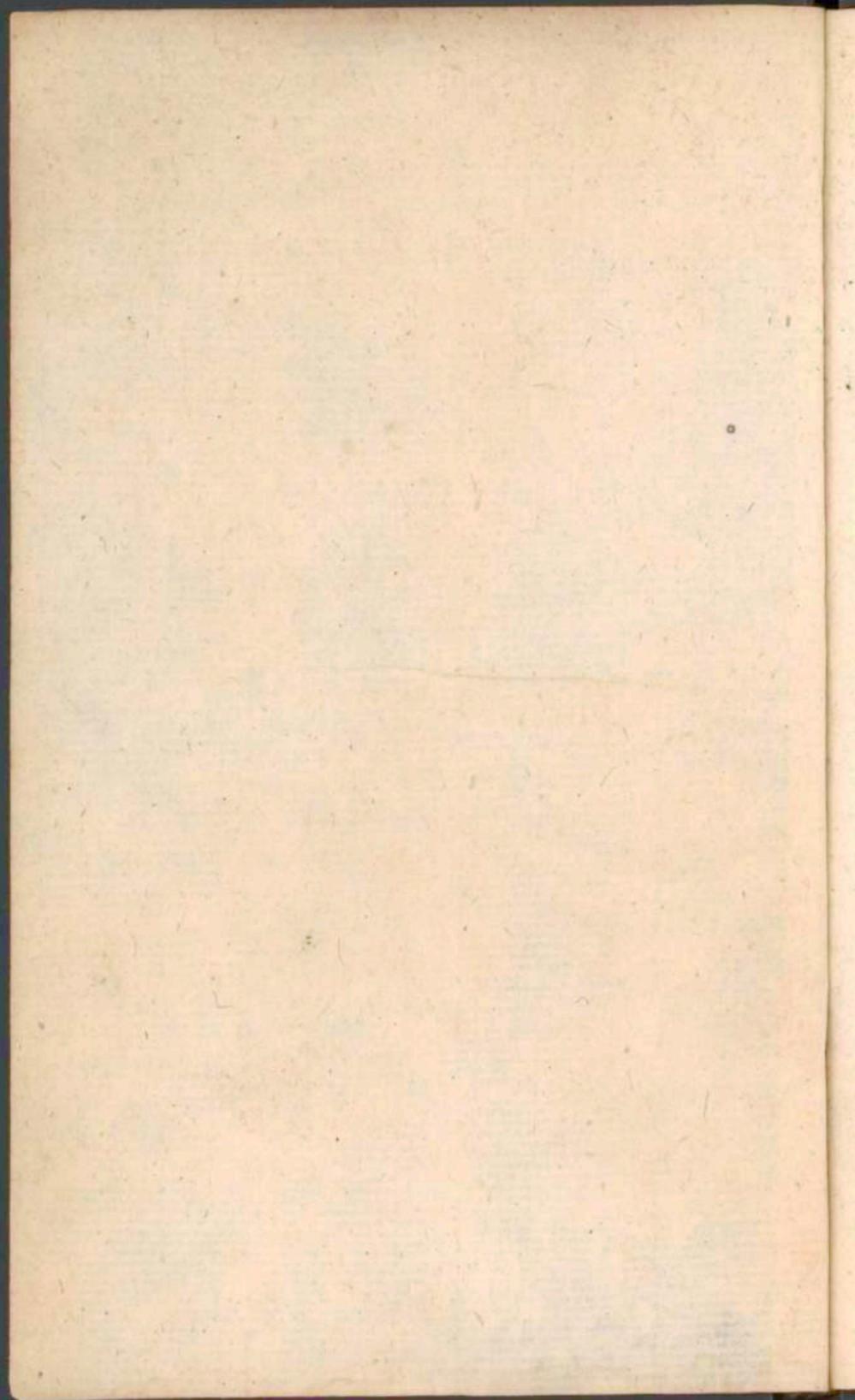
*Fin de la Table des Matières.*

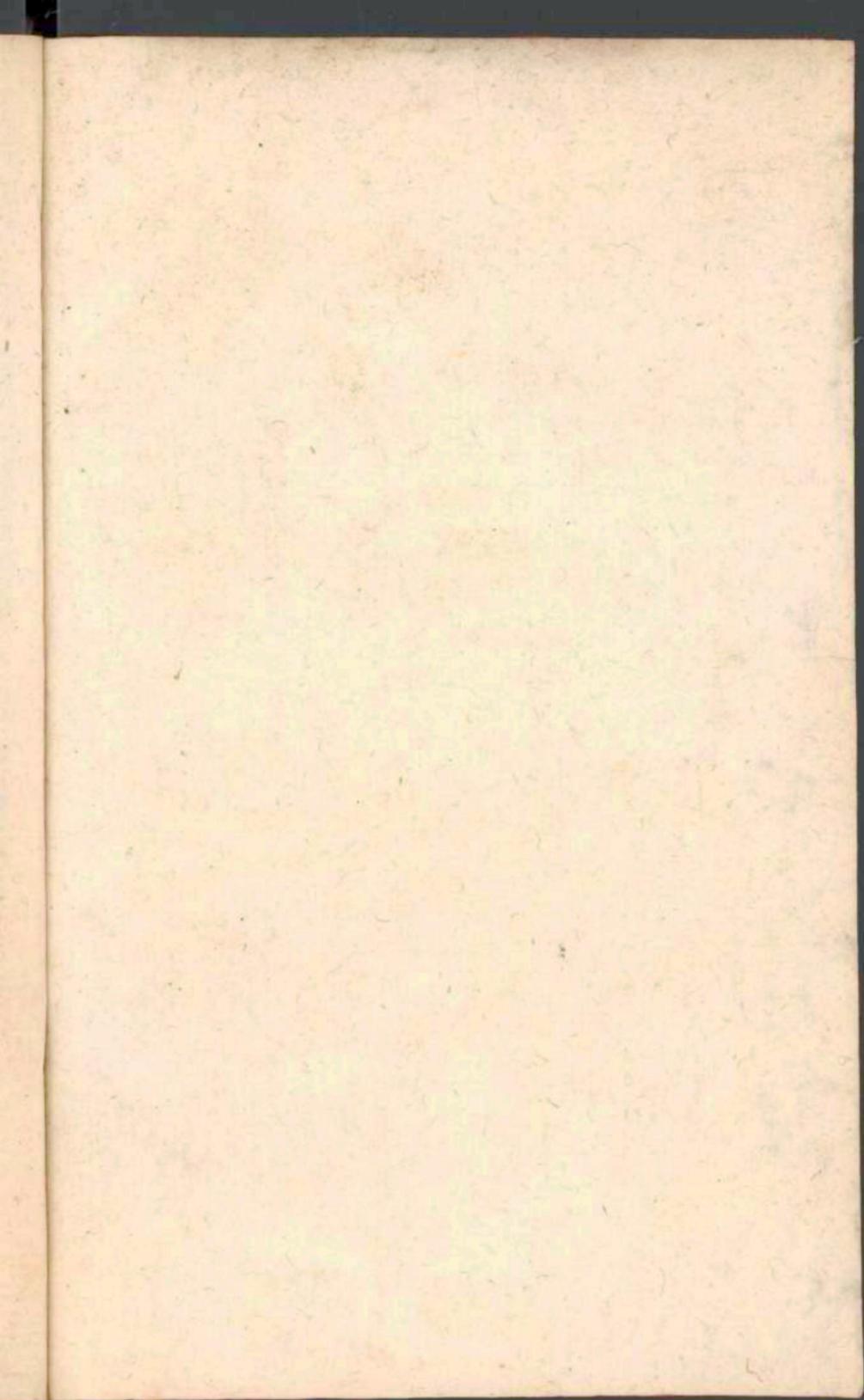


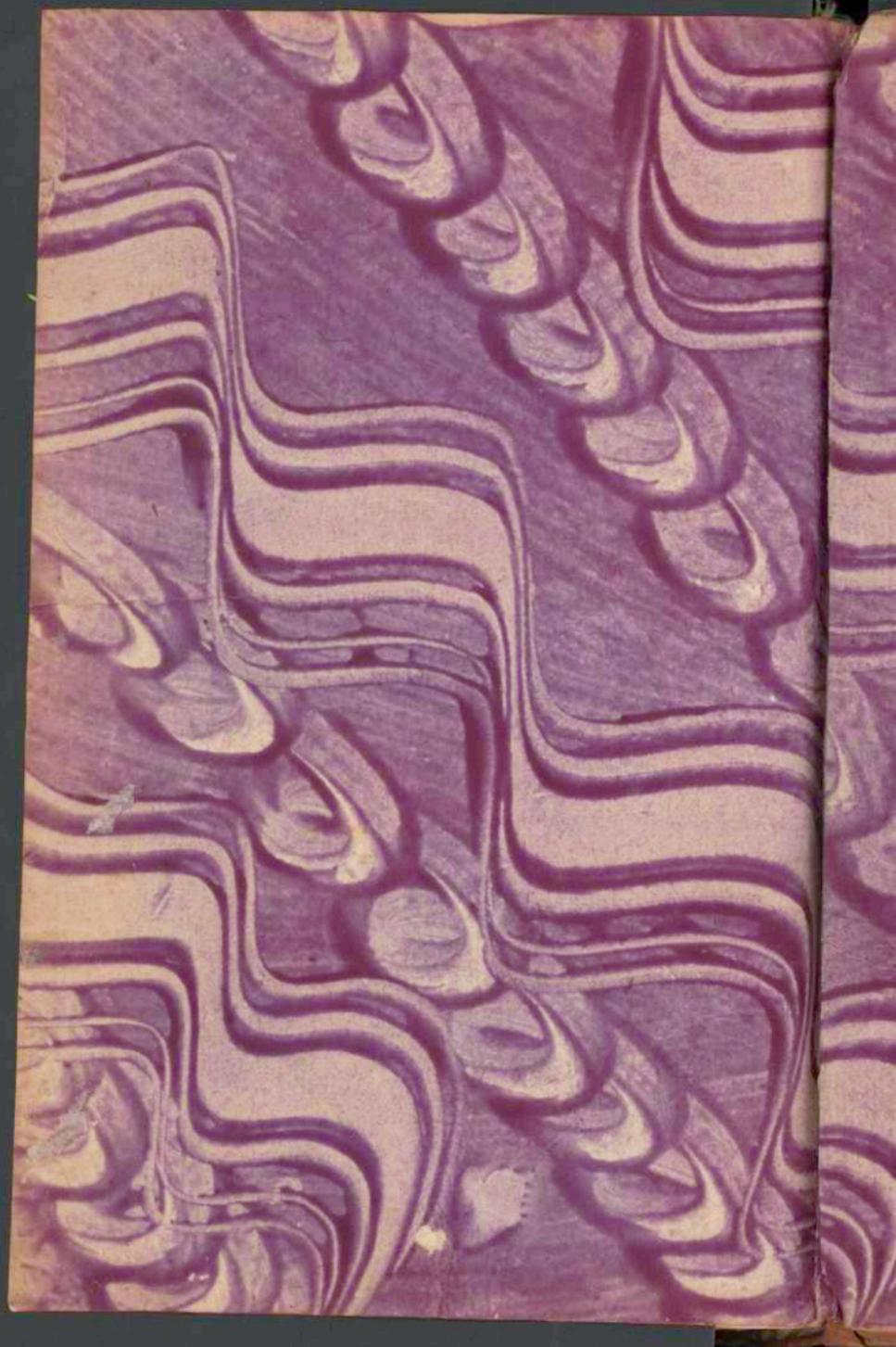
Poz. ks. inw.

~~5011/46~~











**XXVIII**

**Wydawnictwa  
do 1945 r.**

**Biblioteka Gł. AP w Siedlcach**  
nr inw.: KG - 49155



49155

